

*'Abd al-Rahmān II à travers
le Muqtabis d'Ibn Ḥayyān*



Sous la direction de Madame Christine MAZZOLI-GUINTARD,
Maître de Conférence en Histoire Médiévale

Remerciements

Je tiens à remercier Mme Christine Mazzoli-Guintard pour m'avoir aidée et soutenue dans la réalisation de ce projet, pour ses conseils, son écoute et sa gentillesse.

Un grand merci à Don Francisco Vidal Castro pour son chaleureux accueil à l'université de Jaén en Espagne, pour m'avoir aidé également dans mes recherches bibliographiques et pour m'avoir proposé une autre traduction que celle de Federico Corriente à un passage difficile du Muqtabis d'après le texte original en arabe.

Je remercie enfin tous ceux qui m'ont aidé de près ou de loin pour que je réussisse cet ouvrage ; je pense à ma famille et en particulier à Valérie qui a pris de son temps pour relire et corriger ces pages, à mes amis de France et d'Espagne et à Benjamin.

Merci encore à tous.

Sommaire

Sommaire	2
Normes de translittération	4
Introduction	5
1^{ère} partie : l'œuvre d'Ibn Ḥayyān : une source essentielle pour étudier la vie d' 'Abd al-Raḥmān II	13
I. Ibn Ḥayyān	13
A. Sa vie	13
B. Ses œuvres	14
1) Le Maṭīn : un texte perdu sur l'Histoire d'al-Andalus	14
2) Le Muqtabis : une compilation de textes de l'Histoire d'al-Andalus	15
II. Le Muqtabis : une source précieuse récemment retrouvée	15
A. Les trois ouvrages conservés du Muqtabis	15
B. La redécouverte du Muqtabis II-1	16
1) La découverte des photocopies du Muqtabis II-1 vers 1990	16
2) La redécouverte du manuscrit original en 1998	18
III. 'Abd al-Raḥmān II en famille	19
A. 'Abd al-Raḥmān II : un enfant héritier	19
1) La vie d' 'Abd al-Raḥmān II avant son accession au trône	19
2) Le successeur d'al-Ḥakam I	21
B. Les femmes de l'émir	22
1) Aššifā' et son fils Muḥammad	23
2) Fahr	24
3) Ṭarūb et son fils 'Abd Allāh	24
2^{ème} partie : La politique de l'émir 'Abd al-Raḥmān II : lutte contre l'infidèle et défense de son territoire	27
I. Un territoire pacifié où demeurent ponctuellement quelques troubles	27
A. Lutte contre l'infidèle	28
1) Lutte contre le royaume asturien, l'expédition d'Álava (822 – 828 / 838 – 852)	28
2) La crucifixion de Yahyā b. Zakariyyā' al-Ḥaššāb, un neveu d'une des favorites d'al-Ḥakam I ^{er}	30
3) Le jugement inquisitorial de Marwān b. Ḥabīb	31
B. Les réactions de l'émir face aux révoltes dans les Marches et à l'incursion des Normands	33
1) La sédition de Mérida : révolte de la marche inférieure matée par l'émir	33
2) La lutte contre les Francs	35
3) Le débarquement des Normands en 844	37
C. Les rébellions de quelques chefs indépendants	41
1) 'Abd Allāh b. 'Abd al-Raḥmān b. Mu'awiyah, un rebelle contestataire à l'intronisation d' 'Abd al-Raḥmān II	42
2) Mūsā b. Mūsā, un rebelle qui revendique la ville de Tudèle en 842	43
II. La politique extérieure : une politique très diplomatique	45
A. Les premières relations des Omeyyades d'Espagne avec les imams Rustumides de Tāhart	45
1) Les Rustumides de Tāhart	45
2) L'envoi d'une ambassade à Cordoue	46
3) Les raisons politiques d'une telle relation diplomatique	47
B. Les relations diplomatiques entre Cordoue et Byzance	48
1) L'empire byzantin au IX ^e siècle	48

2) La réception de l'ambassade byzantine.....	49
3) La réponse d'‘Abd al-Raḥmān II.....	50
3^{ème} partie : ‘Abd al-Raḥmān II : un émir bâtisseur et cultivé.....	52
I. ‘Abd al-Raḥmān II et sa cour.....	52
A. Les poètes.....	53
1) L'influence de Ziryāb sur la cour.....	53
2) Al-Ġazāl : au service du pouvoir omeyyade.....	57
3) Sa‘īd al-Raššās : un homme très cultivé et panégyriste d'‘Abd-al-Raḥmān II.....	59
4) Ibn Bakr.....	59
B. L'entourage savant d' ‘Abd al-Raḥmān II.....	60
1) Les astrologues.....	60
2) Le scientifique, « aviateur » et poète ‘Abbās b. Firnās.....	61
C. La place des ulémas sous ‘Abd al-Raḥmān II.....	62
1) L'uléma et malékite Yahyā b. Yahyā.....	63
2) L'uléma et historien ‘Abd al-Malik b. Ḥabīb.....	65
II. ‘Abd al-Raḥmān II, organisateur de son émirat.....	66
A. L'institution de monopoles d'Etat.....	66
1) Le dār al-ṭirāz.....	67
2) L'institution du premier <i>dār al-sikka</i> (hôtel de monnaie).....	68
B. Les fonctionnaires de l'Etat (<i>al-jidma</i>) : une réforme administrative.....	71
1) La chancellerie : le <i>ḥāḡib</i> , les vizirs et les secrétaires.....	71
2) La direction centrale des finances : la trésorerie.....	73
3) L'institution de nouvelles charges : les inspecteurs de marché.....	74
C. L'exercice de la Justice par les cadis.....	75
1) Les cadis.....	75
2) Une charge qui devient plutôt politique.....	76
D. Une politique sociale.....	77
1) La famine de l'année 822.....	77
2) Les inondations de 827 et les répercussions dans la politique de l'émir.....	78
III. ‘Abd al-Raḥmān II, constructeur.....	79
A. L'aménagement de son territoire.....	79
1) L'aménagement de l' <i>alcázar</i> et de Cordoue.....	80
2) La grande mosquée de Jaén.....	81
3) La construction de nouvelles villes, Murcie et Úbeda.....	83
B. Les fondations urbaines, l'exemple de la muraille de Séville.....	84
C. Agrandissement de la mosquée de Cordoue.....	86
1) L'œuvre primitive d'‘Abd al-Raḥmān Ier.....	87
2) Les modifications apportées par ‘Abd al-Raḥmān II.....	87
3) Les problèmes posés par l'historiographie et par l'archéologie.....	91
Conclusion.....	92
Bibliographie.....	96
Annexes.....	101
Lexique.....	110

Normes de translittération

Pour transcrire les noms arabes en alphabet latin, nous avons utilisé le système de translittération des caractères arabes de la revue *Arabica : revue d'études arabes et islamiques*.¹

En revanche certaines translittérations diffèrent légèrement. Nous avons volontairement conservé la translittération des titres des œuvres traduites de l'arabe.

’, b, t, ṭ, ġ, ḥ, ḥ, d, ḍ, r, z, s, š, š, ḍ, ṭ, z, ġ, f, q, k, l, m, n, h, ā, w/ū, y/ī.

Tā marbū’a = a, at (état construit).

ARTICLES : al- et l- (même devant les « solaires »).

VOYELLES : a, i, u - ā, ī, ū.

DIPHONGUES : aw, ay.

¹ Lévi-Provençal, E., *Arabica : revue d'études arabes et islamiques*, Leiden, Brill, 1954.

Introduction



Le 3 décembre 1986 est émis, dans la série du Patrimoine Culturel Hispano Islamique, un timbre de sept pesetas qui représente le portrait d'Abd al-Rahmān II, l'émir omeyyade d'al-Andalus de 822 à 852.² A côté de lui, est reproduit ce qui semble avoir été choisi comme la plus grande œuvre de son règne, la mosquée de Cordoue. Onze siècles après sa mort, l'Espagne garde de cet émir omeyyade l'important impact culturel que son règne a engendré. Bien sûr l'œuvre maîtresse de ce prince est l'agrandissement de cette mosquée qui est aujourd'hui unique grâce à ses multiples aménagements. Mais son règne ne saurait être réduit à la construction de la Grande Mosquée de Cordoue. Pour mieux appréhender les différents aspects de la politique de l'émir, il convient d'abord de rappeler l'Histoire des débuts de l'émirat omeyyade de Cordoue.

Depuis la conquête musulmane d'al-Andalus en 711 par Tariq, l'Espagne musulmane est un émirat dépendant des Omeyyades de Damas, dirigé par une série de gouverneurs. En 750, la révolution abbasside en Orient met fin au califat omeyyade de Damas. Les 'Abbassides, qui descendent d'un oncle du prophète, 'Abbās, établissent leur capitale à Bagdad. Toute la famille omeyyade est massacrée, sauf un qui réussit à s'échapper : 'Abd al-Rahmān I^{er}. Il se réfugie en Ifriqiya et au Maghreb. De là, il gagne al-Andalus en 756. Avec l'appui du syrien Balğ, il s'impose comme émir, rompant ainsi l'unité du monde musulman tout en continuant à reconnaître l'autorité religieuse du calife de Bagdad. Pour

assurer son pouvoir et son indépendance, ‘Abd al-Raḥmān I^{er} (756 – 788) attire de nombreux orientaux et place des membres de sa famille et de sa clientèle à des postes à hautes responsabilités. Son successeur, Hišām I^{er} (788 – 796) hérite d’un Etat indépendant de fait et pacifié. Il s’attache à l’organiser politiquement et juridiquement, notamment grâce à l’introduction de la doctrine malékite. Sous al-Ḥakam (796 – 822), le pouvoir omeyyade s’affirme.³ Cependant, pendant son règne, il est plus occupé à gérer les troubles dans son royaume et à faire la guerre sur ses frontières plutôt qu’à s’occuper de l’administration et du développement de son émirat. Aux frontières, il lutte contre les Asturiens, la Vieille Castille et les Francs et perd Pampelune et Barcelone en 801. Il doit également mater les révoltes dans les marches. Dans la Marche Moyenne par exemple, à Tolède, en 807, l’agitation se termine par la terrible journée de la fosse où des notables sont massacrés. La capitale, Cordoue, par deux fois devient le cadre d’agitations. En 805, un complot visant à renverser al-Ḥakām est déjoué et les soixante-douze accusés sont exécutés. En 816, une émeute dans le faubourg de Cordoue est matée par la tuerie et les pillages. En 822, al-Ḥakam meurt et laisse à son fils ‘Abd al-Raḥmān II (822 – 852) un territoire pacifié à l’intérieur et aux frontières.⁴ Sous l’émirat d’‘Abd al-Raḥmān II, al-Andalus peut se targuer d’une population de trente millions d’habitants, répartie dans des centaines de villes qui se développent et deviennent de véritables centres manufacturiers. La capitale, Cordoue, est alors la plus grande ville d’Occident.⁵ Toutefois, la plus grande merveille de l’émirat est le progrès du savoir. Comme les ‘Abbassides à Bagdad, les émirs encouragent activement l’éducation et les arts afin d’élever le niveau culturel de la population.

Ce territoire, que nous avons nommé jusqu’à présent al-Andalus est appelé ainsi par les sources arabes du Moyen Age. Nous ne sommes, aujourd’hui encore, pas sûrs de l’étymologie exacte de cette expression. Elle serait à mettre en rapport avec les Vandales qui auraient dénommé la Bétique *Vandalicia*, quand ils traversèrent la péninsule Ibérique avant d’envahir l’Afrique du Nord. Cette explication est peu convaincante d’autant que le terme de *Vandalicia* n’est nulle part attesté.⁶

Au Moyen Âge, les chroniqueurs chrétiens emploient les termes *Hispania* ou en latin *Spania* pour désigner la péninsule ibérique prise dans son ensemble, qu’il s’agisse des terres sous

² www.fuenterrebollo.com/Sellos/Anual/1985-1990.html

³ Menjot, D., *Les Espagnes médiévales (409 – 1474)*, Paris, 2001, p. 39 – 63.

⁴ Lévi-Provençal, E., *Histoire de l’Espagne Musulmane, La conquête et l’émirat Hispano-umayyade (710 – 912)*, Paris, 1950, p. 150 – 191.

⁵ http://www.solidariteetprogres.org/spip/sp_article.php3?id_article=1585

⁶ Lévi-Provençal, E., « Al-Andalus », *Encyclopédie de l’Islam*, T. I, Paris, 1960, p. 501-519.

domination musulmane ou celles recouvrées par le christianisme. Les chroniqueurs arabes, eux, parlent plutôt de *bilad al-Andalus*, le « pays d'al-Andalus ». L'entité géographique que recouvre cette expression se rétrécit alors et concerne la partie de la Péninsule sous domination musulmane au fur et à mesure des progrès de la Reconquête.⁷

Les historiens ne sont pas tous d'accord quant à la définition exacte de cette expression. Deux thèses s'opposent. L'historien J. A. Maravall estime que le terme al-Andalus s'attache à décrire l'ensemble de la péninsule ibérique. E. Lévi-Provençal, quant à lui, utilise ce terme pour définir la partie de la péninsule dominée par l'Islam en constante évolution durant les huit siècles de l'occupation musulmane.⁸ La thèse la mieux acceptée aujourd'hui est celle avancée par Lévi-Provençal. On devra toujours donner à cette expression le sens proposé par Lévi-Provençal quand on la rencontrera dans cet ouvrage.

Au IX^e siècle, la frontière entre les royaumes chrétiens et l'émirat de Cordoue se situe à l'ouest au niveau de la ville de Coïmbre et à l'est entre Barcelone et Tarragone. La frontière passe par Salamanque, Soria et par le sud de Pampelune⁹.

Entre cette frontière musulmano-chrétienne et les Pyrénées se tassent différents petits royaumes. D'ouest en est, on compte le royaume des Asturies dirigé par Alphonse II qui règne de 791 à 842. Il commence à harceler sérieusement les musulmans par des raids lointains dont certains vont jusqu'à Lisbonne.

Les Vascons occupent l'actuel Pays Basque. Pampelune est leur place forte. Le premier prince vascon attesté se nomme García Íñiguez. Il règne pendant l'émirat d'Abd al-Rahmān II mais nous ne connaissons pas avec exactitude les dates de son règne.

Tout le Nord-Est de la Péninsule jusqu'au Nord de Tarragone est conquis par Charlemagne entre 785 et 811 qui érige cette province en Marche hispanique. Cette Marche semble être indépendante des Carolingiens. Au début du IX^e siècle, cette Marche se compose de cinq comtés : ceux de Barcelone, Gérone, Ampurias, Roussillon, Urgel et Cerdagne.¹⁰

Au-delà des Pyrénées, les carolingiens détiennent un vaste empire. L'Empire est dirigé par Louis le Pieux (814 – 840) puis par Charles le Chauve (840 – 877) dans sa partie ouest. Le règne de Louis le Pieux est surtout marqué par des guerres fratricides et par la volonté d'un partage de l'Empire.

⁷ Guichard, P. *Al-Andalus, 711 – 1492*, Paris, 2000, p. 29-30.

⁸ Lévi-Provençal, E., « Al-Andalus », *Encyclopédie de l'Islam*, T. I, Paris, 1960, p. 501-519.

⁹ Cf. en annexes p. 109 : La frontière d'al-Andalus au IX^e siècle.

¹⁰ Menjot, D., *Les Espagnes Médiévales, 409 – 1474*, Paris, 2001, p. 67.

Dans la partie orientale, Michel II (820 – 829) dirige l'Empire byzantin qui s'étend de la Turquie actuelle au sud de l'Italie en passant par la partie est de la Grèce actuelle. Après lui, règne son fils, Théophile (829-842). Ce dernier commence alors les premières relations diplomatiques avec Cordoue et lance de nombreuses campagnes contre son grand ennemi, les 'Abbassides.

Les 'Abbassides règnent sur un vaste Empire centralisé à Bagdad. Leur territoire s'étend à toute la péninsule Arabique, à l'ouest vers l'Egypte et à l'est vers l'Iran.



L'Empire 'Abbasside au début du IX^e siècle¹¹

Le califat 'Abbasside connaît son apogée sous le califat d'al-Ma'mūn (813 – 833). A cette époque, Bagdad est un centre intellectuel et culturel important. Les califes s'intéressent de très près aux sciences, à la philosophie, à la médecine. La cour 'Abbasside est brillante et prestigieuse. En 833, al-Mu'tasim (833 – 847) devient calife. A la seconde moitié du IX^e siècle, et avec le califat d'al-Mutawakkil (847 – 861), la décadence de l'empire 'Abbasside commence. Les 'Abbassides sont les ennemis irréductibles des Omeyyades de Cordoue depuis 750, lorsque les 'Abbassides mettent fin à la dynastie omeyyade de Damas et massacrent toute la famille omeyyade. Un autre grand ennemi aux 'Abbassides est l'Empire byzantin qui lance régulièrement des campagnes contre le territoire ennemi. En 837, par exemple, Théophile lance une expédition contre Sozopetra.¹²

¹¹ Carte Hachette Multimédia ou sur www.memo.fr

¹² Ducellier, A., *Byzance et le monde orthodoxe*, Paris, 1986, p. 132-133.

En Afrique du Nord, trois dynasties se partagent le territoire. A l'ouest, les Idrisides détiennent l'actuelle Tunisie. Ils règnent de 788 à 974. Au Maghreb central, les Rustumides de Tāhart sont en possession d'un territoire aux limites floues. Ils maintiennent leur pouvoir sur cette zone du Maghreb de 778 à 909. En Ifriqiya, la dynastie aghlabide, vassale des 'Abbassides de Bagdad, règne de 800 à 909.

Des relations vont se tisser avec quelques unes de ces dynasties. Elles peuvent prendre un aspect guerrier et militaire ou bien au contraire revêtir une forme beaucoup plus diplomatique. Ces relations entre l'émirat omeyyade et ses voisins ne sont qu'un aspect du long règne d'Abd al-Raḥmān II. Jusqu'à présent, seulement quelques historiens se sont vraiment impliqués dans l'Histoire de cet émir.

L'historiographie de l'émir 'Abd al-Raḥmān II est assez mince. Deux noms se détachent nettement de par leur grand apport à l'Histoire d'al-Andalus d'abord et de cet émir ensuite. Il s'agit de l'historien hollandais Reinhardt Dozy (1820 - 1883) et du Français Evariste Lévi-Provençal (1894 - 1956). Dozy, en 1861, publie un ouvrage sur l'Espagne médiévale. Alors que jusque là, les connaissances sur cette période étaient fort obscures, Dozy marque un grand pas dans l'écriture de l'Histoire d'al-Andalus. Non seulement, il renouvelle le sujet, mais pour la première fois, il l'étaye solidement grâce à des bases scientifiques rigoureuses.¹³ Cependant, l'Histoire d'al-Andalus que nous propose Dozy est aujourd'hui légèrement dépassée, dans sa manière d'écrire d'abord et ensuite dans son contenu.

La découverte du Muqtabis d'Ibn Ḥayyān à Fez par Lévi-Provençal donne un nouvel élan à l'historiographie du règne de ce prince. Lévi-Provençal, en se basant sur les notices recueillies par Ibn Ḥayyān, donne une nouvelle image d'Abd al-Raḥmān II. Cependant, cette nouvelle source précieuse fut perdue à nouveau et l'histoire de cet émir resta longtemps aux seules mains de l'historien français. Le Muqtabis fut retrouvé récemment et édité en castillan. Il est alors aujourd'hui possible de retracer le règne d'Abd al-Raḥmān II selon les nouvelles manières d'aborder l'écriture de l'Histoire. Lévi-Provençal, avait suivi une ligne directrice événementielle pour aborder son *Histoire de l'Espagne musulmane*. Aujourd'hui, une approche plus thématique permet de mieux cerner les lignes de forces et les politiques suivies

¹³ Dozy, R., *Histoire des Musulmans d'Espagne jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides (711 – 1110)*, T. 1, nouvelle édition, Leyde, 1932.

par les émirs. Quoi qu'il en soit, le Muqtabis d'Ibn Ḥayyān reste la source principale pour aborder au mieux la vie et le règne d'Abd al-Raḥmān II.

Cependant, même si cette source est d'une utilité précieuse, elle doit, comme n'importe qu'elle autre source être manipulée avec précaution.

D'abord il faut prendre en compte qu'Ibn Ḥayyān est un fervent admirateur de l'idéologie omeyyade. Il brosse un tableau du règne d'Abd al-Raḥmān II parfois rose : « *l'époque de l'émir 'Abd al-Raḥmān II b. al-Ḥakam fut pendant tout son règne marqué par le calme, la sécurité, la bienveillance, la paix, la quiétude, la tranquillité, la droite conduite de ses sujets et leur extrême obéissance [...]* »¹⁴. Son point de vue est donc fortement influencé par son idéologie pro-omeyyade.

De plus, il faut prendre en considération les possibles erreurs retransmises par l'auteur. En effet, Ibn Ḥayyān est un compilateur. Il réunit des notices d'auteurs qui l'ont précédé. Il existe ce qu'on l'on pourrait traduire comme « *une personne qui transmet des notices* ». Cette expression apparaît dans le Muqtabis même : « *Une personne qui transmet des notices d'Aḥmad b. Ḥālīd me raconta de source sûre : [...]* »¹⁵. Les notices peuvent arriver jusqu'à Ibn Ḥayyān par le biais de ces personnes proches de chroniqueurs. Parfois, les informations suivent un long processus avant d'être mises par écrit : « *Dans le livre de Ibn Mu'āwiyah, selon les données de son père, qu'il tient de son grand-père, il est dit que [...]* »¹⁶. Bref, les notices voyagent de mains en mains, sont copiées et recopiées.

Nous devons alors nous interroger sur la fiabilité de ces textes transmis par Ibn Ḥayyān. En effet, en recopiant les notices, le compilateur peut commettre des erreurs et mal retransmettre le sens du texte original. Deuxièmement, il peut commettre des erreurs de type graphologique en confondant certaines lettres comme le *rā'* (ر) à la place d'un *wāw* (و) ou un *dāl* (د). De plus, le compilateur reproduit un texte dont nous ne sommes pas sûrs qu'il s'agisse de l'original ou alors d'une copie.¹⁷ Pour chaque notice nous pouvons posséder diverses versions réparties dans plusieurs œuvres. Il devient alors difficile de déterminer quelle version est l'originale. En se transmettant et en se recopiant plusieurs fois, les chances de transmettre des erreurs se multiplient. De plus, l'exemplaire que nous possédons du *Muqtabis* n'a pas été écrit au sens propre du terme par Ibn Ḥayyān. Il a été recopié au XV^e

¹⁴ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 185.

¹⁵ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 150.

¹⁶ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 172.

¹⁷ Monferrer Sala, J.-P., « Anécdota muqtabisiana : sobre un *hapax legomenon* contenido en el Muqtabis V de Ibn Ḥayyān », *Al-Qanṭara, Revista de estudios árabes*, vol. XXIII Fasc. 2, Madrid, 2002, p. 335 – 341.

siècle environ, soit à peu près quatre siècles après la mort de l'auteur. C'est cette copie que nous possédons aujourd'hui.

Ibn Ḥayyān reprend de nombreux textes d'auteurs différents. La plupart sont écrits par al-Rāzī (888 – 955) qui meurt une trentaine d'années avant la naissance d'Ibn Ḥayyān ou par son fils 'Isā b. Aḥmad al-Rāzī. Sans le *Muqtabis*, nous n'aurions aucune connaissance des chroniques d'al-Rāzī et de son fils.

Toutefois, les historiens jugent que le *Muqtabis* est une source assez fiable. Lévi-Provençal écrit à son propos : « *Chaque fois qu'on porte les regards sur un aspect quelconque de l'histoire hispano-omeyyade, il faut, presque toujours, en revenir à Ibn Ḥayyān* ». ¹⁸

Le *Muqtabis* est donc la source principale pour étudier le règne d'ʿAbd al-Raḥmān II. Il nous livre de nombreux renseignements sur la façon dont l'émir dirigeait son royaume, sur les réformes qu'il a lancées, sur les différentes constructions dont il a été l'instigateur. L'émir a réussi à faire de son émirat, un royaume important et puissant sur le plan culturel, politique et international.

Comment peut-on caractériser le règne d'ʿAbd al-Raḥmān II ? Comment gère-t-il les troubles dans son territoire ? A-t-il une politique précise sur le plan social et en ce qui concerne la politique extérieure ? Si oui, comment la qualifier ? Avait-il une politique spéciale en matière de construction ?

Trois grandes parties vont nous aider à répondre à ces questions. La première d'entre elles étudiera l'histoire du *Muqtabis* d'Ibn Ḥayyān, source essentielle pour bien appréhender la vie et la politique d'ʿAbd al-Raḥmān II. Nous présenterons également dans cette partie la vie d'ʿAbd al-Raḥmān II, en particulier avant son accession au trône.

Les deux dernières parties mettront en avant le règne lui-même de l'émir. La seconde partie développera la politique de l'émir en matière de défense de son territoire et de son pouvoir. Elle tentera d'expliquer sa politique militaire et sa politique contre les infidèles à la religion islamique.

La dernière partie fera le point sur la grandeur culturelle de l'émirat omeyyade à l'époque d'ʿAbd al-Raḥmān II, que ce soit par la grandeur de sa cour, par la qualité des constructions qu'il fait réaliser. Nous verrons quelles sont les innovations qu'il introduit à la cour et dans son administration. Cette dernière partie montrera donc également comment ʿAbd al-Raḥmān II organise l'administration de son émirat.

¹⁸ Huici Miranda, A., « Ibn Ḥayyān », *Encyclopédie de l'Islam*, T. III, Paris, 1971, p. 812-813.

1ère partie : l'œuvre d'Ibn Ḥayyān : une source essentielle pour étudier la vie d' 'Abd al-Raḥmān II

Ibn Ḥayyān est un auteur de la fin du X^e siècle et du début du XI^e siècle. Il réunit un grand nombre de notices d'auteurs qui l'ont précédé et écrit ainsi l'histoire d'al-Andalus. Aujourd'hui, ses écrits mettent en lumière quelques zones d'ombres du Moyen Âge hispanique. Il est, entre autres, l'auteur incontournable pour bien cerner le règne de l'émir 'Abd al-Raḥmān II. Pour analyser ce règne au travers des écrits d'Ibn Ḥayyān, il est nécessaire de mieux connaître cet auteur incontournable.

I. Ibn Ḥayyān

A. Sa vie

Abū Marwān Ḥayyān b. Khalaf b. Husayn b. Ḥayyān est indiscutablement le plus grand historien de tout le Moyen Âge hispanique, tant du côté musulman que du côté chrétien. Sa vie nous est encore mal connue et les données transmises par les biographes arabes ne disent presque rien de sa personnalité. Il naît en 987-8 à Cordoue. Son père est alors secrétaire du vizir al-Mansūr. Il a dû avoir une grande influence sur son éducation et sur son idéologie si favorable à la dynastie omeyyade. Il a trois maîtres : le grammairien Ibn Abī l-Ḥubāb, le célèbre littérateur Ṣā'id de Bagdad et le traditionniste Ibn Nabal. Nous savons également

qu'Abū l-Wālid Ibn Ġahwar, seigneur de Cordoue le fait sortir de la pauvreté en lui confiant la fonction de rédacteur à la Chancellerie d'Etat qui s'accorde mieux avec sa formation et son métier. Nous connaissons la virulence de ses écrits contre de nombreux personnages de son temps et son amertume devant la fragmentation de l'émirat omeyyade et l'anarchie des royaumes de taifas.¹⁹ A la chute du califat omeyyade en 1009, il est alors âgé de 23 ans. Il vit la *fitna* (1010 – 1031) et la période des royaumes de taifas (1031 – 1090). Il a donc pu écrire l'histoire de son siècle si agité et tirer parti de l'œuvre de ses prédécesseurs pour écrire l'histoire d'al-Andalus avant son adolescence. Il meurt en octobre 1076.

Ibn Ḥayyān vit dans une période agitée par la décomposition du califat omeyyade de Cordoue. C'est un fervent admirateur de l'idéologie omeyyade. Ses écrits sont donc largement influencés par sa manière de percevoir la dynastie omeyyade.

B. Ses œuvres

Parmi ses œuvres, on lui en a attribué faussement quelques unes comme *la relación de los Tabies*, extrait d'un livre de Ibn Hibān al-Bostī et rédigé par l'historien oriental Abū Abdala al-Dahabī. Cependant, de tous ses écrits deux titres se détachent par leur extraordinaire importance : le *Matīn* et le *Muqtabis*²⁰.

1) Le *Matīn* : un texte perdu sur l'Histoire d'al-Andalus

Le *Matīn* est l'ouvrage le plus important non seulement d'Ibn Ḥayyān mais de toute l'historiographie musulmane de la Péninsule puisqu'il rassemble presque toute l'histoire d'al-Andalus du XI^e siècle en soixante volumes. Bien que tous les volumes du *Matīn* soient perdus, son grand admirateur, Ibn Bassām (m. 1147) en a conservé scrupuleusement de nombreux passages dans la *Dhakhīra* parue en Egypte, si bien qu'il devient possible de reconstituer non sans peine une partie du texte perdu.²¹

Le deuxième grand ouvrage d'Ibn Ḥayyān est le *Muqtabis*. C'est un ouvrage historique essentiel sur l'histoire d'al-Andalus.

¹⁹ Huici Miranda, A., « Ibn Ḥayyān », *Encyclopédie de l'Islam*, T. III, Paris, 1971, p. 813 – 814.

²⁰ González Palencia, Á., *Historia de la literatura arabigo-española*, Barcelona, 1945, p. 45-47.

²¹ Huici Miranda, A., « Ibn Ḥayyān », *Encyclopédie de l'Islam*, T. III, Paris, 1971, p. 813 – 814.

2) Le *Muqtabis* : une compilation de textes de l'Histoire d'al-Andalus

Avec le *Muqtabis*, Ibn Ḥayyān se propose d'écrire la grande histoire d'al-Andalus depuis la conquête par Tariq jusqu'à l'époque de l'auteur. *Muqtabis* signifie « *qui prend un tison à un feu* » et métaphoriquement « *livre de celui qui copie l'œuvre d'autrui* ». ²² Ibn Ḥayyān rassemble des textes antérieurs, les transcrit et rajoute également les lacunes de ces ouvrages originaux. C'est une sorte de compilation. Ce n'est donc pas *stricto sensu* une œuvre du grand historien mais plutôt une édition faite par lui de l'historiographie qui l'a précédé. L'argument principal d'Emilio García Gómez pour soutenir cette thèse est le peu de participation personnelle d'Ibn Ḥayyān dans les trois tomes conservés sur les dix volumes du *Muqtabis*. Les historiens Joaquim Vallvé et Francisco Ruíz Girela pensent que cet effort de compilation a une indiscutable valeur historique parce qu'Ibn Ḥayyān cite textuellement les chroniques anciennes sans les retoucher. Il reprend également différentes versions d'un même événement pour nous permettre de mieux connaître la réalité historique d'un instant déterminé sans les manipulations faites aux X^e et XI^e siècles. ²³

Le premier de ces trois tomes conservés est le *Muqtabis* d'al-Ḥakam et d'Abd al-Raḥmān II. Il est donc le plus ancien quant à la période historique qu'il recouvre et est jusqu'à aujourd'hui unique.

II. Le *Muqtabis* : une source précieuse récemment retrouvée

A. Les trois ouvrages conservés du *Muqtabis*

Les trois ouvrages conservés du *Muqtabis* sont d'abord celui qui se réfère à al-Ḥakam I et à Abd al-Raḥmān II, découvert par chance à Fez par Lévi-Provençal, celui d'Oxford qui traite d'Abd Allāh, publié à Paris en 1937, et celui qui contient une partie des

²² Huici Miranda, A., « Ibn Ḥayyān », *Encyclopédie de l'Islam*, T. III, Paris, 1971, p. 813 – 814.

²³ Vallvé, J. y Ruíz Girela F., *La primera década del reinado de al-Ḥakam I según el Muqtabis II,1 de Ben Ḥayyān de Córdoba*, Madrid, 2003, p. 23.

Annales Palatines d'al-Ḥakam II par 'Isa al-Rāzī dont une copie est conservée uniquement à la *Real Academia de la Historia*.²⁴

Le *Muqtabis* II-1 raconte dans les détails tout le règne d'al-Ḥakam I (796 – 822) et les vingt-cinq premières années du règne de son fils et successeur 'Abd al-Raḥmān II (822 – 847). Il forme un même volume avec celui déjà publié en 1973, le *Muqtabis* II-2. Il relate la fin du règne d' 'Abd al-Raḥmān II et celui de son successeur, Muḥammad I.²⁵

Le *Muqtabis* a une valeur considérable compte tenu du fait que Ibn Ḥayyan reprend toute l'Histoire de la dynastie omeyyade d'al-Andalus et devient la principale œuvre de référence pour les chroniqueurs qui l'ont suivi.

Le *Muqtabis* II-1 a été redécouvert par le plus grand des hasards. Ce livre, perdu, retrouvé, reperdu, a une histoire assez étonnante.

B. La redécouverte du *Muqtabis* II-1

Le *Muqtabis* II reste une oeuvre longtemps perdue. On connaissait son existence mais on ignorait où il pouvait se cacher et s'il serait retrouvé un jour. Il est retrouvé par l'historien Evariste Lévi-Provençal au début des années 1930. Ce n'est qu'après de longues péripéties, que le tome II-1 du *Muqtabis* est enfin publié au début de l'année 2000.

1) La découverte des photocopies du *Muqtabis* II-1 vers 1990.

En 1936, Lévi-Provençal publie dans une revue un article portant sur Cordoue et Byzance au IX^e siècle. Il cite une chronique dont il précise qu'il n'a « *pas encore pu identifier le compilateur.* » Il précise toutefois qu'il compte bientôt la publier en même temps que d'autres documents inédits de l'histoire hispano-musulmane,²⁶ ce qu'il ne fera pas. En 1950, il publie le tome I de son *Histoire de l'Espagne musulmane* (Paris, Leiden) qui traite principalement du règne d'al-Ḥakam et de celui d' 'Abd al-Raḥmān II jusqu'à l'année 847. Au

²⁴ García Gómez, E., *Andalucía contra Berbería, reedición de traducciones de Ben Hayyan, Saqundi y Ban al-Jatib*, Barcelona, 1976, p. 21.

²⁵ Makkī, M. 'A., *Al-Muqtabis min anba, ahl al-Andalus li-bn Ḥayyān al-Quturbi*, Beyrouth, 1973.

²⁶ Arié, R., « Ben Haián de Córdoba, *Muqtabis* II, Anales de los Emires de Córdoba Alhaquém I y Abderramán II [...] », *Arabica, revue d'études arabes et islamiques*, T. XLVIII, Fasc. I, Leiden, janvier 2001, p. 132-133.

moment de souligner les sources historiques, il cite comme la plus importante la partie encore inédite du *Muqtabis* d'Ibn Ḥayyān. Stupeur parmi les historiens : personne ne savait que ce volume perdu du *Muqtabis* avait été retrouvé. Lévi-Provençal continue de travailler sur les textes d'Ibn Ḥayyān. En 1954, avec García Gómez, ils éditent et traduisent en espagnol quelques fragments du manuscrit sous le nom : « *Textos ineditos del Muqtabis de Ibn Ḥayyān sobre los orígenes del reino de Pamplona* ». Lévi-Provençal est un grand historien spécialiste d'al-Andalus. García Gómez est un prestigieux arabisant espagnol. Tous deux sont liés d'une profonde amitié et d'un profond intérêt pour la période omeyyade. Ils ont tous les deux en leur possession un exemplaire du *Muqtabis* II-1 mais aucun des deux ne va le transmettre publiquement avant sa mort.

En 1973, l'hispaniste égyptien Maḥmūd Alī Makkī édite pour la seconde fois la suite de ce manuscrit, le *Muqtabis* II-2, qui relate la fin du règne d'Abd al-Raḥmān II et presque la totalité du règne de Muḥammad I. Dans son introduction, il raconte l'histoire du *Muqtabis*. Il est trouvé dans une dépendance demeurée longtemps inexplorée de la bibliothèque de la grande mosquée de Qarawiyyīn à Fez au Maroc par Lévi-Provençal²⁷. Celui-ci l'étudie et le transcrit pour l'édition de son livre de 1938. Il envoie les photocopies de l'ouvrage à la Faculté des Lettres de l'Université d'Alexandrie. Il veut négocier l'édition de cet ouvrage avec le Dr 'Abd al-Ḥamīd al-'Abbādī, doyen de cette faculté. Cependant, la négociation ne donne aucun résultat et Lévi-Provençal réclame les photocopies du *Muqtabis* qu'il conserve jusqu'à sa mort en 1956. Le Dr Makkī ne parvient pas à connaître le sort de ces photocopies. Il consulte même la veuve de Lévi-Provençal et ses amis les plus proches, en vain. La trace du livre est perdue.

Vers 1990, à la surprise générale, il vient à la connaissance des spécialistes de l'histoire de l'Espagne Musulmane que la Dr égyptienne Nabīla Ḥasan retrouve à la section des manuscrits arabes de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université d'Alexandrie les photocopies du manuscrit. Elle déclare que Lévi-Provençal ne les a jamais récupérées. Vers 1994, la Dr Nabīla Ḥasan publie un ouvrage de soixante-seize pages sur l'importance et le contenu du manuscrit.

²⁷ Lévi-Provençal, E., « Un échange d'ambassade entre Cordoue et Byzance au IX^e siècle », *Byzantion, Revue internationale des Etudes Byzantines*, T. XII, Bruxelles, 1937, p. 4.

2) La redécouverte du manuscrit original en 1998

Au début des années 90, Emilio García Gómez s'entretient à plusieurs reprises avec son disciple Joaquim Vallvé Bermejo. Il lui pose de nombreuses questions très précises sur des événements et des toponymes relatifs à la période omeyyade. Vallvé Bermejo suppose alors que García Gómez a en sa possession le manuscrit ou les photocopies du *Muqtabis*. Il meurt en 1995. En 1998, sa veuve remet à Vallvé Bermejo le « legs d'Emilio García Gómez » que Vallvé Bermejo dépose à la *Real Academia de la Historia*, à Madrid. Parmi les divers papiers donnés, il découvre un gros dossier intitulé « *Muqtabis inédito* ». Ce dossier contient l'original du manuscrit arabe traitant des règnes des deux émirs omeyyades de Cordoue : al-Ḥakam Ier et 'Abd al-Raḥmān II. Ce dossier comprend d'une part les cent folios du manuscrit et d'autre part sa transcription plus quelques notes faites par García Gómez et Lévi-Provençal. Le manuscrit est écrit en arabe d'une écriture claire et soignée mais de différentes mains. Le papier utilisé nous permet aujourd'hui de dater ce manuscrit. La directrice du *Museo del Papel de Capellades* nous rend compte que le filigrane du papier nous permet de dater ce manuscrit à la seconde moitié du XV^e siècle ou à la première du XVI^e siècle. Cette copie du *Muqtabis* a donc pu être réalisée au Royaume de Grenade avant 1492 ou un peu après cette date, au Maroc.²⁸ Ce n'est donc pas le manuscrit écrit de la main d'Ibn Ḥayyān que nous avons aujourd'hui, mais une copie du manuscrit original. Dans le *Muqtabis*, les expressions récurrentes « *Ibn Ḥayyān dit : [...]* » le prouvent bien.²⁹

En 1999, durant la session de la *Real Academia de la Historia*, Vallvé Bermejo rend compte de sa découverte et propose une édition fac-similé du manuscrit du *Muqtabis* II-1. Il faut attendre le début de l'an 2000 pour que ce projet voit le jour.

Le *Muqtabis* II-1 est traduit dans sa première partie en espagnol par J. Vallvé et F. Ruiz Girela. La seconde partie, celle qui traite du règne d' 'Abd al-Raḥmān II est traduite, en espagnol toujours, par F. Corriente et Maḥmūd Alī Makkī.

Après bien des vicissitudes, le *Muqtabis* est finalement retrouvé et publié. Nous pouvons donc enfin lire et apprécier cette Histoire de l'émirat omeyyade. Ce manuscrit est la source fondamentale pour écrire l'Histoire du règne d' 'Abd al-Raḥmān II.

²⁸ Vallvé, J. y Ruiz Girela F., *La primera década del reinado de al-ḥakam I según el Muqtabis II,1 de Ben Ḥayyān de Córdoba*, Madrid, 2003, p. 11.

²⁹ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*

III. ‘Abd al-Raḥmān II en famille

A. ‘Abd al-Raḥmān II : un enfant héritier

Il est né à Tolède à la fin de l’année 792 un peu avant l’intronisation d’al-Ḥakam Ier. C’est le premier fils de l’émir³⁰. Sa mère est une esclave qui s’appelait Ḥalāwah. Il est le préféré de son père. Ce dernier le fait passer avant ses autres enfants. Pendant son enfance, il le fait habiter avec lui dans l’*alcázar*. Il s’occupe de son éducation et fait nommer des maîtres pour qu’ils lui apprennent le Coran, la langue arabe, les sciences humaines et les sciences. Le futur émir lit de nombreuses œuvres et parvient à avoir ses propres critères scientifiques. Il étudie beaucoup et acquiert de nombreuses connaissances.³¹

1) La vie d’‘Abd al-Raḥmān II avant son accession au trône

Il a donc une instruction très solide pour l’époque. Avant son avènement, son père le charge de missions très importantes. Il dirige quelques expéditions estivales dans la Marche supérieure. Al-Ḥakam reconnaît ses grandes qualités et fait de lui son héritier alors que s’aggrave sa maladie qu’il sait sans espoir. Conscient de l’importance du rôle qui l’attend, ‘Abd al-Raḥmān II soigne son image. Al-Ḥakam fait venir son fils dans son *alcázar* et lui confie l’usage du sceau émiral afin qu’il s’occupe du royaume. ‘Abd al-Raḥmān II s’installe à l’*alcázar* seize jours avant la mort de son père.

Il est témoin de la journée de la fosse à Tolède en 805/806. Devant l’opposition des Tolédans à l’émir al-Ḥakam, ce dernier envoie son armée à Tolède. Cela irrite les Tolédans qui continuent de demander la destitution de l’émir. Toute la frontière supérieure, c’est-à-dire la vallée de l’Ebre, échappe à l’autorité de l’émir. Celui-ci nomme un autre gouverneur, ‘Amrūs b. Yūsuf et le charge de mettre fin à cette rébellion. Le nouveau gouverneur, par son habileté, réussit à diminuer les tensions. ‘Amrūs fait construire un palais et s’y installe avec son armée pour intensifier la fortification de la ville et la garder sous son contrôle. Mais les gens de Tolède ont l’intention d’expulser ‘Abd al-Raḥmān II et de détrôner al-Ḥakam. ‘Amrūs, avec l’accord d’al-Ḥakam, veut alors donner un avertissement aux gens de Tolède et

³⁰ Cf. en annexes p. 102 le tableau généalogique des émirs de Cordoue.

leur faire payer leur désobéissance. ‘Amrūs organise dans son palais un banquet auquel il invite tous les notables de la ville. Lors de ce banquet, tous ces notables sont massacrés et jetés dans une fosse. Le fils d’al-Ḥakam, le futur ‘Abd al-Raḥmān II assiste à ce massacre. Il a alors quatorze ans. Il est impressionné par l’éclat des épées des bourreaux et commence à cligner des yeux très rapidement. Il conserve ce tic nerveux jusqu’à la fin de sa vie.³²

Un autre épisode va marquer la vie mais surtout la politique d’‘Abd al-Raḥmān II. Le Muqtabis raconte l’histoire du comte Rabī’, un *ṣāḥib al-madīna* (ou préfet de la ville) sous le règne d’al-Ḥakam I. Il dépasse ses fonctions de *ṣāḥib al-madīna* puisqu’il atteint même officieusement le rang de « *valido* » de l’émir. Il est le chef de tous les mozarabes d’al-Andalus et le percepteur de toutes les taxes ordinaires ou extraordinaires. Il est chargé de l’organisation de la garde palatine qui compte alors 2.000 hommes. L’attitude insolente de la garde palatine, les mesures fiscales adoptées par Rabī’ en plus de la famine de 814-815 sont les causes de la célèbre révolte d’Arrabal de Cordoue qui éclate alors en 818. Al-Ḥakam, se sentant mourir, cède le pouvoir à son fils et successeur ‘Abd al-Raḥmān II qui donne l’ordre d’exécuter Rabī’ pour avoir outrepassé ses fonctions. Après la mort de ce « *valido* », ‘Abd al-Raḥmān II entend calmer le mécontentement général du peuple cordouan et en même temps s’exonérer de la responsabilité politique de ces dernières années.

En se séparant ainsi du bras droit de son père, un homme si puissant, le nouvel émir entend bien diriger seul son royaume et retrouver tous les pouvoirs. Il détient donc le pouvoir avant son intronisation et avant la mort de son père. Lorsque l’on demande à al-Ḥakam mourrant ce qu’il pense de l’exécution du comte Rabī’ par son fils, il répond : « *Il sait mieux ce qu’il a fait.* »³³ L’émir se sachant très malade, laisse son fils gérer seul les affaires du royaume selon sa propre conscience. Officieusement donc, al-Ḥakam n’est déjà plus émir seize jours avant sa mort. Officiellement, ‘Abd al-Raḥmān II ne prend le pouvoir de l’émirat qu’au moment de la mort de son père.

L’épisode de l’exécution du comte Rabī’ a une autre répercussion. Cela se passe vingt jours après l’intronisation de l’émir. La population de la province d’Elvira, qui campe aux abords de Cordoue dans le lieu-dit le Vélez, envoie à l’émir une pétition assez abusive pour se plaindre de l’illégalité et du taux excessif de certaines taxes instituées par le comte Rabī’. L’émir leur envoie alors une milice pour procéder à un interrogatoire. Elle est accueillie sous

³¹ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 168.

³² Vallvé, J. y Ruiz Girela F., *La primera década del reinado de al-Ḥakam I según el Muqtabis II, 1 de Ben Ḥayyān de Córdoba*, Madrid, 2003, p. 31-33 et p. 113-116.

³³ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 170.

les huées des manifestants. La garde palatine est alors envoyée. Elle tue certains manifestants puis réussit à rétablir l'ordre. Cet épisode est appelé alors hyperboliquement par les chroniqueurs de l'époque : « *la bataille de Vélez* ». ³⁴

Un autre épisode important a lieu avant l'intronisation d'‘Abd al-Raḥmān II. Selon Ibn Ḥayyān, pour s'attirer les faveurs du peuple cordouan, ‘Abd al-Raḥmān II fait détruire le marché de vin de Secunda (un quartier de Cordoue). Cette halle était affermée à un certain Hayyūn, qui avait le monopole des ventes et maintenait des prix prohibitifs. ³⁵ Cette mesure, avec la mise à mort du comte Rabī’, entraînent un mouvement de sympathie à l'égard du futur émir qui cherche une ratification populaire de sa désignation de prince.

Peu après ces événements, al-Ḥakam meurt et laisse à son fils le soin de diriger le royaume à sa place.

2) Le successeur d'al-Ḥakam I

Quelques heures avant sa mort, al-Ḥakam appelle son fils et lui transmet oralement ce qu'on pourrait appeler un testament. Ce testament est retransmis dans le *Muqtabis* par Ibn Ḥayyān. Il nous donne deux versions de deux auteurs différents : dans les grandes lignes, les deux versions coïncident, elles diffèrent par contre dans le choix de certains mots et de certaines expressions. Dans ce testament, al-Ḥakam dresse un bilan de son règne en indiquant qu'il lègue un royaume pacifié, sans ennemis. Il continue en dictant à son fils ses instructions de gouvernement et la conduite qu'il doit tenir dans la vie. Il lui demande d'être un souverain juste, droit et de toujours respecter ces valeurs ³⁶.

L'émir ‘Abd al-Raḥmān II accède au trône le vendredi 22 de l'année 822, le jour de la mort de son père. Il a alors trente ans. La cérémonie a lieu dans l'*alcázar* de Cordoue. « *Ce jour là, il resta dans son salon alors que se tenait sa prestation de serment que faisait pour lui le chambellan ‘Abd al-Karīm b. ‘Abd al-Wāḥid b. Muḡīl [...].* » De nombreuses personnes de tout le pays viennent alors voir cette cérémonie : d'abord les frères et la famille de l'émir, puis les vizirs, les ulémas, les secrétaires et les serviteurs et enfin tout le peuple venu des quatre coins du royaume.

³⁴ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 272 – 274.

³⁵ Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne musulmane, T. 1, La conquête de l'émirat hispano-umayyade*, Paris, 1950, p. 196.

³⁶ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 128-129 et cf. en annexes p. 105.

En même temps se déroulent les funérailles d'al-Ḥakam. C'est 'Abd al-Raḥmān II qui s'occupe de la cérémonie. Il l'emmène dans le mausolée intérieur de l'*alcázar*. Devant toute la cour, il fait des prières pour son père et l'enterre aux côtés de son grand-père Hišām. « *Là, il resta debout devant la tombe, obtint pour son père la divine clémence, jusqu'à ce qu'on le couvrit de terre. 'Abd al-Raḥmān II s'assit alors par terre, sans tapis, tête baissée et prononça en d'excellents termes l'éloge funèbre de son père [...]* ». ³⁷ Le jour des funérailles de l'émir al-Ḥakam est également le jour de la prise de pouvoir de son fils et successeur 'Abd al-Raḥmān II.

Pendant l'éloge funèbre de son père, le nouvel émir se doit donc de prononcer un discours à l'intention du peuple. Il leur annonce « *qu'il va bien se conduire et leur garantit sa bienveillance et les incite à l'obéissance et à remercier Dieu pour les dons reçus [...]* ». Le chambellan 'Abd al-Karīm b. 'Abd al-Wāḥid b. Muḡīṭ continue la cérémonie en prononçant des vers élogieux destinés à al-Ḥakam et félicite le nouvel émir. ³⁸

Al-Ḥakam en mourant, laisse son royaume à son fils. Celui-ci entre dans ses fonctions officiellement le jour de la mort de son père. 'Abd al-Raḥmān II a déjà de l'expérience en matière de politique puisque son père le laissait gérer quelques affaires militaires et administratives. Il bénéficie d'une excellente éducation riche culturellement. Son adolescence, son éducation, ses différentes expériences font qu'il va mener son royaume d'une manière différente de celle de son père.

A côté de sa vie publique et de son devoir politique, l'émir doit construire une nouvelle famille. Il s'entoure de nombreuses femmes qui lui donnent beaucoup d'enfants.

B. Les femmes de l'émir

'Abd al-Raḥmān II est un homme à femmes. Il a plusieurs favorites parmi ses concubines. 'Abd al-Raḥmān II est très sélectif avec les femmes et très exigeant avec celles qui peuvent dormir dans son lit. Il choisit des esclaves après s'être informé de leurs origines, de leur classe, de leur éducation et de leur conduite. L'émir s'informe sur leurs mères, la profession de leurs parents, leur intelligence et leur morale. Il veut également savoir si elles

³⁷ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 167-168.

³⁸ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 167-168.

ont dans leurs familles une personne avec un quelconque défaut. Il les veut vierges. Ne s'approchent de son lit que les demoiselles qui sont élevées dans son palais ou offertes par ses femmes ou ses proches. Là aussi, l'émir demande à des proches de nombreuses informations à leurs sujets. Et seulement après avoir obtenu tout ces renseignements, il accueille celles qu'il désire. Mais à tout moment, si l'émir voit quelque chose qui ne lui plaît pas, il peut rejeter l'esclave.

Il est l'émir omeyyade qui a le plus d'enfants. L'uléma Abū Muḥammad b. Ḥazm dans son livre *Naqt* précise qu'il a cent enfants, cinquante fils et cinquante filles.³⁹ Ces chiffres étonnent d'abord parce qu'ils sont très élevés et ensuite parce qu'ils sont ronds ce qui peut faire douter de leur exactitude. Il est certain qu'Abd al-Raḥmān II a beaucoup d'enfants mais certainement pas autant que ce que prétend Abū Muḥammad b. Ḥazm. De plus, nous ne sommes pas sûr de l'identité de cet auteur puisque plusieurs savants andalous portent ce même nom. Il devient donc difficile de connaître le degré de véracité de son affirmation. Quoiqu'il en soit, Abd al-Raḥmān II a bien eu beaucoup d'enfants de plusieurs de ses maîtresses. La première femme qui a de l'importance aux yeux de l'émir se nomme Aššifā'

1) Aššifā' et son fils Muḥammad

Elle est décrite par Mu'āwiyah b. Hišam al-šabīnāsī comme une très belle femme, très religieuse, intelligente et très généreuse. Elle fait des dons aux malades et aux pauvres. Elle fait édifier une mosquée à son nom.

L'émir lui confie son fils aîné Muḥammad alors qu'il est orphelin. C'est le fils qu'il préfère. Il fait de lui son successeur. La mère de Muḥammad s'appelle Tahattur. Elle est morte près de Tolède et est enterrée là-bas. Lorsque son fils devient émir, il donne des contributions aux habitants du village qui s'étaient occupés de la tombe de sa mère et l'avaient gardée. Après sa mort, Aššifā' adopte donc Muḥammad, s'occupe de lui comme si c'était son propre fils. Elle met même parfois de côté son autre fils, al-Mu'arrif.

Aššifā' est la plus ancienne concubine de l'émir. Il était avec elle avant même de régner. L'émir lui offre un collier, tristement célèbre. Il provient de la bataille en Orient des deux fils de Hārūn al-Rašid dans laquelle les partisans d'un des frères, Abd Allāh al-Ma'mūn s'accaparent de Bagdad, tuent le deuxième frère et s'accaparent de toutes les richesses de Bagdad. Pour éviter que tous les objets pillés soient réclamés, ils sont emmenés loin en al-Andalus. Une des pièces du butin la plus connue est ce collier que le souverain offre à sa

³⁹ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 174.

favorite du moment. Le collier s'appelle au départ « *le Dragon* » puis est rebaptisé « *le collier d'Aššifa* ». ⁴⁰

2) Fahr

Fahr est essentiellement connue parce qu'on lui attribue la construction de l'une des principales et des plus importantes mosquées de Cordoue. Elle donne à l'émir un fils qui s'appelle Bišr b. 'Abd al-Raḥmān et dont le surnom est Abu al-Walīd. Il devient plus tard savant et poète.

Fahr est chanteuse. Un poète de l'émir, 'Abd Allāh b. al-šimr, décrit en des termes élogieux Fahr.

*« Fahr est, selon ce que disent quelques savants,
Seulement une gazelle qui a fuit le paradis [...] »*

L'émir montre ces vers à sa concubine. Celle-ci demande alors à l'émir qu'il donne une récompense à ce poète pour avoir écrit de si jolis vers. L'émir accepte et lui donne deux cents dinars. Il donne également la moitié de cette somme à sa concubine. ⁴¹ Elle est très réceptive aux talents des poètes et agit comme un mécène pour eux.

Après elle, la femme la plus importante dans le cœur de l'émir se nomme Ṭarūb.

3) Ṭarūb et son fils 'Abd Allāh

C'est une esclave mère. Elle est la favorite d' 'Abd al-Raḥmān II dans les dernières années de sa vie. Son nom est inscrit dans l'une des mosquées de Cordoue, dans celle du quartier d'Arrabal. ⁴² Elle a avec lui un enfant qui s'appelle 'Abd Allāh. Il est le protecteur de l'eunuque Našr, celui qui tient les rênes du royaume à la fin du règne d' 'Abd al-Raḥmān II. Ṭarūb et Našr essaient de faire d' 'Abd Allāh le successeur de son père. Malheureusement pour eux, 'Abd Allāh est le plus faible parmi les descendants de l'émir et il est donc écarté de la succession. L'historien Ḥusayn Mu'nis doute de la véracité de cette histoire et met en avant le fait que Ṭarūb n'est pas puni pour cette entente avec l'eunuque. Cependant, il faut considérer qu'après cet événement, l'émir tombe gravement malade et ne tarde pas à mourir ce qui l'aurait empêché de la châtier.

⁴⁰ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 181.

⁴¹ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 219.

⁴² Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 190.

Ṭarūb a une grande importance dans le cœur de l'émir. Al-Ḥasan b. Muḥammad b. Muffarriġ va même jusqu'à dire qu'elle « *le réduisait à l'esclavage jusqu'au point de dire :*

Quand le soleil du jour apparaît, en s'élevant,

Ça me rappelle Ṭarūb [...]. »⁴³

Un autre auteur, Mu'āwiyah b. Hišam, rapporte qu'alors que l'émir est en pleine expédition contre Ğillīqiyah, il compose quelques vers adressés à sa bien aimée. Il raconte également que pendant une période, Ṭarūb traite l'émir avec dédain parce qu'elle est en colère contre lui. Elle l'évite et n'arrive plus à le supporter. « *L'émir envoya donc quelques uns de ses eunuques les plus proches pour l'obliger à venir à lui mais elle leur ferma la porte à la figure et jura de ne pas sortir pour leur volonté.* » Ils se réconcilient ensuite lorsque l'émir vient lui-même à sa porte avec des sacs remplis d'argent.⁴⁴

'Abd al-Raḥmān II a de nombreuses concubines et esclaves. Les trois femmes qui viennent d'être citées figurent parmi les plus importantes pour l'émir. Elles lui donnent d'ailleurs chacune un enfant. Selon le Muqtabis, l'émir aurait en tout cent enfants, c'est donc peu dire du nombre de femmes qu'a connu 'Abd al-Raḥmān II.

Elles ont une place privilégiée dans la vie religieuse de la capitale d'al-Andalus. Bien souvent, les favorites de l'émir sont très pieuses. Elles contribuent à la construction de mosquées à Cordoue. C'est souvent sur leur initiative que les mosquées sont construites. Certaines de ces mosquées portent leur nom. Aššifa, par exemple, est à l'origine de la construction d'une mosquée à son nom dans un quartier de Cordoue qui porte également son nom. Ce quartier est situé au milieu du faubourg occidental de Cordoue.⁴⁵ Ces femmes ont donc un rôle clé dans la vie de l'émir. Il les choisit, leur offre de nombreux présents. Elles s'occupent avec soin de l'éducation de leurs enfants. Aššifa, elle, a en plus la lourde tâche d'assumer l'éducation de Muḥammad, le futur successeur de l'émir.

Les zones d'ombres du règne d' 'Abd al-Raḥmān nous sont désormais connues grâce à la redécouverte du Muqtabis. C'est une source précieuse pour bien connaître la vie

⁴³ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 187.

⁴⁴ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 188.

⁴⁵ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 191.

d'Abd al-Raḥmān et sa carrière politique. Cependant, ce que cet ouvrage met le plus en avant, n'est pas la vie privée de l'émir, mais plutôt son action politique et culturelle.

2^{ème} partie : La politique de l'émir 'Abd al-Raḥmān II : lutte contre l'infidèle et défense de son territoire

'Abd al-Raḥmān II hérite d'un royaume pacifié par la dure répression de son père et prédécesseur, al-Ḥakam I^{er}. Toutefois, il doit parfois lutter contre quelques troubles qui viennent perturber la tranquillité de son royaume. Les quelques mouvements d'agitation que nous allons voir sont seulement épisodiques.

I. Un territoire pacifié où persistent ponctuellement quelques troubles

Le règne d' 'Abd al-Raḥmān II est marqué par une paix relative dans son royaume. Al-Ḥakam laisse à son fils un territoire pacifié. En outre, 'Abd al-Raḥmān II hérite d'un problème de taille. En effet, pendant la plus grande partie de son règne, al-Ḥakam s'est trouvé dans l'obligation de ne pas riposter aux insultes et aux affronts qu'Alphonse II, roi des Asturiens, lançait à son égard. A la fin de son règne, la situation intérieure se calme et lui permet d'agir contre les Asturiens qui cherchent à s'approprier les régions frontières du Nord-ouest d'al-Andalus. En 816, il lance une campagne contre Alphonse II. En 822, 'Abd al-Raḥmān II arrive au pouvoir et est contraint de continuer la politique de son père, de montrer aux Chrétiens qu'il est bien déterminé à en finir avec eux. Il commence donc à porter le djihad contre l'infidèle dès le début de son règne.

A. Lutte contre l'infidèle

‘Abd al-Raḥmān II est un souverain très pieux. Il va agir ponctuellement contre les hérétiques qui affichent publiquement leurs insultes à l’islam. Son action la plus importante contre l’infidèle, il la dirige d’abord vers les Chrétiens qui se trouvent de l’autre côté de la frontière d’al-Andalus. L’émir s’attaque donc à la monarchie asturienne : en Álava et en Galice.

1) Lutte contre le royaume asturien, l’expédition d’Álava (822 – 828 / 838 – 852).

Dans l’été qui suivit son avènement puis pendant deux autres années de suite, les armées de l’émir vont assener des coups répétés au royaume asturien. Les deux autres campagnes qui suivent celle contre les Asturiens, sont portées vers Barcelone et le territoire de la Marche hispanique. On assiste ensuite à une sorte de trêve entre les Chrétiens et les Musulmans qui dure dix ans, de 828 à 838. Puis la guerre sainte reprend contre le nord-ouest et le nord-est de la Péninsule pendant les dernières années du règne de ‘Abd al-Raḥmān II.⁴⁶

« En 823 eut lieu l’expédition connue sous le nom d’Álava et les Châteaux, contre le territoire ennemi. C’est la première sa’ifa qu’envoya l’émir ‘Abd al-Raḥmān au début de son règne. Le chambellan ‘Abd al-Karīm b. abd al-Wāḥid b. Muḡīṭ prend en charge cette expédition [...] »⁴⁷ Le chambellan ‘Abd al-Karīm b. abd al-Wāḥid b. Muḡīṭ n’en est pas à sa première expédition dans le royaume Asturien puisqu’il était général sous al-Ḥakam I^{er}. L’expédition est préparée avec soin. Elle s’arrête dans la Marche supérieure où d’autres troupes rejoignent le chambellan. Ils entrent dans le territoire ennemi par le port Ğwlyn. Nous ne pouvons pas localiser aujourd’hui avec précision ce port. Deux hypothèses s’opposent : d’une part, il pourrait s’agir d’un village aujourd’hui disparu qui se nomme Guernica.⁴⁸ D’autre part, selon une étude de Sánchez-Albornoz, cela pourrait être le port de Herenchu-Guereñu. C’est un des passages qui ouvre l’accès au territoire qui se situe entre la Sierra de Encia et les monts d’Iturrieta.⁴⁹ Ce passage ouvre l’accès au territoire de la Castille. Quoi qu’il en soit, les

⁴⁶ Lévi-Provençal, E., *Histoire de l’Espagne musulmane, T. 1, La conquête de l’émirat hispano-umayyade*, Paris, 1950, p. 203.

⁴⁷ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 282.

⁴⁸ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 282. Mais qui n’a rien à voir avec la ville de Guernica à 40 km de Bilbao tristement célèbre pour ses bombardements durant la guerre civile espagnole.

⁴⁹ Lévi-Provençal, E., *Histoire de l’Espagne musulmane, T. 1, La conquête de l’émirat hispano-umayyade*, Paris, 1950, p. 203.

troupes pillent, saccagent, incendient la région d'Álava et des Châteaux. Le Muqtabis ne mentionne pas de combat entre les troupes chrétiennes et les troupes musulmanes.

Une autre expédition est menée deux ans plus tard, en 825, dans la Marche supérieure contre la ville de Santaver dans laquelle quelques personnes appuient les révoltés de la région de Tudmir. Ibn Ḥayyān est le seul qui consigne cette nouvelle campagne. Cette expédition est menée par 'Ubayd Allāh. Le général musulman et ses troupes envahissent l'Álava, ravagent les terres et finissent par se heurter aux troupes asturiennes. Une violente bataille se déroule au pied de Ğabal Almağūs que F. Corriente traduit par « *la montagne des mages* »⁵⁰ et que E. Lévi-Provençal traduit par « *la montagne des adorateurs de feu* » ou peut-être « *des Normands* »⁵¹. Quoi qu'il en soit, cette bataille s'achève par la défaite des Chrétiens et est renommée « *l'expédition de la victoire* ».

Aucune autre bataille ni campagne ne sont menées entre les deux royaumes à partir de cette défaite jusqu'en 838. On ne peut cependant pas affirmer qu'une trêve soit signée entre l'émir omeyyade et Alphonse II (791 – 842). En 838, les hostilités reprennent et trois armées musulmanes sont envoyées contre le royaume asturien. La première est conduite par un frère de l'émir, Umayyah. Il fait le siège du château d'Alqaryah. Il rencontre une certaine résistance et après une bataille il réussit enfin à obtenir la victoire. La seconde campagne est menée par l'oncle du souverain, al-Walīd b. Hišām. Il pénètre en Galice par Viseu (au nord de l'actuel Portugal) et pille et détruit les villages de galiciens. La troisième expédition est menée par un autre frère de l'émir, Sa'īd b. al-Ḥakam dans la région d'Álava et des châteaux et remporte également une victoire.

En 839, Mūsā b. Mūsā avec le gouverneur de la Marche Supérieure, razzie pour le compte de l'émir, la région orientale de l'Álava. A la suite de cette réussite, l'émir lui envoie une lettre de remerciement et d'approbation de son action. Après cette date les expéditions s'espacent de plus en plus.

En 842, Alphonse II meurt. Ramiro I^{er} (842 –850) lui succède. Cela ne change rien dans les relations avec les Omeyyades. On enregistre seulement deux expéditions jusqu'à la fin du règne d'Abd al-Raḥmān II, la première en 846 et la seconde en 848. Ces deux campagnes sont menées respectivement par deux fils de l'émir, Muḥammad et al-Munḍir. La première

⁵⁰ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 284

⁵¹ Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne musulmane, T. 1, La conquête de l'émirat hispano-umayyade*, Paris, 1950, p. 204.

expédition assiège la ville de Léon et l'incendie. On sait simplement de la seconde expédition que son objectif est l'Alava.⁵²

Tout au long de son règne, 'Abd al-Raḥmān II lance plusieurs expéditions contre les Asturiens. La région de l'Alava est saccagée à plusieurs reprises par les troupes musulmanes qui remportent de nombreuses victoires contre les Asturiens. Mais l'émir doit s'occuper d'autres infidèles, ceux qui blasphèment l'islam. Vers la fin de son règne, 'Abd al-Raḥmān doit s'occuper de Yaḥyā accusé d'hérésie.

2) La crucifixion de Yaḥyā b. Zakariyyā'al-Ḥaššāb, neveu de l'une des favorites d'al-Ḥakam I^{er}

Yaḥyā b. Zakariyyā'al-Ḥaššāb est accusé de s'être moqué de la religion et d'avoir déprécié la mission prophétique. Yaḥyā est le neveu d'Aḡab, l'une des favorites de l'émir al-Ḥakam I^{er}. 'Abd al-Raḥmān II prend connaissance du cas et demande alors qu'on l'arrête, puis qu'on le mette en prison. Il demande ensuite des témoignages. Les témoins affluent pour prouver l'hérésie de Yaḥyā. Un témoin rapporte notamment qu'il a entendu blasphémer Yaḥyā un jour où il pleuvait et que ce n'était pas la première fois. Le *Muqtabis* rapporte ensuite une histoire à propos d'Aḡab. Elle va voir l'émir 'Abd al-Raḥmān II et l'implore de laisser la vie à son neveu. Mais l'émir la repousse en disant : « *Ceci est une affaire de religion, dans laquelle on ne peut être passif ni avec des proches, ni avec des étrangers, pour l'accomplissement des normes religieuses, Dieu est au-dessus du peuple et essaye de savoir si on lui obéit, vas-t'en, ton intercession est refusée et ta médiation est rejetée puisque, en protégeant la loi de Dieu, nous évitons sa colère et favorisons ses grâces*⁵³ ». L'émir agit strictement lorsqu'il s'agit de religion et n'est prêt à aucune grâce même s'il s'agit de quelqu'un du cercle familial. Et peut-être même, au contraire, le fait que Yaḥyā soit connu de l'émir, oblige ce dernier à agir plus strictement encore. L'émir ne peut pas se permettre d'avoir une personne accusée d'hérésie dans son entourage.

Comment se déroule le « procès » de l'accusé ?

L'émir charge le maire Sahib al-Madina de l'affaire. Ce dernier convoque le cadī et cinq ulémas de la ville et les réunit dans un salon de l'*alcázar*. Après avoir entendu les témoignages qui concordent contre Yaḥyā, ils délibèrent sur son sort. Quatre personnes dont

⁵² Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne musulmane, T. 1, La conquête de l'émirat hispano-umayyade*, Paris, 1950, p. 207.

le cadî refusent de le condamner à mort, les deux autres ulémas préconisent la mise à mort de l'accusé. Le maire Muḥammad b. al-Salīm leur ordonne de mettre dans leur expertise leurs points de vue quant aux accusations qui ont été vérifiées. L'émir lit ensuite les plaidoyers établis par le cadî et les ulémas. L'émir se prononce en faveur des deux ulémas. Son opinion est claire : il faut exécuter les hétérodoxes. Il charge à Muḥammad b. al-Salīm de l'exécution de Yaḥyā. Il emmène avec lui quarante esclaves pour qu'ils mettent à mort le coupable. Pendant ce temps l'émir n'en reste pas là, le cadî et les ulémas qui s'étaient prononcés contre la mort de Yaḥyā sont démis de leur fonction et leurs plaidoiries sont décrédibilisées.

La crucifixion a lieu à la fin du règne de l'émir en 851. Avec le neveu d'Aḡab est également crucifié l'astrologue 'Abd Allāh b. al-'adrā'.⁵⁴

Cette notice nous permet d'en connaître un peu plus sur la façon dont est mené un procès et de la manière dont est traité un coupable d'hérésie. Si une personne est soupçonnée d'hérésie, elle est directement emprisonnée. Après, seulement, les ulémas examinent le dossier et les témoignages. Nous l'avons vu, seul compte, finalement l'avis de l'émir. La majorité ne peut pas s'exprimer.

La justice en al-Andalus est soumise aux lois révélées par Dieu au prophète Mahomet. Les dirigeants de la communauté des croyants doivent par conséquent les respecter et les exécuter. Le droit musulman (*fiqh*) a donc ses bases dans le Coran et dans la *sunna*.⁵⁵ L'émir est le chef suprême de la justice. Il délègue sa mission au cadî. L'émir peut, dans certains cas, mettre quelqu'un au-dessus du cadî, comme dans l'exemple de Yaḥyā.

Après la crucifixion de Yaḥyā, le peuple cherche à démasquer d'autres hétérodoxes. Il finit par trouver un autre coupable : Marwān b. Ḥabīb, le frère de l'un des principaux ulémas de l'administration omeyyade, 'Abd al-Malik b. Ḥabīb.

3) Le jugement inquisitorial de Marwān b. Ḥabīb

Le peuple andalou accuse Marwān b. Ḥabīb d'hétérodoxie et témoigne de son mépris de la religion musulmane. Le peuple réclame à l'émir que la justice agisse contre cet hérétique. L'émir agit de la même manière que pour Yaḥyā. Il ordonne qu'on l'emprisonne et

⁵³ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 278 – 280

⁵⁴ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 278 – 280.

demande des témoignages qui prouvent la culpabilité de Marwān. Les témoignages sont ensuite examinés par les ulémas et le tout est remis à l'émir. Celui-ci demande alors l'avis du frère de l'accusé, l'uléma 'Abd al-Malik b. Ḥabīb qui jusque là est resté en retrait de l'affaire. L'uléma examine donc le dossier selon les lois coraniques et délivre à l'émir ses conclusions. Pour lui, son frère doit éviter la sanction coranique. Il prouve grâce à certains concepts que les témoignages ne sont pas fiables et qu'il doit être libéré. L'émir suit l'avis de l'uléma et fait relâcher Marwān. A partir de cet épisode, 'Abd al-Raḥmān II élève 'Abd al-Malik b. Ḥabīb à un rang supérieur dans la hiérarchie des ulémas et le consulte pour la majeure partie de ses affaires.⁵⁶

Les grandes connaissances de l'uléma 'Abd al-Malik b. Ḥabīb dans le droit musulman et sa place au sein de l'administration cordouane ont joué pour libérer son frère, Marwān b. Ḥabīb. A cette époque déjà, l'uléma est l'un des préférés de l'émir. Il jouit d'une bonne réputation. La plaidoirie de l'uléma, ses grandes connaissances du droit musulman et sa place au sein de l'administration cordouane ont contribué à ce que l'émir se positionne pour la libération de Marwān b. Ḥabīb.

En matière de lutte contre l'infidèle, 'Abd al-Raḥmān II est clair, il faut agir selon la loi islamique : tout blasphème à la religion musulmane doit être puni. Le cas de la guerre des Asturiens est un peu différent. L'émir doit lutter contre ces chrétiens parce qu'ils sont considérés comme des infidèles et parce qu'en plus, ils dominent le nord de la péninsule Ibérique et qu'ils sont une menace contre al-Andalus. Pendant une grande partie de son règne, l'émir s'attaque à ces infidèles. Les musulmans remportent de nombreuses victoires. L'émir lutte aussi contre une autre sorte d'infidèles, ceux qui vivent dans le territoire musulman et blasphèment l'islam. Ceux-là sont emprisonnés. Un procès se déroule ensuite selon des règles bien particulières. L'émir écoute les avis donnés par les ulémas mais lui seul décide du sort final des hérétiques. Il suit en général l'avis majoritaire donné par les ulémas.

⁵⁵ La *sunna* désigne les paroles et les actes du Prophète donnés en exemple. La *sunna* est liée aux ḥadīths qui sont les traditions ayant trait aux actes, paroles et réflexions accomplis ou émis par le Prophète (*Dictionnaire encyclopédique de l'Islam*, Paris, 1991, p. 380.).

⁵⁶ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 281-282.

B. Les réactions de l'émir face aux révoltes dans les Marches et à l'incursion des Normands

Nous l'avons vu, à la mort d'al-Ḥakam, 'Abd al-Raḥmān II hérite d'un territoire pacifié. Cependant, cela n'empêche pas l'incursion de Barbares en al-Andalus. De plus, des révoltes éclatent dans les Marches de l'émirat. Dans la Marche hispanique, la révolte d'un rebelle se termine par une guerre entre musulmans d'al-Andalus et les chrétiens francs. Au début de son règne, en 828, une révolte s'amorce dans la Marche inférieure du royaume à Mérida. Celle-ci est fomentée par le rebelle Maḥmūd b. 'Abd al-Ġabbār.

1) La sédition de Mérida : révolte de la marche inférieure matée par l'émir

Le Muqtabis parle longuement de la révolte du rebelle Maḥmūd b. 'Abd al-Ġabbār à Mérida mais ne dit rien à propos des raisons de ce soulèvement.⁵⁷ Mérida, capitale de la Marche inférieure d'al-Andalus, a toujours servi de refuge aux opposants au pouvoir. Cette ville comporte une majorité de *muwalladun*⁵⁸ et une forte proportion de mozarabes⁵⁹ auxquels s'ajoutent les Berbères, fort nombreux, surtout après leur défaite au milieu du VIII^e siècle.⁶⁰ Entre 741 et 746, éclate en al-Andalus une véritable guerre civile. Les Berbères kharédjites se révoltent, prennent le contrôle du Maghreb central et occidental. Les Omeyyades de Damas envoient une armée pour réduire la dissidence berbère. Vaincue, elle se réfugie dans la péninsule Ibérique. Une forte proportion de ces berbères s'exile vers Mérida.

La proximité des territoires chrétiens ennemis de Cordoue encourage ses habitants chrétiens et berbères à se rapprocher du royaume asturien et à se rebeller contre l'autorité de Cordoue. Dans les dernières années de son règne, Alphonse II (791 – 842), roi des Asturiens, encourage même la révolte des *muwalladun* et des mozarabes de Mérida contre l'émir omeyyade. On dispose également d'un document exceptionnel qui prouve que les Chrétiens de Mérida sont poussés par le roi franc Louis le Pieux (814 – 840) à se rebeller contre le pouvoir omeyyade. Ce document est une lettre de sympathie du roi franc adressée aux Chrétiens de Mérida en 828. La lettre énumère les différents griefs que les Chrétiens ont

⁵⁷ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 287, 288, 290, 298.

⁵⁸ Ce sont des chrétiens ou des juifs convertis à l'islam après la conquête.

⁵⁹ Il s'agit des chrétiens arabisés vivant sous domination musulmane avec un statut de *ḍimmī* (« protégé »). (*Dictionnaire encyclopédique de l'Islam*, Paris, 1991, p. 272)

⁶⁰ Picard, Ch., *Le Portugal musulman (VIII^e-XIII^e siècle), L'Occident d'al-Andalus sous domination islamique*, Paris, 2000, p. 38.

envers l'émirat de Cordoue au début du IX^e siècle.⁶¹ La révolte des chrétiens serait due selon cette lettre à l'augmentation des impôts imposés aux dhimmis d'al-Andalus.

Selon 'Īsā b. Aḥmad, cité dans le Muqtabis, en 828, les habitants de Mérida se regroupent autour du rebelle Maḥmūd b. 'Abd al-Ġabbār.⁶² Ce dernier assassine alors le gouverneur de la ville Marwān b. al-Gillīqī. C'est un *muwallad*. Il est le représentant officiel (*'āmil*) des Omeyyades dans la cité. L'émir avait préféré nommer un chef local en espérant obtenir par son influence sur les mozarabes et les *muwalladun*, la tranquillité de ces populations.⁶³ Après l'assassinat du gouverneur, l'émir réagit immédiatement et dirige personnellement une armée qui assiège Mérida sans résultats. Elle saccage les récoltes alentours et met en place un dispositif destiné à couper le ravitaillement des rebelles réfugiés dans l'*alcazaba* de la ville.⁶⁴ Mais la ville résiste.

En 830, l'émir assiège de nouveau la ville. L'armée combat les habitants, ravage les cultures. Les populations finissent par donner à l'émir des otages qu'il promet de libérer l'année suivante pour être substitués à d'autres. La soumission des habitants de Mérida n'est pourtant qu'éphémère. Selon Ibn al-Aṭīr, la population se rebelle de nouveau lorsque l'émir, pour éviter de nouveaux soulèvements, donne l'ordre de jeter des blocs de pierre dans le fleuve. Les habitants se révoltent et emprisonnent le nouveau gouverneur. Ils élèvent ensuite des murailles plus solides que jamais. Ceci se justifie par le fait que la muraille est faite de grands blocs appareillés.⁶⁵

La résistance acharnée des habitants menée par Maḥmūd b. 'Abd al-Ġabbār, oblige l'émir à lever plusieurs sièges. Celui de 832 ne donne aucun résultat. On ignore la date exacte à laquelle Mérida est enfin pacifiée et soumise à l'émir. Cette soumission a lieu en 833 ou au plus tard en 834 lorsque les chefs rebelles fuient la ville.

L'arrestation et la mort du rebelle Maḥmūd b. 'Abd al- Ġabbār

En 833, l'émir tente d'arrêter le rebelle Maḥmūd b. 'Abd al-Ġabbār. De Badajoz où il s'était réfugié, il fuit vers la vallée du Guadiana où il reste jusqu'en 834. Traqué par les

⁶¹ La lettre du roi Louis le Pieux est retransmise en latin dans Sénac, Ph., *Les Carolingiens et al-Andalus (VIII^e-IX^e siècles)*, Paris, 2002, p. 141 et est traduite en français dans son intégralité dans Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne musulmane, T. 1, La conquête et l'émirat hispano-umayyade*, Paris, 1950, p. 228 – 229 : cf en annexes p. 107.

⁶² Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 315.

⁶³ Picard, Ch., *Le Portugal musulman (VIII^e-XIII^e siècle), L'Occident d'al-Andalus sous domination islamique*, Paris, 2000, p. 41.

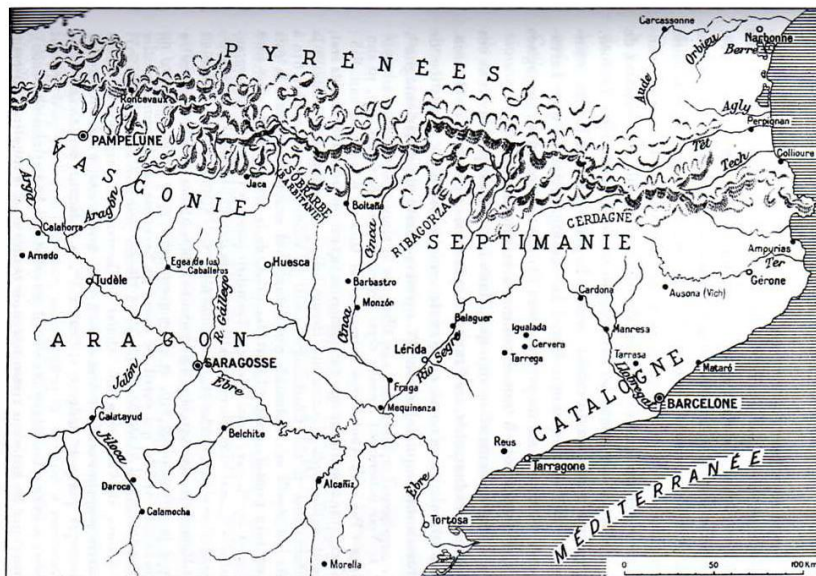
⁶⁴ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 287.

⁶⁵ Picard, Ch., *Le Portugal musulman (VIII^e-XIII^e siècle), L'Occident d'al-Andalus sous domination islamique*, Paris, 2000, p. 42

troupes omeyyades, le rebelle se réfugie au sud de la Péninsule. Il met en déroute les habitants de la ville de Beja qui voulaient l'arrêter. Il se réfugie à Ocsónoba non loin de l'actuelle ville portugaise de Faro. L'émir tente là-bas de le déloger sans succès. Le rebelle décide alors de se réfugier en Galice et écrit dans ce but au roi des Asturiens, Alphonse II. Le roi l'accueille dans sa capitale et lui donne un petit fief et une forteresse, le château de Santa Cristina en Galice. Le rebelle, pris de remords, écrit en 840 à 'Abd al-Raḥmān II pour s'excuser de ses agissements. L'émir lui accorde son pardon. Pendant que le rebelle attend la réponse de l'émir, il est dénoncé au roi Alphonse II. Ce dernier décide de le convoquer. Maḥmūd refuse l'invitation en prétextant une maladie. Le roi Asturien, convaincu de la trahison de Maḥmūd et de son retour à la cause omeyyade, décide de l'attaquer dans son fief. Maḥmūd sort de son fief à cheval, tombe accidentellement et meurt.⁶⁶

Après la dissidence de la ville de Mérida et la fin de l'activité du rebelle Maḥmūd b. al-Ġabbār, l'émir doit s'occuper d'un nouveau problème dans la Marche hispanique cette fois : la rébellion d'un certain 'Ayṣūn à l'autorité franque. Alors que la Marche s'agite, l'émir soutient le rebelle 'Ayṣūn dans sa lutte contre les Francs.

2) La lutte contre les Francs



L'Espagne subpyrénéenne⁶⁷

⁶⁶ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 301 – 307.

⁶⁷ Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne musulmane, T. 1, La conquête et l'émirat hispano-umayyade*, Paris, 1950, p. 183.

Après de nombreuses batailles entre le roi des Francs, Louis le Pieux et l'émir al-Ḥakam, une trêve est signée en 815. Elle est rompue en 820. Deux ans plus tard, une expédition est lancée contre l'émirat, mais sans succès. En 827, la zone frontière à la Marche hispanique s'agite. Cette révolte est soutenue par les musulmans et menée par un certain 'Ayšūn. Il lance de nombreux raids surtout contre Ausona et en Ribagorce. Les troupes franques sont appelées à l'aide par les comtes de la Marche pour régler l'insurrection alors que l'insurgé fait appel à 'Abd al-Raḥmān II pour le défendre.⁶⁸ L'émir répond positivement à sa requête. Ibn Ḥayyān rapporte qu'en 827, l'émir « *envoya en expédition 'Ubayd Allāh b. 'Abd Allāh [...] envahir le pays des Francs jusqu'à Barcelone qu'il assiégea, puis il avança jusqu'à Gérone et l'assiégea aussi [...]* ». ⁶⁹ Ce soulèvement montre bien la volonté de l'émir d'agir contre le Royaume des Francs. L'émir n'hésite pas avant de se rallier à la cause d'un rebelle à l'autorité franque. Toutefois, malgré l'intervention des armées omeyyades, Barcelone et Gérone résistent, et l'autorité franque dans ces régions demeure intacte.⁷⁰

Passé 828 et jusqu'à la mort de Louis le Pieux en 840, les sources ne mentionnent plus de contacts entre les Francs et les musulmans. Ce silence peut s'expliquer de deux manières. Premièrement, il est possible que durant cette période, les contacts entre les deux puissances aient diminué. Sans doute quelques incursions se sont déroulées sans que les sources en aient conservé le souvenir.⁷¹ D'autre part, ce silence peut s'expliquer par le fait qu'à cette époque l'empereur est confronté à de graves problèmes intérieurs. Il doit faire face à de nombreuses révoltes et doit lutter contre une insécurité grandissante.⁷² A la même époque, l'attention de l'émir est également portée vers d'autres sujets, comme par exemple, les insurrections à Mérida

En 841, l'émir lance de nouveaux raids contre la Marche. « *En 841, l'émir lança une sa'ifa contre le pays des Francs, conduite par 'Abd al-Wāḥid b. Yazīd al-'Iskandarānī [...]. L'armée traversa la Sierra puis dévasta Tudmir et conquiert Ausona [...] en infligeant beaucoup de dégâts à la Chrétienté.* » Au départ, l'émir veut partir en personne battre les Francs mais il décide finalement d'envoyer un de ses fils, al-Mu'arrif avec le général 'Abd al-Waḥid.⁷³ Cette armée pénètre profondément dans le territoire franc puisqu'elle va, selon

⁶⁸ Sénac, P., *Les Carolingiens et al-Andalus (VIII^e – IX^e siècles)*, Paris, 2002, p. 87 – 107.

⁶⁹ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 286.

⁷⁰ Sénac, P., *Les Carolingiens et al-Andalus (VIII^e – IX^e siècles)*, Paris, 2002, p. 87 – 107.

⁷¹ Sénac, P., *Les Carolingiens et al-Andalus (VIII^e – IX^e siècles)*, Paris, 2002, p. 96.

⁷² Bühner-Thierry, G., *L'Europe carolingienne (714-888)*, Paris, 2001, p. 44 – 52.

⁷³ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 307.

Ibn al-Athīr, jusqu'à Narbonne : « *Le 20 octobre 841, une armée envoyée en territoire ennemi par 'Abd al-Raḥmān fut, entre Arboûna (Narbonne) et Chertânia (la Cerdagne), entourée par les chrétiens ; la bataille dura toute la nuit, mais au matin la faveur divine descendit sur les musulmans, qui restèrent vainqueurs. Mūsā b Mūsā, chef de l'avant garde, déploya dans cette bataille un courage remarquable.* »⁷⁴ Au passage, l'armée ravage quelques villes dont Ausona et la Cerdagne. L'armée parvient à triompher grâce à Mūsā b. Mūsā. C'est un chef militaire fidèle aux Omeyyades. Il remporte pour leur compte de nombreuses victoires. Peu de temps après cette victoire contre les Chrétiens, il entre en dissidence contre 'Abd al-Raḥmān II.

En 841, la lutte contre les Francs s'achève par la victoire des Musulmans. Les *Annales Bertiniani* mentionnent une trêve conclue entre Charles le Chauve et 'Abd al-Raḥmān II en 847.⁷⁵ En 844, l'émirat doit de nouveau affronter un nouvel ennemi : les Normands.

3) Le débarquement des Normands en 844

L'arrivée des Normands en al-Andalus

Selon la chronique d'Aḥmad b. Muḥammad al-Rāzī citée dans le Muqtabis « *à la fin de l'année 844, apparurent les vaisseaux des Normands [...] sur les côtes occidentales d'al-Andalus [...].* »⁷⁶

Les Normands seraient arrivés sur les côtes de la Péninsule de manière tout à fait fortuite. En naviguant le long des côtes du Royaume Franc, une tempête les a surpris et ils se sont vus entraînés vers les côtes Cantabriques. C'est ainsi que nous informent les *Annales Bertiniani* du monastère de San Bertin en Belgique, dans la notice qu'elles dédient à l'année 844. Ce sont ensuite les chroniques médiévales asturiennes, comme la *Chronicon Albeldense* ou la *Chronicon Sebastiani*, qui nous indiquent la route prise par les pillards. Ils ont fait une première escale et un premier sac sur les côtes de la Gijón, sur lesquelles régnait Ramiro II (le successeur d'Alphonse II), avant de poursuivre plus vers l'ouest en direction des côtes galiciennes. Au niveau des côtes de la Corogne, les vikings connaissent une première dérout

⁷⁴ Ibn al-Athīr, « *Annales du Maghreb et de l'Espagne* », *Revue Africaine*, vol. 42, 2^e-3^e trim., Alger, 1898, p. 209-210.

⁷⁵ Sénac, P., « *al-Andalus y el mundo franco* », *El esplendor de los omeyas cordobeses : la civilización musulmana de Europa occidental : exposición en Madīnat al-Zahrā, 3 de mayo al 30 de septiembre de 2001*, Granada, 2001, p. 74 – 81.

⁷⁶ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 287 et cf. en annexes : l'ouest méditerranéen au IX^e siècle p. 104.

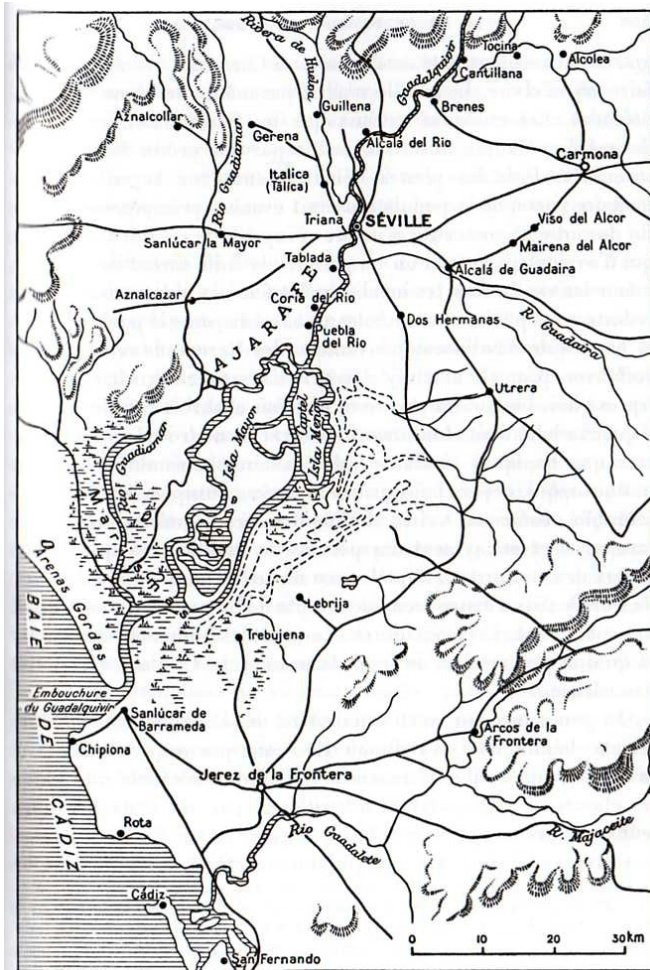
contre les Galiciens, ce qui leur fait perdre de nombreux bateaux. Cette bataille a lieu selon les chroniques, aux alentours d'août 844. Cependant, face à cette déroute, les vikings continuent leur chemin en longeant les côtes portugaises.⁷⁷

Aḥmad b. Muḥammad al-Rāzī précise ensuite que les Normands se sont d'abord arrêtés à Lisbonne où ils ont mené trois batailles. Treize jours après, ils poursuivent leur itinéraire par Cadix et ensuite Sidona (au sud-est de Cadix). Là, ils se livrent à une bataille. Mais le *wālī* (le gouverneur) de Lisbonne, Wahb Allāh b. Hazm, avertit l'émir omeyyade de l'arrivée des Normands sur le territoire Musulman. Il précise qu'ils ont cinquante-quatre bateaux et autant de petits bateaux à voiles. L'émir peut alors réagir. Il envoie des instructions à tous les gouverneurs pour qu'ils se tiennent sur leurs gardes et fassent appel à une mobilisation générale pour combattre les vikings. Il appelle même Mūsā b. Mūsā, ancien gouverneur de Tudèle et ex-rebelle au pouvoir omeyyade.

La mise à sac de Séville et l'intervention d'Abd al-Raḥmān II

De Cadix, ils arrivent à l'embouchure du Guadalquivir et remontent le fleuve jusqu'à ce qu'il se divise en deux bras distincts. Ils s'arrêtent à l'ancienne Captel, l'actuelle Isla Menor le 29 septembre. Ils ont à ce moment quatre-vingts bateaux. Le lendemain, quatre navires mettent les voiles vers Coria del Río. Ils débarquent et pillent le village et massacrent les populations. Trois jours plus tard, les Normands quittent l'ancienne Captel et se dirigent vers Séville. Les habitants tentent de résister. Mais ils n'ont aucun chef pour les diriger ni pour ordonner et organiser la résistance. Car de fait, le gouverneur de la ville fuit entre temps vers Carmona. Les habitants envoient quelques bateaux pour contrer les Normands, mais ils sont reçus par une pluie de flèches. La majeure partie des Sévillans fuit la ville dès l'arrivée des Normands. La ville n'étant pas protégée par une muraille, les pilleurs ont le champ libre pour entrer dans la ville. Pendant huit jours, ils massacrent les hommes, les femmes, les enfants qui n'avaient pas pu fuir. Ils prennent en captivité quelques femmes et enfants. Ils mettent à sac

⁷⁷ G. Campo, Mariano, *al-Ghazal y la embajada hispano-musulmana a los vikingos en el siglo IX*, Madrid, 2002.



Le pays de Séville et la basse vallée du Guadalquivir ⁸⁰

L'émir, averti par le gouverneur de Lisbonne réagit, et demande une mobilisation de toutes les provinces contre l'envahisseur. Il fait partir vers Séville ses meilleurs généraux dont Muḥammad b. Rustum avec un escadron. Il laisse à son lieutenant et favori Naṣr le soin de diriger la milice.⁸¹ Ils s'arrêtent dans un village appelé Tablada, situé près de Séville où ils établissent une embuscade. Ils sont bientôt rejoints par une colonne d'infanterie. Là, l'escadron se divise. Une partie reste dans le village et l'autre se dirige vers la ville pour provoquer une escarmouche. Les Normands, les considérant peu nombreux, se précipitent vers les Cordouans et les suivent avec leur bateau. Ils arrivent jusqu'à Tablada où est caché le reste de l'escadron. La bataille a lieu le mardi 11 novembre 844 dans ce petit village. Les cordouans réussissent alors à battre les Normands qui essuient une lourde défaite. Mille de

de façon effroyable la ville. Ibn al-Qutiya décrit comment les Vikings détruisent la mosquée de Séville, les murs de la ville et font prisonniers de nombreuses personnes.⁷⁸

Après ces huit jours, ils repartent chargés de butin vers l'ancienne Captel où ils restent quelques jours. Ils repartent une seconde fois à Séville pour surprendre les fugitifs qui seraient revenus dans la ville et les exterminer. Là-bas, ils ne trouvent personne sauf quelques vieillards restés dans une mosquée qu'ils tuent immédiatement. Cette mosquée prend alors le nom de « Mosquée des Martyrs ».⁷⁹

⁷⁸ G. Campo, Mariano, *Al-Ghazal y la embajada hispano-musulmana a los vikingos en el siglo IX*, Madrid, 2002.

⁷⁹ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 315.

⁸⁰ Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne musulmane, T. 1, La conquête et l'émirat hispano-umayyade*, Paris, 1950, p. 220.

⁸¹ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 319.

leurs hommes sont tués et quatre cents sont capturés. Seuls quelques uns réussissent à se sauver avec leur bateau. Ils en abandonnent en outre une trentaine qui sont incendiés. Le général Muḥammad Ibn Rustum ordonne qu'on décapite les captifs à la vue des fuyards.

Les conséquences de l'incursion des Normands dans la politique de l'émir

La victoire a pu être possible grâce à la rapide réaction de l'émir, à la tactique de ses généraux et à l'importante mobilisation. De plus, de nouvelles armes apparaissent pour lutter contre les Normands. Parmi elles, on trouve la dague (petite épée à lame courte, large et pointue) et le poignard. Les fantassins, eux, utilisent le javelot.⁸²

La population de Séville est très choquée par les atrocités commises par les Normands. Après cette première attaque des Vikings, 'Abd al-Raḥmān II ne peut que constater que le système de défense maritime n'est pas au point dans la mesure où ni les habitants, et encore moins l'armée, n'ont été capables d'empêcher le débarquement des Vikings. Toute la politique maritime est à faire et à organiser. Pour pouvoir mieux se défendre et surtout pour éviter une deuxième attaque, il décide d'armer une flotte de guerre et de construire un arsenal à Séville.⁸³ Il fait également construire une muraille autour de la ville. En effet, les fortifications urbaines de la ville de Séville sont déjà, avant même l'arrivée des Normands, dans un état de délabrement.

Au niveau de son royaume, il envoie des embarcations sur toutes ses côtes et fait former des équipages de marins.⁸⁴ Ibn al-Qūtiya⁸⁵ relate aussi ces changements, « *'Abd al-Raḥmān II fit construire la grande mosquée de Séville et les murailles de cette ville détruites par les Vikings. Après l'attaque, l'émir prit des mesures de précaution et fit bâtir un arsenal à Séville et ordonna de construire des vaisseaux et enrôla des mariniers des côtes d'al-Andalus, il leur alloua des appointements fort élevés, et leur fournit des machines de guerre et du naphte.* »⁸⁶ Il apparaît donc au départ que l'émir omeyyade n'a pas de politique marine. L'essor de la marine est dicté par les nécessités du moment, et en particulier, par celle de défendre la côte contre les incursions des Vikings. L'émir n'a cependant pas l'ambition de créer une force navale à dessein de conquête et d'expansion maritimes, il veut d'abord sécuriser et défendre le littoral de son royaume. 'Abd al-Raḥmān II annonce donc une organisation globale. Il agit non seulement sur la politique maritime pour défendre son territoire mais aussi sur les

⁸² Tuñon de Lara, M., (dir.), *Historia de España – T. III. España musulmana (siglos VIII-XV)*, Barcelona, 1980, p. 137-143.

⁸³ Tuñon de Lara, M., (dir.), *Historia de España – T. III. España musulmana (siglos VIII-XV)*, Barcelona, 1980, p. 137-143.

⁸⁴ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 317.

⁸⁵ Auteur andalou du X^e siècle.

⁸⁶ Picard, Ch., *La mer et les musulmans d'Occident au Moyen Age (VIII^e – XIII^e siècles)*, Paris, 1997, p. 20 – 24.

fortifications urbaines et sur l'armement. C'est toute une administration marine et militaire qui se met en place : gestion de l'armement, du matériel, enrôlement de marins.⁸⁷

Ces agitations concernent les Marches de l'émirat omeyyade. L'émir intervient pour remettre en ordre ces provinces et pour asseoir son autorité dans ces régions. Le cas de l'incursion Normande est différent. L'émir agit pour défendre son royaume contre l'agression des Vikings. A chaque problème, à chaque agitation, qu'ils viennent de l'intérieur ou de l'extérieur du royaume, l'émir s'occupe lui-même de les gérer. Il tente également de les résoudre définitivement. Par exemple, à Mérida, il fait jeter des blocs de pierre dans le fleuve pour couper l'accès maritime à l'*alcazaba*. Après l'incursion des Normands, c'est toute la marine qui est réformée pour pouvoir répondre à une autre éventuelle attaque barbare.

Ces agitations concernent une région, un peuple. Elles sont parfois dirigées par un chef qui prend alors la tête de la rébellion. Dans d'autres cas, les rébellions contre le pouvoir omeyyade concernent des chefs indépendants.

C. Les rébellions de quelques chefs indépendants

Les deux exemples que nous allons développer montrent que les rebelles revendiquent désormais un territoire taillé dans l'émirat même. Le premier signe déstabilisateur apparaît au moment même de l'intronisation d'Abd al-Raḥmān II. Le rebelle 'Abd Allāh conteste le pouvoir du nouvel émir et prétend avoir des droits à la succession d'al-Ḥakam I^{er}.

⁸⁷ Picard, Ch., *La mer et les musulmans d'Occident au Moyen Age (VIII^e – XIII^e siècles)*, Paris, 1997, p. 20 – 24.

1) ‘Abd Allāh b. ‘Abd al-Raḥman b. Mu’awiyah, un rebelle contestataire à l’intronisation d’‘Abd al-Raḥmān II

C’est l’oncle de l’émir al-Ḥakam I^{er}, le frère de Hišām I^{er} et donc le fils d’‘Abd al-Raḥmān I^{er}. « *Il est connu sous le surnom « le Valencien » »* parce qu’il vit à Valence. A la mort de son frère Hišām, il dispute le pouvoir à al-Ḥakam sans succès.

En 822, à la mort de son neveu al-Ḥakam, il se rebelle contre ‘Abd al-Raḥmān II alors que celui-ci vient juste de prendre le pouvoir⁸⁸. Il lui envoie une lettre très arrogante dans laquelle il énumère tout ce qui lui revient de droit et de sang. Il réclame à l’émir la *kūrā* de Tudmir et des rentes. Il veut régner sur une partie du royaume d’al-Andalus.⁸⁹ Sans attendre la réponse de l’émir, il se rend dans la région de Tudmir. Le jeudi, il l’occupe et se déclare officiellement en rébellion contre l’émir omeyyade. Il entre dans la ville de Tudmir accompagné par une foule de personnes, la plupart parentes au rebelle ‘Abd Allāh b. ‘Abd al-Raḥmān b. Mu’awiyah. Le vendredi, à la grande mosquée de Tudmir, il fait lui-même la prière. La prière du vendredi est la plus importante de la semaine. Elle est normalement dirigée par un imam. L’acte d’‘Abd Allāh b. ‘Abd al-Raḥmān b. Mu’awiyah prend alors une dimension importante.

La réaction de l’émir à la rébellion d’‘Abd Allāh

Quand l’émir apprend l’arrivée d’‘Abd Allāh à Tudmir, il prend tout de suite les mesures nécessaires et commence à s’équiper pour partir à sa rencontre. Mais entre temps, Abd Allāh tombe gravement malade et repart vers sa résidence à Valence. Le Muqtabis donne une interprétation divine à la maladie du rebelle. Selon la version d’Īsā b. Aḥmad al-Rāzī, alors que le rebelle fait la prière du vendredi, il demande à Dieu de choisir l’homme qui mérite le royaume, lui ou ‘Abd al-Raḥmān. Il a à peine fini sa requête, qu’il est atteint d’une apoplexie et tombe par terre, paralysé. Il reste quelques jours sans pouvoir parler puis au bout d’un certain temps, Dieu lui redonne la parole. Alors, Abd Allāh dit ces mots « *Dieu a écouté ma requête et a résolu le problème et a refusé mon commandement ; sa sentence est sans appel, rentrez chez vous.* »⁹⁰ Il meurt l’année suivante en 823.

Dix-neuf ans plus tard, un autre rebelle s’oppose au pouvoir omeyyade. Il s’agit de Mūsā b. Mūsā. Il a un parcours plutôt atypique. Entre deux rébellions, c’est un général dévoué à l’émir qui remporte même quelques victoires pour le compte des Omeyyades. En 842, sa

⁸⁸ Vallvé, J., Ruiz Girela, F., *La primera década del reinado de al-Ḥakam I, según el Muqtabis II, I de Ben Ḥayyān de Córdoba*, Madrid, 2003, p.92-93 et 97-98.

⁸⁹ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 271.

⁹⁰ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 271.

première rébellion et la plus importante se manifeste par la revendication de la ville de Tudèle.

2) Mūsā b. Mūsā, un rebelle qui revendique la ville de Tudèle en 842

Mūsā b. Mūsā est un *muwallad*. Il est au départ un chef militaire. Jusqu'en 842, il est fidèle au régime omeyyade et remporte même pour le compte de l'émir quelques victoires militaires dont celle contre les Francs en 841. Il est le frère du dernier gouverneur de Pampelune qui ait dépendu de Cordoue : Mu'arrif b. Mūsā b. Qasī. La famille des Banū Qasī est une famille très importante dans la région située entre les Pyrénées et la vallée de l'Ebre. Elle jouit d'une grande influence politique dans cette région.

Quelles sont les motivations de la rébellion de Mūsā b. Mūsā ? En 842, il est le gouverneur de Tudèle et un chef militaire victorieux. Cette année-là, les relations qu'il entretient avec Hazar b. Mu'min, un courtisan d'Abd al-Raḥmān II, s'enveniment. Le courtisan lui fait d'injustes reproches quant à sa victoire sur les Francs et cherche à minimiser son rôle dans la campagne.⁹¹ Mūsā se déclare alors en guerre contre l'émir et lance des troupes d'incursion contre les territoires soumis à l'autorité de l'émir. 'Abd al-Raḥmān II répond en envoyant d'importants contingents dirigés par Ḥārīt b. Bazī'. L'affrontement entre les deux armées a lieu à Borja et Ḥārīt b. Bazī' remporte la victoire. Il assiège la ville de Borja et se dirige vers Tudèle. « *Après des attaques répétées contre [Borja] où se trouvait le fils du rebelle Lubb b. Mūsā, Ḥārīt la conquiert et fait prisonnier Lubb. Il assiègea ensuite Tudèle où Mūsā capitula et renonça à la ville [...]. Mūsā déménagea sa forteresse à Arnedo.* »⁹² Ḥārīt promet de laisser Mūsā si celui-ci renonce à Tudèle. En échange, Ḥārīt promet de retourner à Saragosse. Quelques jours plus tard, violant le pacte, il lance une armée contre Arnedo. Mais là-bas, Mūsā s'allie avec le petit roi vascon García Íñiguez. Avec l'aide de l'armée du Vascon, Mūsā se heurte aux forces armées de Ḥārīt à Balma, une petite localité près de l'Ebre. Durant cette bataille Ḥārīt est fait prisonnier. Il reste captif aux mains de Mūsā pendant neuf mois.

La même année, l'émir, pour se venger et pour punir la capture de son général, envoie une expédition contre Pampelune. Il s'agit de la première campagne de l'émir contre

⁹¹ Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne musulmane, t. 1, La conquête et l'émirat hispano-umayyade*, Paris, 1950, p. 215.

⁹² Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 308.

Pampelune. Cette expédition s'empare de la ville en mai 842. Mais cette première victoire cordouane ne permet pas la soumission du rebelle. L'année suivante, en 843, l'émir engage une seconde campagne contre Pampelune. Il conduit lui-même l'armée avec deux de ses fils Muḥammad et al-Mu'arrif et attaque les forces de Mūsā et de García Íñiguez. Ibn Ḥayyān ajoute que d'autres sources prétendent que la personne qui se trouve aux côtés de Mūsā est Fortún Íñiguez, le frère de García. Il précise aussi que des troupes cerdanes, alavaises et galiciennes sont présentes pour aider Mūsā et la famille Íñiguez.⁹³ Le combat a lieu à la fin du mois de Juillet 843 et est désastreux pour Mūsā et les Vascons. Fortún est tué sur le champ de bataille et sa tête est envoyée à Cordoue. Mūsā réussit à prendre la fuite.

Mais l'émir omeyyade ne se contente pas de cette victoire. Il veut la mort de Mūsā. En 844, l'émir prépare sa troisième campagne contre le rebelle. Il laisse son fils Muḥammad mener l'expédition jusqu'à Tudèle. Là-bas, Muḥammad fait la paix avec Mūsā et ce dernier accepte sa soumission à l'émir. Quelques mois plus tard, il est présent aux côtés des troupes omeyyades pour lutter contre l'invasion normande. Il fait alors preuve d'une sincère fidélité à l'émir.

Cependant, en 847, Mūsā se rebelle de nouveau « *sous prétexte d'avoir été attaqué par 'Abd Allāh b. Kūalyb, le gouverneur de la Marche supérieure, qui s'appropriera quelques unes des propriétés de Mūsā [...].* »⁹⁴ 'Abd Allāh b. Kulayb essaie alors d'assiéger Tudèle sans succès. Il demande même l'aide de l'émir qui lui envoie son fils Muḥammad. Lorsque ce dernier arrive, Mūsā se soumet, reconnaît ses fautes et demande pardon. Muḥammad lui pardonne et lui redonne le territoire de Tudèle.

Dans la première moitié du IX^e siècle, al-Andalus est un territoire relativement pacifié. Ponctuellement, des agitations viennent perturber la paix intérieure du royaume. Cela peut se traduire par la lutte contre les hérétiques, par les agitations aux Marches du royaume, par la défense du territoire contre les incursions normandes ou encore par l'agitation de quelques rebelles indépendants. Cordoue entretient des relations particulières avec ses voisins les plus proches susceptibles de menacer la zone de la frontière au nord de la Péninsule. Avec les Francs et les Asturiens, la politique militaire d'Abd al-Raḥmān II alterne entre paix et

⁹³ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 310.

⁹⁴ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 323.

campagnes militaires. Cependant, en général, Cordoue entretient de bonnes relations avec ses voisins du bassin Méditerranéen, surtout avec l'Orient et avec l'Ifriqiya.

II. La politique extérieure : une politique très diplomatique

L'un des aspects originaux du remodelage du régime omeyyade par 'Abd al-Raḥmān II est le début d'une authentique politique extérieure du royaume d'al-Andalus. Cette politique a une dimension propagandiste : la force du régime doit aller de pair avec l'exaltation de son prestige et la consolidation de son image extérieure.⁹⁵ Les premiers voisins du bassin méditerranéen qui cherchent à lier des contacts avec al-Andalus sont les Rustumides de Tāhart.

A. Les premières relations des Omeyyades d'Espagne avec les imams Rustumides de Tāhart

1) Les Rustumides de Tāhart

Les Rustumides appartiennent à la dynastie ibādite qui règne à Tāhart (dans l'actuelle Algérie) de 778 à 909. Géographiquement, le territoire des Rustumides est compris entre celui des Aghlabides et celui des Idrisides au Maghreb. Après la fondation de Tāhart en 778 par les Rustumides, la ville devient la capitale par excellence du Ḥārījisme.⁹⁶ Le Ḥārīdjisme est la plus ancienne des sectes religieuses de l'islam. Il refuse le monopole sur le califat de la tribu des Quraysh à laquelle appartient le prophète. Il s'oppose à la succession héréditaire des califes.⁹⁷ Les Ḥārīdjites prônent le libre choix par les Croyants du meilleur imam possible. Malgré les différences d'opinion quant à la succession du calife, le Muqtabis précise que les Rustumides sont « *des clients et des alliés des Omeyyades* »⁹⁸ de Cordoue. De plus, plusieurs

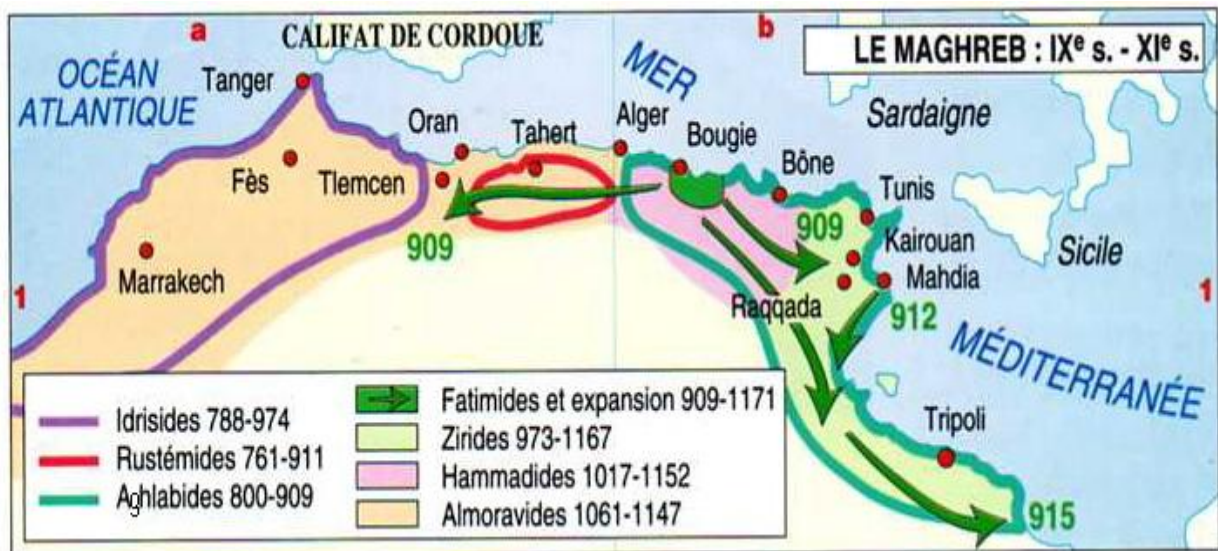
⁹⁵ Álvarez Palenzuela, V.-Á., (Dir.), *Historia de España de la Edad Media*, Barcelona, 2002, p. 87-88.

⁹⁶ Marçais, G., *La berbérie musulmane & l'orient au moyen âge*, Casablanca, 1991, p. 104.

⁹⁷ Lévi Della Vida, G., « *Khārīdjites* », *Encyclopédie de l'Islam*, t. IV, Paris, 1978, p. 1106-1109.

⁹⁸ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 274.

membres de la famille Rustumide figurent parmi les hauts fonctionnaires du royaume andalou.⁹⁹



L'Afrique du Nord : l'Ifriqiya (VII^e – XII^e siècle)

Le Maghreb : IX^e s. – XI^e s.¹⁰⁰

2) L'envoi d'une ambassade à Cordoue

En 822, 'Abd al-Rahmān II reçoit à Cordoue trois fils d' 'Abd al-Wahhād b. 'Abd al-Rahmān b. Rustum (788-824), l'imam à cette époque au pouvoir. L'émir les reçoit avec une grande hospitalité et leur fait de nombreux présents. Le Muqtabis précise « *que l'émir dépensa pour eux, en cadeaux, vêtements et en montures, plus d'un million de dinars [...]* ». L'imam a probablement envoyé ses trois fils pour féliciter le nouvel émir qui vient d'accéder au pouvoir.

Au retour, deux des fils de l'imam embarquent dans un bateau qui fait naufrage. Ils y laissent la vie. Le troisième fils, lui, prend un autre bateau qui arrive à bon port à Tāhart. Leur père, 'Abd al-Wahhād, meurt avant de recevoir des nouvelles de ses trois fils.¹⁰¹

⁹⁹ Marçais, G., *La berbérie musulmane & l'orient au moyen âge*, Casablanca, 1991, p. 104.

¹⁰⁰ Merdrignac, B., Mérienne, P., *Le monde au Moyen-Âge*, Rennes, 2003, p. 56.

¹⁰¹ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 274.

3) Les raisons politiques d'une telle relation diplomatique

L'émir a de nombreux avantages à développer une alliance diplomatique avec les Rustumides. Ils représentent, pour les Omeyyades, une clientèle pouvant, en Afrique du Nord, soutenir leurs intérêts contre les Aghlabides, vassaux de 'Abbassides. Pour entretenir cette clientèle, l'émir n'hésite pas à faire entrer dans son administration des Rustumides. Ils occupent parfois même des postes très importants comme celui de général ou de vizir.¹⁰²

L'imam ibāḍite, de son côté, agit dans les mêmes intérêts politiques. Il s'associe avec les Omeyyades alors que ceux-ci adhèrent au malékisme qui condamne à mort les hérétiques ibāḍites. Un tel sacrifice idéologique est nécessaire pour l'imam afin de se prémunir contre une éventuelle attaque de deux régimes hostiles aux Rustumides : à l'Ouest celui des Idrīsides et à l'Est celui des 'Abbassides et des Aghlabides¹⁰³. Il cherche donc à s'allier avec les plus grands ennemis des 'Abbassides et de leurs vassaux Aghlabides : les Omeyyades de Cordoue.

Même si l'envoi de cette ambassade a comme seul objectif de saluer le nouvel émir et de le féliciter pour ses nouvelles responsabilités, le poids de cette mission est important. En effet, c'est toute une politique de rapprochement qui se met en place pour s'assurer de l'amitié des Omeyyades de Cordoue en vue d'une éventuelle alliance contre les 'Abbassides.

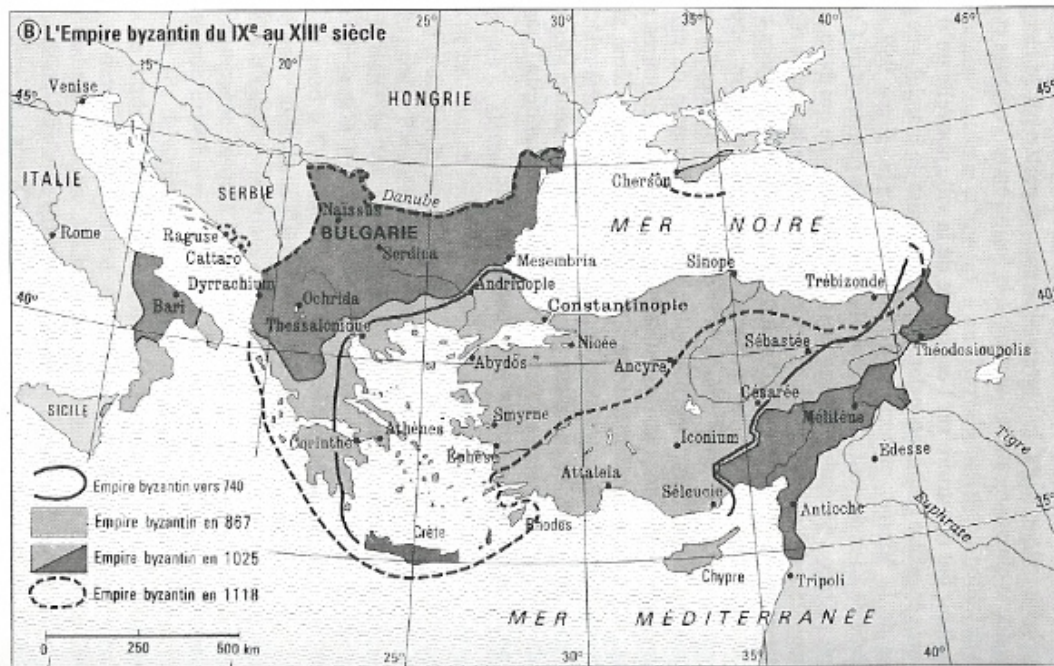
Sous le règne d'Abd al-Raḥmān II commence une autre relation diplomatique, celle avec les Byzantins.

¹⁰² Talbi, M., « Rustamides », *Encyclopédie de l'Islam*, t. VIII, Paris, 1995, p. 657 – 659.

¹⁰³ Talbi, M., « Rustamides », *Encyclopédie de l'Islam*, t. VIII, Paris, 1995, p. 657 – 659.

B. Les relations diplomatiques entre Cordoue et Byzance

1) L'empire byzantin au IX^e siècle



L'Empire byzantin du IX^e au XIII^e siècle¹⁰⁴

De 829 à 842 règne dans l'Empire Byzantin l'empereur Théophile. Une menace de plus en plus pressante pèse sur les limites de son territoire. En 827, des musulmans originaires d'al-Andalus s'emparent de la Crète. Au même moment, les Aghlabides entreprennent la conquête de la Sicile.¹⁰⁵ Théophile est très inquiet de l'avancée des Aghlabides. Il s'agit d'une dynastie musulmane qui tient l'Ifrīqiya au nom des 'Abbassides. Ils sont donc des vassaux des 'Abbassides.¹⁰⁶ En 840, les Aghlabides se montrent sur les côtes de Calabre et d'Apulie et prennent Tarente, ville aux confins de l'Empire Byzantin. Ils deviennent de plus en plus dangereux pour les Byzantins car ils menacent les possessions byzantines d'Italie.

Théophile cherche l'appui de solides alliés. Il sait que l'adversaire irréductible des 'Abbassides et donc des Aghlabides est l'émirat omeyyade. Il est prêt à entretenir des relations d'amitié avec les Musulmans omeyyades pour mieux lutter contre les conquêtes Aghlabides, le principal danger pour l'empereur. Il envoie alors des ambassades d'abord chez les

¹⁰⁴ Ducellier, A., Kaplan, M., *Byzance, IV^e - XV^e siècle*, Paris, 2003, p. 54.

¹⁰⁵ Ducellier, A., *Byzance et le monde orthodoxe*, Paris, 1986, p. 132-133.

¹⁰⁶ Marçais, G., « Aghlabides », *Encyclopédie de l'Islam*, T. I, Paris, 1960, p. 255-258.

puissances chrétiennes, à la cour de Louis le Pieux et une autre à Venise. Enfin, une troisième ambassade est envoyée à Cordoue à la cour d'ʿAbd al-Raḥmān II.

2) La réception de l'ambassade byzantine

En 840, ʿAbd al-Raḥmān II reçoit donc un ambassadeur de l'empereur byzantin Théophile. Cet ambassadeur se nomme Qur'iyūs. C'est un interprète. Il vient à Cordoue apporter à l'émir un cadeau et une lettre de la part de l'empereur. Selon l'historien al-Ḥasan b. Muḥammad cité dans le Muqtabis, cette lettre « propose l'établissement de relations, [...] et mentionne que l'émir omeyyade a droit au califat qui a été usurpé par sa famille et l'incite à régler ses comptes avec ceux qui leur ont porté préjudice, les fils de al-'Abbās et l'invite à revendiquer ses droits devant eux. » C'est le premier roi chrétien, précise 'Īsā b. Aḥmad al-Rāzī, qui propose un tel lien entre eux et al-Andalus. Il demande un traité d'amitié et des rapports cordiaux entre les deux royaumes tout comme l'ont fait jusque-là leurs prédécesseurs.

Après la demande d'un traité d'amitié, l'empereur donne les vraies raisons qui le poussent à envoyer une ambassade en terres musulmanes. Théophile veut se débarrasser des Aghlabides.¹⁰⁷ Il se met donc en contact avec les ennemis des ʿAghlabides, les Omeyyades de Cordoue. Théophile pousse ʿAbd al-Raḥmān II à revendiquer les terres orientales de ses ancêtres omeyyades de Syrie conquises par les ʿabbassides. Il précise que la chute de la dynastie ʿabbasside est sur le point d'arriver et que l'émir pourra alors reprendre le pouvoir de ses ancêtres les Omeyyades d'Orient. L'émir a donc tout le soutien et l'appui de l'empereur byzantin s'il décide de s'attaquer aux ʿAbbassides.

Théophile réclame également dans cette lettre la restitution de la Crète passée entre les mains d'aventuriers d'al-Andalus. Le chef de file de cette invasion est Abū Ḥafṣ. Après la révolte d'Arrabal à Cordoue en 818 sous le règne d'al-Ḥakam, il échappe à la mort et se fait expulser d'al-Andalus. Lui et ses compatriotes de la révolte gagnent l'Égypte et essaient de conquérir Alexandrie. Ils échouent et portent leur dévolu sur la Crète, qui à l'époque est sous domination byzantine. Ils conquièrent la Crète en 827.¹⁰⁸

Par cette lettre l'empereur ne s'engage pas vraiment. Il pousse l'émir à se retourner contre les Aghlabides. Il ne cherche pas une alliance militaire ou diplomatique. Il veut avant tout

¹⁰⁷ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 294-298.

¹⁰⁸ Lévi-Provençal, E., « Un échange d'ambassade entre Cordoue et Byzance au IX^e siècle », *Byzantion, Revue internationale des Etudes Byzantines*, T. XII, Bruxelles, 1937, p. 1-24.

s'assurer de l'amitié que lui porte le plus fidèle adversaire des Aghlabides et l'inciter à prendre les armes contre eux.

L'émir est flatté de cette lettre et du présent. Il reçoit donc Qur'iyūs avec les plus grands égards. Mais ce qui le flatte le plus c'est qu'un grand empereur chrétien envoie de lui-même une ambassade. L'émir est donc conforté dans sa conviction d'être un souverain puissant et respecté avec lequel il faut désormais compter.

3) La réponse d'Abd al-Raḥmān II

Il répond à l'empereur en envoyant deux astrologues de sa cour en qualité d'ambassadeur de l'émirat omeyyade : al-Ġazāl et son compagnon al-Munayqilah. Ils ont pour mission de donner à l'empereur byzantin la réponse à sa lettre et un cadeau. Le Muqtabis nous renseigne énormément sur le contenu de cette réponse puisque le chroniqueur 'Īsā b. Aḥmad al-Rāzī la cite intégralement. La lettre reprend une par une les questions de l'empereur byzantin et répond à chacune de ces questions. Cette chronique nous donne de nombreux renseignements sur la lettre byzantine de départ et la réponse à cette lettre. Celle-ci est rédigée sur un ton courtois.

D'abord, l'émir explique qu'il a bien compris ce que l'empereur Byzantin lui a écrit concernant les 'Abbassides mais il se garde bien de prendre position et déclare que seul Allāh peut remettre les Omeyyades sur le trône du territoire 'abbassides. C'est à Allāh de châtier les 'Abbassides pour ce qu'ils ont fait.

Face à la demande de restitution de la Crète conquise par des personnes d'origine andalouse, l'émir répond qu'ils ne sont que des « *scélérats, qu'ils ne vivent plus dans [son] royaume, et qu'ils ne sont plus astreints à [ses] lois [...].* »¹⁰⁹

Nous l'avons vu, l'émir accepte le traité d'amitié mais ne veut pas s'engager plus. L'émir est très clair sur ce point. Il refuse catégoriquement d'affronter les 'Abbassides. Il refuse également de s'occuper de Abū Ḥafṣ qui n'est plus sous son autorité et sa responsabilité.

Dans sa réponse, 'Abd al-Raḥmān II ne mentionne pas les Aghlabides. Pourtant, l'émir ne peut ignorer l'occupation de la Sicile par les Aghlabides sur les possessions byzantines. Mais il n'en dit aucun mot et préfère peut-être demeurer prudent. Et puis il ne faut pas l'oublier,

¹⁰⁹ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 297.

l'émir omeyyade s'adresse à un « infidèle » et il ne peut désapprouver l'avancée de l'islam dans les territoires chrétiens, quelqu'en soit l'instigateur.¹¹⁰ Cependant, 'Abd al-Raḥmān II n'est pas dupe, et même si la lettre de Théophile ne mentionne pas le danger que représente les Aghlabides pour les Byzantins, il devine facilement le jeu diplomatique de l'empereur. Celui-ci veut renouer avec ses anciens amis pour renforcer et s'assurer de ses alliances diplomatiques en cas de guerre. Si les Byzantins lancent une expédition contre les Aghlabides, alors naturellement le jeu des alliances se mettra en place : les 'Abbassides soutiendront les Aghlabides et les alliés des Byzantins s'uniront contre les 'Abbassides.

Cordoue entretient donc de bonnes relations diplomatiques avec les Byzantins et avec les Rustumides de Tāhart. Ces relations sont exclusivement diplomatiques. L'émir se refuse à entrer en guerre contre les 'Abbassides, son principal ennemi, et encore moins contre les Aghlabides, les vassaux des 'Abbassides. L'émir reçoit les ambassadeurs byzantins et rustumides avec les plus grands égards. Il dépense beaucoup d'argent pour montrer le faste et la puissance de sa cour. L'envoi de ces deux ambassades montre que l'émir 'Abd al-Raḥmān II est le souverain d'une puissance sur laquelle on peut désormais compter. Cela montre l'importance et le prestige de la cour omeyyade au IX^e siècle.

Et effectivement, 'Abd al-Raḥmān II entretient à la perfection le faste de sa cour. Il s'entoure des meilleurs savants et poètes de son temps. Il lance une politique de rénovation de l'administration et de grandes constructions dans son royaume.

¹¹⁰ Lévi-Provençal, E., « Un échange d'ambassade entre Cordoue et Byzance au IX^e siècle », *Byzantion, Revue internationale des Etudes Byzantines*, T. XII, Bruxelles, 1937, p. 1-24.

3^{ème} partie : ‘Abd al-Raḥmān II : un émir bâtisseur et cultivé

Contrairement à son père al-Ḥakam qui est un homme de guerre vivant parmi les généraux, ‘Abd al-Raḥmān II, lui, s’entoure de poètes et de lettrés. C’est un passionné de littérature et de poésie. Il écrit lui-même des poèmes pendant ses heures de loisir. Par exemple, ‘Abd al-Raḥmān II est connu en tant que poète pour les vers qu’il écrit à sa femme Ṭarūb. Il s’entoure d’une pléiade de lettrés et de philosophes. Sa cour compte parmi les plus grands et les plus célèbres savants de son temps. Il profite de la relative paix dans son royaume pour développer les structures de son Etat en suivant le modèle ‘abbasside. Il développe les structures monétaires et les *dār al-ṭirāz*. Il réforme également les structures administratives de son Etat et instaure de nouvelles charges. Il est le premier souverain à introduire en al-Andalus les coutumes traditionnelles des califes ‘abbassides, les cérémonies fastueuses et le port de riches vêtements. A cette époque, les relations entre Bagdad et Cordoue s’améliorent et le prestige du califat ‘abbasside s’impose. L’apport des goûts et des modes bagdadiennes est bien accueilli par la cour et les habitants d’al-Andalus.

I. ‘Abd al-Raḥmān II et sa cour

La cour d’‘Abd al-Raḥmān II est largement influencée par la culture orientale. De la même façon que les califes ‘abbasides, ce souverain ne se présente devant son public qu’à de

rare occasions, instaurant à l'*alcázar* de Cordoue un rigide protocole et une étiquette stricte.¹¹¹ La crise du califat oriental coïncide avec son règne et fait que de plus en plus de musiciens, de poètes, de riches marchands émigrent à Cordoue. Le poète Ziryāb est un bon exemple d'érudit qui fuit la cour 'abbasside pour vivre en al-Andalus. La cour de l'émir omeyyade compte un nombre important d'érudits et de poètes qui servent l'émir et lui sont dévoués.¹¹²

A. Les poètes

Durant le règne d'Abd al-Raḥmān II, la poésie andalouse est influencée par les thèmes modernes de la poésie iraquienne. A cette période, la poésie andalouse est encore en période de formation. Elle s'inspire de la poésie 'abbasside. L'apogée de l'influence orientale à cette époque est marquée par l'arrivée en al-Andalus du poète et musicien Ziryāb.¹¹³

1) L'influence de Ziryāb sur la cour

La vie de Ziryāb

Selon al-Rāzī¹¹⁴ : « l'émir 'Abd al-Raḥmān b. al-Ḥakam aimait le chant et était un amoureux de la musique [...]. Il protégeait les chanteurs [...] et octroyait exclusivement ses bienfaits sous forme de généreux prix [...]. Avant d'atteindre l'émirat, il avait réuni un bon nombre de bons chanteurs qu'il mit sous son égide et auxquels il donnait des revenus fixes et une paie extraordinaire. » L'émir 'Abd al-Raḥmān II est un grand amateur de poésie et de chant. Il réunit une cour de poètes auxquels il verse des sommes importantes. Il agit comme un mécène pour préserver et accroître la production littéraire.

« Ziryāb est un surnom qu'on lui a donné dans son pays à cause de la noirceur de sa peau [...]. On le compare à certains oiseaux noirs de là-bas »¹¹⁵

¹¹¹ Tuñon de Lara, M., (dir.) *Historia de España – T. III. España musulmana (siglos VIII-XV)*, Barcelona, 1980, p. 51.

¹¹² Menéndez Pidal, R., (dir.), *Historia de España – Tomo V – España musulmana hasta la caída del califato de Córdoba (711-1031), instituciones y vida social e intelectual*, Madrid, 1973, p. 375.

¹¹³ García Gómez, E., *Poemas arabigoandaluces*, Madrid, 1982.

¹¹⁴ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 193 – 194.

¹¹⁵ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 194.

Ziryāb est un surnom qui signifie « le merle ». Cela ferait allusion à la fois à sa peau sombre et la souplesse de sa langue. Il est né probablement vers 790 d'une famille de mawālī du calife al-Madhī. Il reçoit sa formation musicale à Bagdad par Ishāk al-Mawsilī.¹¹⁶

« On raconte qu'il lui arriva quelque chose dans son pays qui entraîna l'envie des autres et l'expulsa vers l'occident. »¹¹⁷

Son maître Ishāk le présente au calife Hārūn al-Rašīd (786 – 809). Le calife 'abbasside est très impressionné par le talent de Ziryāb. Cela provoque la jalousie d'Ishāk, à tel point que Ziryāb se sent obligé de quitter Bagdad. Il émigre vers le nord de l'Afrique. Plusieurs années plus tard, il est au service du souverain aghlabide Ziyādat Allāh I^{er} (817 – 38) jusqu'en 821 où il se voit obligé de quitter la cour aghlabide. La réputation de Ziryāb est alors connue jusqu'en al-Andalus. L'émir al-Ḥakam I^{er} l'invite à Cordoue. L'émir meurt en 822.

« Il écrivit à l'émir 'Abd al-Raḥmān, son fils et successeur. [...] Il lui décrivit sa situation et l'espoir qu'il mettait en lui après la mort de son père. »¹¹⁸ Cette même année, il est reçu à la cour avec la plus haute considération par l'émir 'Abd al-Raḥmān II. L'émir semble plein d'admiration pour l'art de Ziryāb. Il bénéficie alors d'un traitement particulier et a droit à de nombreuses faveurs et à de nombreux cadeaux. « Il ordonna qu'on offre à Ziryāb ses propres vêtements ». De plus, l'émir lui verse un salaire mensuel. « L'émir lui verse chaque mois deux cents dinars ». Il lui verse également une pension mensuelle assez élevée pour chacun des trois enfants qu'il avait alors.¹¹⁹ « En l'écoutant, l'émir resta ensorcelé [...] jusqu'au point de refuser toutes les chansons qui ne furent pas les siennes. » Toutes ces faveurs rendent envieux et jaloux les membres de la cour. Des ulémas et des poètes rédigent des satires à l'encontre de Ziryāb. Ibn Ḥayyān rassemble d'ailleurs les vers satiriques de ces poètes. Il arrive parfois que certains d'entre eux soient emprisonnés et parfois libérés sur la demande de Ziryāb.¹²⁰ Le Muqtabis décrit également l'activité musicale de huit des douze garçons du poète ('Abd al-Raḥmān, Yaḥyā, Ğa'far, 'Ubayd Allāh, Muḥammad, Aḥmad, Qāsim, Ḥasan) et de deux de ses trois filles ('Aliyya et Ḥamdūna) toutes mariées à des grandes personnalités

¹¹⁶ Cortés García, M., « Ziryāb, la música y la elegancia palatina », *El esplendor de los omeyas cordobeses : la civilización musulmana de Europa occidental : exposición en Madīnat al-Zahrā, 3 de mayo al 30 de septiembre de 2001*, Granada, 2001, p. 240 – 243.

¹¹⁷ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 195.

¹¹⁸ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 198.

¹¹⁹ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 199.

¹²⁰ Cortés García, M., « Ziryāb, la música y la elegancia palatina », *El esplendor de los omeyas cordobeses : la civilización musulmana de Europa occidental : exposición en Madīnat al-Zahrā, 3 de mayo al 30 de septiembre de 2001*, Granada, 2001, p. 242.

cordouanes. Il inclut aussi une longue liste des esclaves chanteuses instruites par Ziryāb avec sa méthode pédagogique qui lui est propre.¹²¹

Ses innovations

La venue à Cordoue depuis l'Irak du musicien Ziryāb en 822 et son grand accueil par l'émir Abd al-Raḥmān II font l'objet de minutieux récits de la part des chroniqueurs de la dynastie des Omeyyades de Cordoue. Ibn Ḥayyān, dans sa notice du chanteur Ziryāb, reprend la majeure partie de l'œuvre d'al-Rāzī. Il inclut aussi des passages de ses propres lectures mais ne précise pas toujours l'auteur des ouvrages cités. Par exemple, il écrit : « *J'ai lu dans le livre des notices de Ziryāb les choses suivantes : Ziryāb [...] était [...] le meilleur chanteur de son époque* ». ¹²² La suite de cet extrait précise que Ziryāb serait l'initiateur et l'innovateur d'une musique assez élaborée. Il s'agit de la *nawba*. La *nawba* est le résultat de la rencontre de la poésie et de la musique. L'instrument majeur de cette musique est le luth. Le *nawba* inclut aussi des mélodies (*alhān*), des voix (*aṣwāt*) et des improvisations (*taqsīm*). Ziryāb implante ce nouveau genre en al-Andalus et le transmet à des musiciens orientaux d'al-Andalus. Il fonde une école réputée où il enseigne la théorie et la pratique de l'école des al-Mawṣilī de Bagdad. Ziryāb introduit à Cordoue son très large répertoire de chansons. ¹²³

On lui doit plusieurs innovations concernant le luth et la façon d'en jouer. Il introduit en al-Andalus le rajout d'une cinquième corde au luth de quatre cordes et les aurait colorées de rouge. Cependant, les cordes colorées et l'ajout d'une cinquième corde sont déjà familiers à ses contemporains de Bagdad. Il ne serait donc pas l'inventeur de cette innovation mais plutôt le diffuseur en al-Andalus de cette invention. ¹²⁴ On lui attribue d'autres innovations comme l'utilisation des grandes plumes d'un vautour au lieu d'un plectre de bois pour faire vibrer l'instrument de musique. On dit également qu'il utilise les boyaux de jeunes loups pour fabriquer les deux cordes les plus basses du luth. Il prétend ainsi que son luth est plus léger que les autres d'environ un tiers. Il crée à Cordoue une école, un conservatoire où l'on enseigne le luth à cinq cordes en suivant ses méthodes.

¹²¹ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 208 – 211.

¹²² Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 195.

¹²³ Cortés García, M., « Ziryāb, la música y la elegancia palatina », *El esplendor de los omeyas cordobeses : la civilización musulmana de Europa occidental : exposición en Madīnat al-Zahrā, 3 de mayo al 30 de septiembre de 2001*, Granada, 2001, p. 240.

¹²⁴ Farmer, H. G., « Ziryāb », *Encyclopédie de l'Islam, T. XI*, Paris, 2005.

Si Ziryāb a une grande influence dans le monde musical du IX^e siècle, elle est plus grande encore dans le monde aristocratique de l'époque. Il développe l'art du raffinement. Ziryāb enseigne aux Cordouans les recettes les plus compliquées de l'art culinaire de Bagdad et leur apprend l'ordonnance d'un repas élégant. Il ne faut plus servir les plats pêle-mêle mais en suivant un ordre bien précis : commencer par les potages puis les viandes et les volailles et terminer par des plats sucrés, des gâteaux de noix, d'amandes et de miel.¹²⁵ Il propage en al-Andalus la dernière mode culinaire. Il introduit l'asperge dans la cuisine de la Péninsule. Il influe sur la mode vestimentaire. Il crée un calendrier de la mode et annonce que l'on s'habillerait de blanc du début du mois de juin jusqu'à septembre et que le printemps serait la saison des robes légères et des couleurs vives. Il lance même une nouvelle mode en matière de coiffure. On sollicite ses conseils et on les suit à la lettre. Ziryāb apporte donc à la cour de l'émir omeyyade tout le raffinement et l'élégance de la civilisation 'abbasside.

Ibn Ḥayyān vante les mérites de Ziryāb.¹²⁶ Il le qualifie d'homme savant et exquis, doté de nombreuses connaissances et doué pour le chant et la musique. Il a des connaissances en astronomie et en géographie. L'émir écoute sans cesse la musique de Ziryāb et se distrait en bavardant avec le poète et en écoutant ses chansons. Il lui ouvre même une porte privée au palais pour lui en faciliter l'accès. Ibn Ḥayyān cite l'uléma 'Abd al-Malik ibn Ḥabīb comme témoin de la profonde admiration que l'émir professe à l'égard de Ziryāb. On dit de lui qu'il se réveille la nuit et qu'à ce moment des génies lui inspirent ses chansons. Il connaît par cœur plus de 10 000 chansons.

Il meurt à Cordoue en août 852, soit quarante jours avant son protecteur 'Abd al-Raḥmān II selon al-Maqqarī. Selon Ibn Ḥayyān¹²⁷, Ziryāb meurt en 857 – 856 sous le règne de Muḥammad Ier à l'âge de 70 ans et de quelques mois. Il est enterré au cimetière d'Arrabal.

La richesse des éléments apportés par Ibn Ḥayyān sur ce compositeur nous aide à définir la relation qui existe entre le pouvoir émiral et le poète favori de l'émir. Ziryāb est un poète de talent admiré par l'émir. Ils entretiennent une relation très personnelle. Les sources transmises par Ibn Ḥayyān montrent Ziryāb comme un confident, un ami d' 'Abd al-Raḥmān II. Celui-ci le reçoit même la nuit lors de ses insomnies pour discuter avec

¹²⁵ Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne musulmane. Tome 1. La conquête de l'émirat hispano-umayyade (710-912)*, Paris, 1950.

¹²⁶ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 202.

¹²⁷ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 213.

lui et l'écouter chanter.¹²⁸ Ziryāb jouit de nombreux privilèges, est couvert d'honneur et de cadeaux afin que l'émir le garde à ses côtés. Le poète est décrit dans le Muqtabis comme un homme savant, intelligent, raffiné et extrêmement doué pour la poésie et le chant. L'influence de Ziryāb est grande en al-Andalus également parce que ce dernier se trouve en territoire favorable à recevoir ses idées et les coutumes bagdadiennes. 'Abd al-Raḥmān II a le goût des belles-lettres, de la philosophie, des arts. Il aime la nouveauté et est attiré pour tout ce qui vient de l'étranger et qui peut enrichir son royaume.

Cette notice nous permet d'avoir une idée assez claire de la musique de la cour qui se développe en al-Andalus pendant l'émirat. Elle nous éclaire également sur le contexte de la naissance de la *nawba* classique andalouse.

Ziryāb apporte un véritable bouleversement dans la civilisation de la péninsule Ibérique. Il amène d'Orient beaucoup de nouveauté et introduit en al-Andalus un véritable art de vivre. D'autres poètes marquent également la cour d' 'Abd al-Raḥmān II mais dans une moindre mesure. Par exemple, le premier poète d'al-Andalus qui s'inspire du thème du vin, Yaḥyā b. al-Ḥakam, appelé al-Ġazāl, devient une figure importante de la cour cordouane. Il s'inspire du Bagdadien Abū Nuwās¹²⁹ et insère une touche orientale dans ses productions littéraires.

2) Al-Ġazāl : au service du pouvoir omeyyade

C'est un poète arabe originaire de Jaén. Il est nommé dans sa jeunesse al-Ġazāl, « la gazelle » en référence à sa sveltesse et à sa beauté. Il commence à briller à la cour d'al-Ḥakam I^{er} aux côtés de 'Abbās b. Firnās. Là, il écrit des poèmes satiriques mais aussi des panégyriques à l'égard de l'émir al-Ḥakam I^{er}. Il brille encore plus à la cour d' 'Abd al-Raḥmān II qui fait de lui l'un de ses poètes préférés. Il meurt en 864.

« La majeure partie de sa poésie porte sur le sujet du festif et de la blague et il utilise parfois des mots populaires et vulgaires [...]. »¹³⁰ Ses répliques spirituelles, parfois grossières sont aussi célèbres que sa cupidité. C'est un poète d'une verve mordante, infiniment redouté pour

¹²⁸ Cortés García, M., « Ziryāb, la música y la elegancia palatina », *El esplendor de los omeyas cordobeses : la civilización musulmana de Europa occidental : exposición en Madīnat al-Zahrā, 3 de mayo al 30 de septiembre de 2001*, Granada, 2001, p. 242.

¹²⁹ Tuñón de Lara, M., (dir.) *Historia de España – T. III. España musulmana (siglos VIII-XV)*, Barcelona, 1980, p. 388.

¹³⁰ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 144.

ses satires impitoyables. Il n'épargne personne -sauf peut-être l'émir- et même Yaḥyā b. Yaḥyā, le chef des ulémas le plus puissant et le plus redouté, est la cible de ses satires. Il les compose dans une langue claire et dépouillée de toute figure rhétorique.

Al-Ġazāl, envieux de Ziryāb, compose à son égard une satire. Pour cette raison, l'émir envoie le poète en « mission indéfinie » à Bagdad. Là-bas, il admire le poète Abū Nuwās. A son retour en al-Andalus, al-Ġazāl ne rentre pas à Cordoue mais à Jaén. Son style évolue, influencé par les modernistes d'Irak et par Abū Nuwās. Il écrit quelques vers drôles et cyniques en réponse à l'émir qui en le voyant entrer à la porte du palais, aurait dit : « *al-Ġazāl arrive avec sa beauté et son charme* ». Il écrit aussi un poème dans lequel il relate l'histoire de la conquête arabe de la péninsule Ibérique. Il meurt à Jaén en 864 à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.¹³¹

Al-Ġazāl sert le pouvoir omeyyade en participant aux campagnes de propagande que lance périodiquement les Omeyyades de Cordoue en revendiquant les terres orientales de leurs ancêtres. Dans ce but propagandiste, al-Ġazāl écrit des éloges de l'émir. Il sert également d'ambassadeur auprès de l'empereur Byzantin.¹³² Selon al-Rāzī, « *l'émir 'Abd al-Raḥmān b. al-Ḥakam a choisi le savant poète [...] al-Ġazāl [...] pour aller à Constantinople, accompagner l'ambassadeur de Théophile, le roi des Byzantins, venu pour ratifier la paix entre les deux peuples [...].* »¹³³ Al-Ġazāl joue donc un rôle diplomatique important lors des échanges d'ambassade entre Cordoue et Byzance. Après avoir remis à Théophile la réponse et les cadeaux d'Abd al-Raḥmān II, le poète fait sensation à la cour de Byzance par son talent et son adresse. Grâce à ses manières séduisantes et à son avarice, il obtient de l'impératrice des bijoux pour ses filles. De même qu'avant d'entreprendre son voyage à Byzance, il obtient d'Abd al-Raḥmān II pour ses femmes et ses enfants « *une rente [...] pour la durée de son absence* »¹³⁴.

Bien souvent à la cour d'Abd al-Raḥmān II, les poètes n'ont pas seulement un talent littéraire ou un rôle uniquement culturel. Al-Ġazāl, par exemple, est un propagandiste du pouvoir omeyyade et sert d'ambassadeur auprès du roi Byzantin. Al-Raššaš, un autre poète, fait également partie de la cour de l'émir. En plus de ses grandes qualités en poésie, il excelle dans les sciences.

¹³¹ Sobh, M., *Historia de la literatura árabe clásica*, Madrid, 2002, p. 770 – 774.

¹³² Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 142 – 158.

¹³³ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 228 – 229.

¹³⁴ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 229 et 232

3) Sa'īd al-Raššāš : un homme très cultivé et panégyriste d'Abd-al-Raḥmān II

Abū 'Uṭmān Sa'īd b. al-Faraġ, de surnom al-Raššaš, est un habile géomètre cordouan. On lui attribue le code de géométrie célèbre en al-Andalus à tel point qu'il a été gravé sur une des colonnes de la grande mosquée de Cordoue. C'est une personne très cultivée, un expert de l'arabe au niveau du vocabulaire et de la poésie. Il est très fidèle à l'émir 'Abd al-Raḥmān II. Au temps d'al-Ḥakam, il effectue son pèlerinage vers l'Orient et continue son voyage pour se perfectionner en sciences. Il ne revient dans sa ville natale qu'à l'avènement d'Abd al-Raḥmān car il espère beaucoup de son règne. L'émir est son protecteur. Il lui dédie de nombreux panégyriques et *casidas*. L'une d'elles reprend ces vers :

*« Avec 'Abd al-Raḥmān mes espoirs vivent,
depuis qu'on m'a dit qu'il gouverne :
il a reverdi le rameau de mon illusion,
après avoir été fané entre mes craintes,
et la fortune a arrêté de me poursuivre,
et elle m'est propice dans toutes les occasions. »*

En retour, l'émir lui montre sa préférence, le traite dignement et lui offre de nombreux présents.¹³⁵

4) Ibn Bakr

Il se nomme Ibn Bakr ou selon d'autres al-Bakrī. Il est « *précepteur en grammaire, savant en langue, poète distingué, excellent et éloquent* ». Ses vers sont connus de l'émir 'Abd al-Raḥmān II ce qui lui donne le privilège de compter parmi ses principaux poètes. Il a des relations avec l'uléma principal de la cour de l'émir : Yaḥyā b. Yaḥyā. C'est ce dernier qui transmet toutes les données concernant Ibn Bakr. Il écrit des panégyriques de l'émir. Dans certaines de ses compositions, il se plaint à l'émir de sa pauvreté et lui demande son aide financière.¹³⁶

¹³⁵ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 244 – 250.

¹³⁶ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 254 – 258.

Les poètes à la cour d'‘Abd al-Raḥmān II sont bien plus que de simples poètes. Ils jouent un rôle dans l'exaltation du pouvoir omeyyade. Ziryāb est le poète préféré de l'émir. Il outrepassa ses fonctions de poète et devient le confident de l'émir. Il participe à l'orientalisation de la société en amenant avec lui les nouvelles tendances orientales en matière de mode, de goûts culinaires et de poésie. Les poètes les plus fidèles et les plus proches de l'émir, pour conserver leur place au sein de la cour, écrivent de nombreux panégyriques à la gloire du souverain. Dans les vers retransmis par Ibn Ḥayyān, lorsque les poètes parlent de l'émir et de son règne, c'est toujours dans des termes flatteurs et élogieux. En échange de leur fidélité et de leur dévouement, l'émir, pour les garder dans sa cour, leur fait profiter de nombreux avantages que ce soit sous la forme de rente, de cadeaux ou de privilèges. L'émir peut leur donner la protection dont ils ont besoin ou leur réserver un traitement particulier.

Mais la cour d'‘Abd al-Raḥmān II ne se limite pas seulement aux poètes. De nombreux astrologues, scientifiques et ulémas essaient également de s'attirer les faveurs de l'émir.

B. L'entourage savant d'‘Abd al-Raḥmān II

En plus d'une pléiade de poètes, ‘Abd al-Raḥmān II réunit à sa cour de nombreux scientifiques parmi lesquels on compte plusieurs astrologues. L'émir s'intéresse de très près à l'astrologie et à l'astronomie. Il s'entoure donc d'astrologues qui sont soumis à de multiples tests pour prouver à l'émir toute la véracité et l'exactitude de leur science.

1) Les astrologues

‘Abd al-Raḥmān II possède des connaissances en astronomie. Il est fêru d'astrologie et lit de nombreux livres. Il sait même calculer les positions des astres et demande aux astrologues de lui en expliquer les significations. Selon l'un des astrologues les plus réputés de la cour, ‘Abd Allāh b. al-Šimr¹³⁷, le souverain demande à ces savants leurs prévisions quant aux évènements qui peuvent se passer. Il leur demande aussi de calculer les moments les plus opportuns pour réaliser des opérations militaires. Cela ne signifie pas pour autant qu'il suive à la lettre leurs indications, mais il s'informe et utilise l'astrologie comme conseil. Malgré cet esprit curieux, il doute énormément de l'exactitude de cette science et à plusieurs

¹³⁷ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 258 – 262.

reprises il fait faire à ses astrologues des tests pour prouver leurs pronostiques. Une chronique de ‘Abd Allāh b. al-Šimr fait état de ce doute que porte ‘Abd al-Raḥmān II à l’astrologie : « Cette science [...] est en définitive, sinon une figuration, une supercherie bien plus trompeuse que proche de la réalité »¹³⁸ Quand l’émir critique l’astrologie, il se trouve alors dans une salle à quatre portes avec ‘Abd Allāh b. al-Šimr. Le souverain lui demande alors par quelle porte il va sortir. L’astrologue s’en va consulter les astres et glisse sa réponse dans une enveloppe scellée qu’il dépose sous le siège de l’émir. L’émir sort alors par une nouvelle porte qu’il fait ouvrir à l’occasion. Quand il ouvre l’enveloppe, il lit, surpris, que l’astrologue avait deviné juste.

Cette chronique, comme nous l’avons dit, est écrite par l’astrologue lui-même et retransmise par Ibn Ḥayyān. Il n’est donc pas étonnant qu’elle fasse l’éloge de l’astrologie et veuille montrer l’astrologie comme une science exacte sur laquelle l’émir et ses successeurs peuvent compter.

Outre ‘Abd Allāh b. al-Šimr, deux autres astrologues deviennent très importants à la cour d’‘Abd al-Raḥmān II. Il s’agit de Marwān b. Ġazwān et ‘Abbās b. Firnās qui selon la chronique se soumettent également à des tests pour prouver leur savoir. ‘Abbās b. Firnās est un homme très réputé à la cour comme scientifique, aviateur et poète.

2) Le scientifique, « aviateur » et poète ‘Abbās b. Firnās

C’est un savant et un poète andalou de l’entourage d’al-Ḥakam I^{er}, d’‘Abd al-Raḥmān II et de Muḥammad I^{er}. On ne dispose que de peu de données biographiques à son sujet. On sait seulement que c’est un client omeyyade d’origine berbère et qu’il est de la région de Ronda. « C’était un savant raffiné, un habile philosophe, un brillant poète, un astrologue inspiré, sensé et pénétrant dans ses excellentes pensées, plein d’inventivité et de capacité d’innovation. »¹³⁹ Il meurt en 887.

Cependant, la découverte du Muqtabis permet aujourd’hui d’en connaître un peu plus sur la personnalité de ce savant. Ibn Ḥayyān consacre à son sujet huit pages et cite de nombreux vers de cet auteur. Il écrit principalement des vers élogieux sur les souverains ce qui lui permet de se maintenir pendant trois règnes successifs à la cour cordouane. Il est décrit par Ibn Ḥayyān comme un esprit curieux et inventif. Il aurait réussi à déchiffrer le Sind-Hind, une

¹³⁸ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 259.

¹³⁹ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 139.

œuvre indienne rapportée d'Orient. Cette méthode est originaire d'Inde et est amenée à Bagdad à la fin du VIII^e siècle. Il s'agit d'un traité d'astronomie et de mathématiques qui sert de base pour l'astronomie. Il est utilisé par les auteurs arabes.

Sous le règne d'Abd al-Raḥmān II, 'Abbās b. Firnās prend connaissance de l'existence à la cour du « modèle de métrique » d'al-Ḥalīl b. Aḥmad que personne ne parvient à comprendre. Il écrit à l'émir pour obtenir le manuscrit. En l'étudiant habilement, il le déchiffre et annonce à l'émir que ce livre indique qu'il existe un autre volume qui explique celui-ci. 'Abd al-Raḥmān II envoie donc chercher le manuscrit manquant en Orient. Grâce à ce manuscrit, il complète son étude sur la métrique et diffuse ses connaissances.

L'émir le récompense pour son travail. Il lui donne un prix de trois cents dinars et des vêtements. D'autre part, selon al-Rāzī, il lui « *concéda deux gratifications, une pour le poète et une autre pour l'astrologue et lui accorda sa préférence dans ses invitations [...]* »¹⁴⁰
« *Il fut le premier qui développa en al-Andalus l'industrie du verre* »¹⁴¹. C'est à lui qu'on attribue l'invention du cristal. Il construit pour l'offrir à son maître une clepsydre et une sphère armillaire¹⁴². Il tente même de voler à la manière d'Icare en imaginant une gaine garnie de plumes et d'ailes mobiles qu'il revêt pour s'élancer du haut d'une falaise et planer quelques instants, avant de tomber et d'échapper par miracle à la mort.

Les scientifiques et les poètes jouissent à la cour d'Abd al-Raḥmān II d'une attention particulière et reçoivent des rentes et des cadeaux. La cour de l'émir est fastueuse, riche et est composée de célèbres scientifiques et poètes. Cependant, les personnages les plus importants de l'entourage de l'émir sont les ulémas.

C. La place des ulémas sous 'Abd al-Raḥmān II

Un uléma est un théologien musulman spécialiste de la loi religieuse. Les ulémas sont unis entre eux, déjà à l'époque de al-Ḥakam, par la doctrine malékite. C'est une des quatre écoles juridiques reconnues comme orthodoxes par les sunnites. Elle a été fondée au VIII^e

¹⁴⁰ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 226.

¹⁴¹ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 138.

¹⁴² Il s'agit d'un globe formé d'anneaux ou de cercles représentant le ciel et les astres, d'après l'ancienne astronomie (*Le Nouveau Petit Robert*, Paris, 2007).

siècle à Médine par l'imam Mālik. A partir du IX^e siècle, le malékisme devient la seule doctrine officiellement acceptée, et les ulémas deviennent les véritables gardiens de ce monopole doctrinal. Le malékisme andalou prône la vérité révélée par le fiqh et renonce à l'étude des ḥadīths.¹⁴³ Elle est diffusée en al-Andalus par l'uléma Yaḥyā b. Yaḥyā.

1) L'uléma et malékite Yaḥyā b. Yaḥyā

C'est un uléma de Cordoue, le chef des ulémas. Il meurt en 848. Il est le premier de sa famille à se consacrer au savoir religieux. Il fait partie des mouvements d'opposition contre l'émir omeyyade al-Ḥakam et est cité parmi ceux qui participent à la célèbre révolte de l'Arrabal en 818¹⁴⁴. Il doit alors s'enfuir de Cordoue et part à Tolède. Il obtient ensuite le pardon de l'émir et à son retour, il commence à exercer une grande influence sur la vie religieuse et intellectuelle d'al-Andalus.

Yaḥyā est considéré comme celui qui introduit en al-Andalus le Muwa''a' de Mālik. Il s'agit du plus ancien traité juridique islamique. La transmission qu'il a donnée de cet ouvrage est devenue canonique dans l'Occident musulman et est largement diffusée en Orient. Le malékisme est une école juridique fondée à Médine par Mālik et qui s'implante en al-Andalus en 794. Selon cette école, quand le Coran et la *sunna* n'apportent pas de réponse à un fait juridique ou politique, le *cadi* doit prendre en compte les solutions théoriques apportées par les *fuqahā'* (pluriel de *faqīh*), les juristes-théologiens musulmans, qui voient ainsi leur pouvoir augmenter considérablement.¹⁴⁵

En tant qu'uléma, le pouvoir de Yaḥyā b. Yaḥyā augmente également énormément sous le règne d'Abd al-Raḥmān II. Selon le Muqtabis¹⁴⁶, il est toujours consulté par l'émir pour la désignation des *cadis*. Ce dernier ne donne alors que les noms de ses propres compagnons et de ceux qui suivent sa doctrine. Cependant, tous les juges désignés par Abd al-Raḥmān II ne sont pas des protégés de Yaḥyā et certains de ces protégés sont parfois destitués par l'émir. C'est le cas d'Ibrāhīm b. al-'Abbās al-Marwānī, un *cadi* contrôlé par Yaḥyā. Malgré son soutien, il est démis de ses fonctions par l'émir qui craint alors que ces

¹⁴³ Menéndez Pidal, R., (Dir.), *Historia de España, T. V, España musulmana hasta la caída del califato de Córdoba (711 – 1031 de J. C.), instituciones y vida social e intelectual*, Madrid, 1973, p. 305 – 307.

¹⁴⁴ Révolte de la population du quartier d'Arrabal à Cordoue face à la politique jugée tyrannique de l'émir al-Ḥakam. La répression est très dure : 300 notables sont mis à morts.

¹⁴⁵ Menjot, D., *Les Espagnes médiévales (409 – 1474)*, Paris, 2001.

¹⁴⁶ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 186.

deux derniers personnages trament un complot contre lui.¹⁴⁷ Par ailleurs, une version officielle dit que Yaḥyā lui-même aurait refusé d'être désigné comme juge. Il prétend que l'émir ne peut pas trouver quelqu'un d'une autorité supérieure à la sienne pour examiner les plaintes contre les juges et pour résoudre les troubles éventuels entre les cadis.¹⁴⁸

Le Muqtabis présente leur relation comme idéale et telle qu'elle devrait toujours exister entre l'uléma et l'émir : le premier instruit le second, le conseille et le légitime devant le peuple, le second se laisse instruire et conseiller par le premier. Yaḥyā gagne toutes les faveurs de l'émir. Ce dernier se sent obligé de l'enrichir, de l'honorer et d'exécuter ses ordres. Il ne nomme, ni ne prend de décision sans l'avoir au préalable consulté. De son côté, Yaḥyā b. Yaḥyā reconnaît que l'émir agit bien et ne cesse de faire son éloge, de souligner sa justesse, de vanter ses bonnes actions et ses bonnes œuvres.¹⁴⁹ « [...] *Il emmenait Yaḥyā à l'intérieur de son palais royal pour le consulter sur la majeure partie de ses affaires, sans qu'il n'exécute aucune sentence religieuse, sauf après avoir pris conseil auprès de l'uléma [...], il ne maintenait aucun cadi si Yaḥyā lui conseillait de le destituer* »¹⁵⁰. Yaḥyā possède donc d'énormes pouvoirs. Il est en quelque sorte ce qu'on appellera à l'époque moderne, un *valido* ou un favori du roi.

Sa célébrité est liée directement au grand nombre de ses disciples et est due à l'influence qu'il a auprès de l'émir ainsi qu'à sa longévité. L'influence de Yaḥyā peut s'expliquer aussi par les relations de sa famille et par ses capacités intellectuelles. Il s'efforce d'instaurer en al-Andalus, et avec succès, le modèle de comportement de l'érudit qu'il a pu observer en Orient, de façon à ce que les érudits soient traités avec le respect, l'admiration et la révérence dont jouissent ses maîtres orientaux.

Pour conclure, Yaḥyā contrôle étroitement la magistrature et entretient des rapports privilégiés avec l'émir. Cependant, il ne faut pas croire qu'Abd al-Raḥmān II soit totalement dépendant de Yaḥyā b. Yaḥyā quant à la nomination des cadis. L'émir essaye d'échapper à ce risque de dépendance en limitant le pouvoir de l'uléma et de ses compagnons. Toutefois ces

¹⁴⁷ Fierro, M., « El alfaquí beréber Yaḥyā b. Yaḥyā al-Layṭī (m. 234/848), el inteligente de al-Andalus », *Estudios onomástico-biográficos de al-Andalus, VIII, Biografías y género biográfico en el occidente islámico*, Madrid, 1997, p. 297.

¹⁴⁸ Il existe différentes versions de cette affaire. Les différences n'affectent pas le contenu principal. Cf. Fierro, M., « El alfaquí beréber Yaḥyā b. Yaḥyā al-Layṭī (m. 234/848), el inteligente de al-Andalus », *Estudios onomástico-biográficos de al-Andalus, VIII, Biografías y género biográfico en el occidente islámico*, Madrid, 1997, p. 295.

¹⁴⁹ Vallvé, J., *Al-Andalus : sociedad e instituciones*, Madrid, 1999.

¹⁵⁰ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 186.

essais ont un résultat en demi teinte. S'il est vrai que Yaḥyā réussit à maintenir son influence, il doit la partager avec un autre uléma : 'Abd al-Malik b. Ḥabīb.

2) L'uléma et historien 'Abd al-Malik b. Ḥabīb

Yaḥyā b. Yaḥyā et ses compagnons ulémas envient 'Abd al-Malik b. Ḥabīb parce que celui-ci a des connaissances très précises dans des matières qu'ils ignorent. L'uléma et historien maîtrise le *fiqh* (droit islamique) et les ḥadīṭs (traditions islamiques). Il connaît toutes les sciences antiques et aime beaucoup les sciences humaines. A Elvira, il étudie les langues et la littérature. Là-bas, il se fait connaître comme uléma et comme maître en droit. Il voyage en Orient en 823 pour améliorer et approfondir ses connaissances. Il passe par l'Égypte, Jérusalem, la Mecque et Médine. Il reste trois ans en Orient et écrit durant cette période une casida dans laquelle il manifeste sa nostalgie vis-à-vis d'al-Andalus.¹⁵¹ Il compose de nombreuses œuvres sur ses connaissances. Par exemple, un livre sur l'rāb al-Qurān', un commentaire sur les ḥadīṭs et d'autres sur la généalogie et l'astrologie. Il écrit également un commentaire de la Muwa'a' de Mālik.

En 833, 'Abd al-Raḥmān II l'appelle à sa cour et le nomme uléma, charge qu'il garde au début de l'émirat de Muḥammad et jusqu'à sa mort en 853. A la cour, son meilleur ennemi est Yaḥyā b. Yaḥyā. Quand l'un écrit une fatwā, le second en écrit une autre contraire en s'appuyant sur une autre doctrine. Leur rivalité cesse lorsque Ibn Ḥabīb se sépare de son protecteur al-Alhānī. A partir de ce moment, Ibn Ḥabīb reconnaît la suprématie de Yaḥyā et en parle en bien devant l'émir. Par exemple, quand l'émir pense que Yaḥyā trame quelque chose dans son dos et demande à Ibn Ḥabīb ce qu'il en pense, sa réponse reste claire : malgré l'inimitié qui existe entre eux, il lui assure que l'émir peut être sûr de la fidélité de Yaḥyā. Toutes les sources arabes soulignent l'influence que l'uléma 'Abd al-Malik ibn Ḥabīb exerce sur l'émir 'Abd al-Raḥmān II, surtout après la mort de Yaḥyā ibn Yaḥyā.

Les ulémas ont une influence décisive pour la nomination des juges. Ils sont les authentiques connaisseurs du *fiqh* et des ḥadīṭs. Les juges sont des fonctionnaires nommés et destitués par l'émir lui-même.

¹⁵¹ Sobh, M., *Historia de la literatura árabe clásica*, Madrid, 2002, p. 780 – 782.

Le poids des ulémas évolue entre le règne d'al-Ḥakam I^{er} et d'ʿAbd al-Raḥmān II. La participation des ulémas à la révolte d'Arrabal sous al-Ḥakam, oblige son successeur à leur laisser un plus grand rôle dans les affaires de l'Etat. Ils deviennent plus nombreux non seulement parce qu'ils jouissent d'une plus grande importance mais surtout parce que la population musulmane augmente à cette période.

Yaḥyā b. Yaḥyā peut être considéré comme un personnage clé de la formation d'al-Andalus au moment où est accueillie l'école malékite et où apparaissent et s'imposent les ulémas comme groupe de pression.

II. ʿAbd al-Raḥmān II, organisateur de son émirat

ʿAbd al-Raḥmān II est un prince riche. En plus du legs de son père al-Ḥakam, les impôts rentrent bien. De 600 000 dinars sous al-Ḥakam, les impôts passent à un million sous ʿAbd al-Raḥmān II. L'émirat est donc prospère. Par la volonté de Allāh, ʿAbd al-Raḥmān II est comme ses prédécesseurs, la source du pouvoir temporel. De ce fait, toutes les décisions administratives (et sous ce terme nous incluons également les décisions religieuses) naissent de l'émir et pour l'émir. Du pouvoir de l'émir dérive donc l'organisation de son administration, de la politique de travaux publics et de l'instauration des monopoles royaux.

A. L'institution de monopoles d'Etat

L'Etat s'organise en s'inspirant du modèle ʿabbasside. Sous l'influence de Bagdad et de Byzance, à la cour d'ʿAbd al-Raḥmān II prédomine le goût pour le luxe raffiné. Ainsi, pour répondre à la demande, l'émir ʿAbd al-Raḥmān II développe le *dār al-ṭirāz* (atelier où l'on fabrique des étoffes précieuses). Il introduit également le premier *dār al-sikka* (ou hôtel de la monnaie).

1) Le dār al-tirāz

Ṭirāz est un nom emprunté au persan qui signifie à l'origine « broderie » ou bien « ornement décoratif » sur un vêtement ou un morceau de tissu. Aux premiers siècles de l'islam, il en vient à désigner les robes d'honneur richement ornées d'une broderie raffinée que portent alors les souverains. *Ṭirāz* (ou *dār al-ṭirāz*) finit par signifier également l'atelier dans lequel on fabrique de tels tissus.¹⁵² Le *ṭirāz* est une institution byzantine adoptée par Bagdad et transportée de là, en Egypte puis en al-Andalus.

Selon al-Rāzī « à l'époque de l'émir 'Abd al-Raḥmān b. al-Ḥakam se créèrent à Cordoue et dans les grandes villes d'al-Andalus des manufactures de *ṭirāz* pour diverses sortes de vêtements somptueux et de tapisseries [...]. Cet émir fut le premier qui établit en al-Andalus cette manufacture et développa des ouvrages splendides. Il chargea de sa supervision Ḥārīt b. Bazī'. »¹⁵³,

Le *dār al-ṭirāz* est donc un atelier où l'on fabrique des tissus de soie richement décorés et qui portent le nom du souverain. Le fait de nommer le souverain sur le tissu est presque aussi important que de le nommer pendant la prière du vendredi. Seules les capitales comme Cordoue, Almeria, Murcie, Séville, Grenade ou Malaga présentent ce type d'établissement.¹⁵⁴ Selon Ibn Ḥayyān, c'est 'Abd al-Raḥmān II qui introduit le premier *dār al-ṭirāz* en al-Andalus. Ḥārīt b. Bazī' est chargé de la direction des ateliers royaux. Ils fournissent dès lors des tapis, des tentures, des vêtements, des robes d'honneur et toutes sortes de vêtements nécessaires au protocole de la cour et aux fêtes religieuses.¹⁵⁵

'Īsā al-Rāzī précise qu' « à l'époque d' 'Abd al-Raḥmān b. al-Ḥakam se consolida à Cordoue la manufacture du *ṭirāz*, même si son origine remontait aux temps de son bisaïeul 'Abd al-Raḥmān b. Mu'āwiyah l'émigré et de ses successeurs, si bien qu'elle n'avait que peu d'importance et peu d'activité [...]. »¹⁵⁶

Cette manufacture existe donc bien avant l'émirat d' 'Abd al-Raḥmān II. Cependant, c'est sur son initiative qu'elle se développe et s'étend. Elle prend encore plus d'importance lorsque l'émir donne un salaire à ceux qui remplissent des fonctions liées au *ṭirāz*. Les manufactures

¹⁵² Rabbat N., « *Ṭirāz* », *Encyclopédie de l'Islam*, T. X, Paris, 2002, p. 573-578.

¹⁵³ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 179.

¹⁵⁴ Mazzoli Guintard, Chr., *Ciudades de al-Andalus, España y Portugal en la época musulmana (S. VIII – XV)*, Granada, 2000, p. 109.

¹⁵⁵ Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne musulmane, T. 1, La conquête et l'émirat hispano-umayyade*, Paris, 1950, p. 257.

¹⁵⁶ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 179.

royales des tissus de soie, de lin et de laine sont développées par ‘Abd al-Raḥmān II. Pendant son règne, les ateliers de Cordoue intensifient leur production de velours, satin, taffetas et autres toiles de soie brochée.¹⁵⁷

Selon Aḥmad b. Muḥammad al-Rāzī, « *l’émir ‘Abd al-Raḥmān b. al-Ḥakam fut le premier des califes qui donna l’éclat à la monarchie d’al-Andalus, la revêtit avec un grand cérémonial et lui conféra un caractère révérenciel [...].* »¹⁵⁸

Le développement de ces ateliers est lié à l’augmentation de la demande de tissus précieux. En effet, ‘Abd al-Raḥmān II donne un caractère fastueux à sa cour. Il met en place une étiquette et un protocole somptueux. Il fait venir à sa cour les plus grands érudits et les plus grands poètes. Nous l’avons évoqué, sous l’influence de Ziryāb, la mode de Bagdad est la règle parmi la *ḥāṣṣa* (la classe la plus haute et la plus raffinée) d’al-Andalus. Pour répondre à cette demande, dans un premier temps, les négociants andalous introduisent à Cordoue les produits du *ṭirāz* de Bagdad. Ensuite, ces produits sont fabriqués sur place, dans les *dār al-ṭirāz* d’al-Andalus développés sous l’impulsion d’‘Abd al-Raḥmān II.

En plus du développement du *dār al-ṭirāz*, ‘Abd al-Raḥmān use d’un second pouvoir régalien en introduisant le *dār al-sikka*.

2) L’institution du premier *dār al-sikka* (hôtel de monnaie)

Selon al-Rāzī, « *à l’époque de l’émir ‘Abd al-Raḥmān b. al-Ḥakam l’établissement de la monnaie se consolida alors que ses racines provenaient de l’époque du père de son grand-père [...]* »¹⁵⁹, ‘Abd al-Raḥmān I^{er}. Avant ‘Abd al-Raḥmān II, les monnaies frappées en al-Andalus étaient fort rares. Aux temps des gouverneurs, apparaît une petite série de pièces d’or ou dinars qui portent à la fois la dénomination wisigothique et musulmane. A partir de 720, les dirhams d’argent et les pièces de cuivre sont introduits en al-Andalus. Après la guerre civile, sous ‘Abd al-Raḥmān I^{er}, les pièces qui circulent dans le pays sont pour la plupart de provenance nord africaine ou orientale.¹⁶⁰ Les habitants d’al-Andalus ne disposent pas avant le règne d’‘Abd al-Raḥmān II d’une véritable monnaie nationale. Ils se servent donc des

¹⁵⁷ http://www.teladiaracne.org/ppt/volume_3.pdf (Fiammeta, E., *Andalousie et Sicile, deux méthodes de recherche historique, Le textile dans le bassin méditerranéen, Recherche historique sur les traditions textiles en al-Andalus*, Palerme, 2006)

¹⁵⁸ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 171.

¹⁵⁹ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 180.

¹⁶⁰ Arjona Castro, A., Frochoso Sánchez, R., « Localización del lugar donde estuvo ubicada la casa de la moneda (*Dar al sikka*) en la Córdoba islámica », *Boletín de la Real Academia de Córdoba de ciencias, Bellas letras y nobles artes*, n° 143, Córdoba, 2002, p. 181 – 198 et cf. en anexes : les monnaies p. 108.

monnaies apportées en petit nombre par les voyageurs venant d'Ifriqiya et d'Orient pour trafiquer vers la péninsule. Leur nombre restreint nuit à la facilité des transactions commerciales, beaucoup de transactions se font donc par simple troc.¹⁶¹

Selon 'Īsā b. Aḥmad al-Rāzī, «[...] l'espèce manquait puisque leur source était le paiement des produits agricoles comme la farine, l'huile, la soie et le lin, ou les produits minéraux qu'importaient par la mer les africains du nord pendant la période estivale. Grâce à ces ventes, ils retiraient l'espèce qui circulait [...]. »¹⁶² C'est ainsi qu'à la belle saison, les bateaux maghrébins qui viennent s'ancrer dans les ports andalous pour débarquer leurs chargements, étaient obligés de procéder à des échanges directs pour pouvoir rapporter au Maroc les produits andalous, comme la farine, l'huile, la soie ou le lin.

'Abd al-Raḥmān II veut remédier à cette gêne en multipliant le nombre de pièces d'argent et de bronze mises en circulation. Il crée donc à Cordoue, selon 'Īsā b. Aḥmad al-Rāzī, le premier *dār al-sikka* de la Péninsule¹⁶³. Il se situerait près de la grande mosquée de Cordoue, à côté de la porte des Epiciers¹⁶⁴. L'émir confie la direction de cet hôtel de monnaie à un spécialiste, Abu Ššibl. Commence alors la frappe de dirhams au nom de l'émir. La frappe des pièces d'or demeure toujours très limitée, les réserves du métal précieux étant presque toutes conservées en lingots dans le Trésor émiral. Le nombre de monnaies d'argent et de bronze mis en circulation se multiplie.¹⁶⁵ Selon Mu'āwiyah b. Hišām al-Šabīnasī, avec la mise en place de l'hôtel de la monnaie, les impôts sous forme d'argent liquide sont de 600.000 dinars sous l'émirat d'al-Ḥakam et dépasse le million de dinars sous 'Abd al-Raḥmān II.¹⁶⁶ Cependant, les émissions de monnaie sont très espacées. Les espèces en circulation restent toujours en majeure partie de provenance étrangère.¹⁶⁷

Selon 'Īsā b. Aḥmad al-Rāzī, « il n'y avait pas eu à Cordoue d'hôtel de la monnaie depuis que les Arabes eurent conquis al-Andalus [...] ».¹⁶⁸ On conserve en effet, dans plusieurs collections publiques et privées, des monnaies d'or et d'argent de la période des gouverneurs frappées en péninsule Ibérique même. Pour celles de l'émirat jusqu'à

¹⁶¹ Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne musulmane, T. III, le siècle du califat de Cordoue*, Paris, 1950, p. 257.

¹⁶² Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 180.

¹⁶³ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 180.

¹⁶⁴ Mazzoli-Guintard Chr., *Ciudades de al-Andalus, España y Portugal en la época musulmana (S. VIII – XV)*, Granada, 2000, p. 109.

¹⁶⁵ Menéndez Pidal, R., (dir.) *Historia de España – Tomo IV – España musulmana hasta la caída del califato de Córdoba (711-1031), instituciones y vida social e intelectual*, Madrid, 1973.

¹⁶⁶ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 182.

¹⁶⁷ Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne Musulmane, T. III, le siècle du califat de Cordoue*, Paris, 1967, p. 41-44.

¹⁶⁸ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 180.

‘Abd al-Raḥmān II, on possède des dirhams frappés en al-Andalus et datés. On peut donc se demander quel est le rôle exact d’‘Abd al-Raḥmān II dans l’introduction de la monnaie en al-Andalus. D’autre part, ce *dār al-sikka* ne procède d’ailleurs principalement qu’à la frappe de pièces d’argent. Il faut attendre le règne d’‘Abd al-Raḥmān III pour que le calife ordonne la frappe des premières monnaies d’or hispano-omeyyades et fasse rénover l’ancien *dār al-sikka* en 928, en décidant que désormais on y frapperait à la fois des dinars et des dirhams et que les pièces émises seraient de métal pur.¹⁶⁹ ‘Abd al-Raḥmān II serait donc non pas l’introducteur des ateliers monétaires mais plutôt celui qui développe et amplifie l’émission monétaire pour favoriser et faciliter les échanges après une longue période d’immobilité. Les gouverneurs auraient donc commencé les premières frappes monétaires et ‘Abd al-Raḥmān II aurait mené à bien l’organisation de l’hôtel de la monnaie.

En conséquence, l’émission abondante de monnaie d’argent favorise le commerce. Les produits importés en al-Andalus deviennent de plus en plus précieux et raffinés. Aḥmad b. Muḥammad al-Rāzī précise qu’à partir de la création de cet hôtel de la monnaie à Cordoue, « *s’introduit en al-Andalus des mobiliers précieux d’excellente qualité, des perles précieuses, des vêtements somptueux et des tapisseries chères. [...] Le royaume d’al-Andalus acquit alors une renommée et éleva la considération de l’émir qui put négocier avec les rois et rivaliser avec ses semblables.* »¹⁷⁰

D’autre part, la monnaie acquiert une autre fonction. Elle se développe comme un instrument de contrôle fiscal des sujets et devient un moyen de contrôle pour l’Etat.¹⁷¹

Le fait d’inscrire le nom du souverain sur les *tirāz* et les dirhams est utilisé comme un moyen de propagande pour servir le pouvoir omeyyade. L’allocution des vendredis à la mosquée joue également un rôle important pour servir la puissance de l’émir. Tout ceci montre le prestige et la prospérité de l’Etat et de son prince.

‘Abd al-Raḥmān II est à la tête d’un pays puissant et riche. C’est un souverain absolu, aux pouvoirs illimités. L’émir veut solidifier les bases administratives de son royaume et enclenche une réforme de l’administration. Tous les fonctionnaires de l’administration

¹⁶⁹ Lévi-Provençal, E., *Histoire de l’Espagne Musulmane, T. III, le siècle du califat de Cordoue*, Paris, 1967, p. 41-44.

¹⁷⁰ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 180.

¹⁷¹ Canto, A., « Al-Andalus : sus monedas », *El zoco, vida económica y artes tradicionales en al-Andalus y Marruecos*, Barcelona, 1995, p. 35-41.

centrale sont responsables devant lui et lui seul. Cette organisation de l'Etat s'inspire dans les grandes lignes de celle des 'Abbassides de Bagdad. Même s'il se tient confiné dans son palais, il surveille de très près la marche des affaires de son royaume.

B. Les fonctionnaires de l'Etat (*al-jidma*) : une réforme administrative

Selon le *Muqtabis*, 'Abd al-Raḥmān II est un innovateur en matière d'organisation administrative. Il serait à l'origine de quelques changements et nouveautés dans l'organisation de l'Etat. Cependant, il ne faut pas l'oublier, Ibn Ḥayyān est un fervent serviteur de l'idéologie omeyyade. Il serait donc plus juste de préciser que l'émir s'appuie sur le modèle 'abbasside et qu'il développe en al-Andalus certains mécanismes qu'il juge bon d'implanter dans son royaume. Il organise mieux les charges de son Etat. A plusieurs reprises dans le *Muqtabis*, cette même phrase est reprise : « *Il fit vizir des personnes parfaitement capables et nomma maires des hommes expérimentés* »¹⁷² ; « *Il s'entoura d'une pléiade d'excellents vizirs, surdoués, réfléchis, intelligents, connaisseurs et sages, que même ses prédécesseurs et successeurs parmi les califes n'ont jamais eus* »¹⁷³

L'administration cordouane, qui a son siège dans un lieu appelé *bāb al-sudda*, repose sur deux grands blocs : une superstructure avec les principaux hauts fonctionnaires comme les *ḥāḡib*, les vizirs et les secrétaires et d'autre part une structure subalterne composée par une multitude de fonctionnaires gouvernementaux et par les représentants du pouvoir central dans les provinces. Le pouvoir omeyyade agit presque à chaque fois dans les provinces en déléguant son pouvoir à de hauts fonctionnaires.¹⁷⁴

1) La chancellerie : le *ḥāḡib*, les vizirs et les secrétaires

A l'époque d' 'Abd al-Raḥmān II, le souverain est le pivot autour duquel gravite tout le système de l'administration. Aucune décision n'est prise sans son accord préalable. Il détient

¹⁷² Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 171.

¹⁷³ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 184.

¹⁷⁴ Meouak, M., « Visires y otros cargos », *El esplendor de los omeyas cordobeses : la civilización musulmana de Europa occidental : exposición en Madīnat al-Zahrā, 3 de mayo al 30 de septiembre de 2001*, Granada, 2001, p. 210 – 218.

toute l'autorité et, s'il en délègue une partie, le mandataire est entièrement responsable devant lui.¹⁷⁵

Il convient d'abord de rappeler la composition de la structure administrative de l'Etat. L'émir s'entoure d'une chancellerie. En son sein, se regroupent les vizirs et les secrétaires. La charge de vizir peut correspondre à celle de plusieurs fonctionnaires. Ces derniers travaillent en étroite relation avec le reste du personnel politique et prennent des décisions moyennant un conseil, au nom du souverain et par délégation. Le concept de délégation constitue l'aspect le plus important du vizirat omeyyade. Le titre de vizir n'empêche pas l'exercice d'autres charges, mais le contraire. Selon 'Īsā b. Aḥmad al-Rāzī, « *en plus du vizirat, ils remplissaient les fonctions de maire, de fonctionnaire de police ou d'autres charges [...]* ». ¹⁷⁶

D'autre part, les secrétaires ont à leur charge la rédaction des documents officiels, la correspondance du gouvernement central et la réponse par écrit à tout type d'affaire que le gouvernement doit résoudre. Il existe de nombreux secrétariats. Une majorité d'entre eux travaille pour l'Etat omeyyade et dépend de l'administration de la *bāb al-Sudda* de Cordoue.

A la chancellerie, les secrétaires et les vizirs sont soumis à l'autorité du *ḥāḡib*, une sorte de premier ministre. L'émir lui délègue une partie de ses pouvoirs. Le *ḥāḡib* est le vizir qui a une priorité sur les autres vizirs. Il est le responsable de son service, la *ḥiḡaba*, qui consiste à superviser la bonne marche des autres secteurs administratifs du gouvernement. La fonction de *ḥāḡib* est obligatoirement accompagnée de la charge de vizir. Ibn Šuhayd, par exemple, lorsqu'il est élevé au rang de *ḥāḡib* en 833-834 par l'émir, celui-ci a dû également le nommer vizir.¹⁷⁷ Le *ḥāḡib* est généralement choisi parmi l'ensemble des vizirs. Ces derniers rivalisent donc entre eux pour pouvoir occuper cette charge très importante quand elle est vacante.¹⁷⁸

Certains personnages peuvent suivre de longues carrières politiques. Ibn Šuhayd, par exemple, est vizir en 837. En 846, il est chambellan. En 851, il est gouverneur de forteresse et l'année suivante, il redevient vizir.¹⁷⁹

¹⁷⁵ Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne musulmane*, T.I, *la conquête de l'émirat hispano-umayyade*, Paris, 1950, p. 257.

¹⁷⁶ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 184.

¹⁷⁷ Arié, R., *España Musulmana (Siglos VIII – XV)*, Barcelona, 1984, p. 60 – 65.

¹⁷⁸ Meouak, M., « Visires y otros cargos », *El esplendor de los omeyas cordobeses : la civilización musulmana de Europa occidental : exposición en Madīnat al-Zahrā, 3 de mayo al 30 de septiembre de 2001*, Granada, 2001, p. 210 – 218.

¹⁷⁹ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 288, 292, 319 et 322.

Selon le Muqtabis, ‘Abd al-Raḥmān II « fut le premier qui instaura la comparution journalière des vizirs à l’alcázar pour parler avec eux des affaires du royaume [...]. Il rassemble une pléiade de vizirs surdoués, réfléchis, intelligents, connaisseurs et sages [...]»¹⁸⁰ L’émir crée donc une nouvelle réglementation à l’intention des vizirs. Pour mener à bien sa réforme, l’émir fait construire dans son palais une chambre où il convoque séparément ou tous ensemble les vizirs pour les consulter sur les affaires de l’Etat, recevoir des informations sur leurs démarches ou leur donner des ordres. Cette pièce spéciale porte le nom de « maison du ministre » (*bayt al-wizāra*). Les vizirs sont rémunérés. Les vizirs les plus importants peuvent cumuler les charges de maire ou de fonctionnaire de police et peuvent recevoir jusqu’à 350 dinars par mois. La charge de vizir, peu étendue avant ‘Abd al-Raḥmān II devient au cours de son règne beaucoup plus fréquente.¹⁸¹ Les vizirs forment le véritable axe de l’administration centrale omeyyade.

A côté de la chancellerie, la trésorerie gère les impôts et le Trésor du royaume.

2) La direction centrale des finances : la trésorerie

« L’émir ‘Abd al-Raḥmān II fut celui qui construisit la trésorerie aux portes de son palais royal, dans la partie extérieure, et institua la rotation de quatre trésoriers auxquels il assigna un salaire mensuel de vingt dinars. Un des ces trésoriers fut, à cette époque, Mūsā b. Ḥudayr. » En al-Andalus, le trésor omeyyade s’appelle le *ḥizānah*. Il s’abrite à l’alcázar, dans des chambres fortes, solidement verrouillées. C’est à ‘Abd al-Raḥmān II que l’on doit la construction de la trésorerie au sein du palais royal. La presque totalité du Trésor public d’al-Andalus lui est procuré par la perception des tributs de vassalité et celle des impôts directs et indirects. Le Trésor est chargé par l’émir de toutes les questions à caractère économique et fiscal.

Selon Mu‘āwiyah b. Hišām Al-Šabīnāsī, « à l’époque d’‘Abd al-Raḥmān, le royaume d’al-Andalus se redressa et accru sa fiscalité, en atteignant le million de dinars dirhams annuels. La recette ne dépassait pas avant les 600.000. »¹⁸² ‘Abd al-Raḥmān II gouverne un royaume riche. Les revenus du royaume sont presque deux fois plus importants que sous son prédécesseur al-Ḥakam. En effet, celui-ci lui a laissé non seulement un Etat presque entièrement pacifié mais aussi des finances très prospères. L’Etat omeyyade bénéficie de

¹⁸⁰ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 183.

¹⁸¹ Tuñón de Lara, M., (dir.) *Historia de España – T. III. España musulmana (siglos VIII-XV)*, Barcelona, 1980.

¹⁸² Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 181-182.

rentrées massives d'argent. Cela permet au souverain de dépenser beaucoup d'argent pour assurer le train fastueux de sa cour, pour payer ses fonctionnaires et ses soldats et faire édifier des constructions d'utilité publique.

Le Trésor public est centralisé à Cordoue. L'administration du fisc dispose au chef-lieu de chaque circonscription provinciale d'un personnel d'agents dirigés par des inspecteurs et des comptables assermentés ou *umanā'* (sg. : *amīn*). La gestion du trésor de l'Etat fait l'objet d'une surveillance constante. Elle est confiée à des agents de l'administration financière ou *'ummal* (sg. : *'amil*). Ils sont directement responsables devant le souverain.¹⁸³

En plus de l'amélioration de la structure de la Trésorerie, 'Abd al-Raḥmān II est l'instaurateur d'une réforme administrative importante. Il crée une nouvelle charge pour mieux encadrer le marché.

3) L'institution de nouvelles charges : les inspecteurs de marché

Selon le Muqtabis, c'est 'Abd al-Raḥmān II qui est le créateur d'une authentique réforme administrative. Il « *dissocia les compétences du marché de celle de la police, qu'on appelle entre nous, la fonction de zalmedina [ṣāḥib al-madīna ...]* ». Pour se faire, l'émir crée une nouvelle charge, celle de *ṣāḥib al-sūq*, l'inspecteur de marché. Il est subordonné au *ṣāḥib al-madīna*, le préfet de la ville. Il a pour rôle de garantir l'ordre public et de contrôler la ville. C'est un fonctionnaire de police. L'inspecteur de marché a « *des fonctions qui lui sont propres et un salaire mensuel de trente dinars [...]* » alors que le préfet de la ville, lui, touche 100 dinars par mois.¹⁸⁴ Les inspecteurs de marché s'occupent de l'édilité. Ils surveillent les rues, interdisent ce qui peut gêner la circulation dans ces rues, en particulier celles qui sont près de la mosquée. Ce sont eux qui s'occupent de détruire les maisons qui menacent de tomber en ruine. En général, ils dirigent l'activité commerciale et artisanale. Ils contrôlent le trafic des marchandises et leur vente. Ils fixent les prix, les poids et les mesures. Ils vérifient la propreté des lieux et la qualité des produits. Ils peuvent agir en tant qu'arbitre dans des conflits commerciaux. Ils sont nommés par l'autorité centrale.

Le *ṣāḥib al-madīna* a donc sous ses ordres l'inspecteur du marché ou *ṣāḥib al-sūq* et le chef de la police ou *ṣāḥib al-ṣurṭa*. Le premier *ṣāḥib al-madīna* d' 'Abd al-Raḥmān II sur lequel

¹⁸³ Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne musulmane, T. III, Le siècle du califat de Cordoue*, Paris, 1967.

¹⁸⁴ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 178.

nous avons des renseignements, est Muḥammad b. al-Salīm. Il est gouverneur de Tolède en 846-847. En tant que vizir, *ṣāhib al-madīna* et cadī, il reçoit 300 dinars par mois de l'émir.

Nous avons vu l'histoire dans la première partie de notre exposé, du comte Rabī', un *ṣāhib al-madīna* sous le règne d'al-Ḥakam I^{er} exécuté par 'Abd al-Raḥmān II. Ce comte Rabī' est plus qu'un préfet de la ville, il est comme le valido de l'émir al-Ḥakam. Il est à l'origine d'une révolte à Cordoue et à ce titre, 'Abd al-Raḥmān II le fait exécuter.

Le nouvel émir, en se séparant de cet homme si influent, entend bien diriger seul son royaume et s'empare donc de tous les pouvoirs. Par ailleurs, pour éviter qu'un *ṣāhib al-madīna* ne reprenne trop de pouvoir, il diminue les responsabilités du *ṣāhib al-madīna* en créant une deuxième fonction, le *ṣāhib al-sūq*.

C. L'exercice de la Justice par les cadis

1) Les cadis

En al-Andalus, chaque ville a à sa tête un cadī qui ajoute à ses fonctions juridiques des compétences politiques et militaires. Il est nommé par l'émir. Lors des litiges, le cadī juge en fonction des textes de droit et de jurisprudence. Les cadis appartiennent au groupe des ulémas. Le terme uléma s'applique aux personnes qui possèdent la science et plus particulièrement la science religieuse. Les cadis sont des ulémas institutionnalisés. Ils participent donc à l'administration de la justice en qualité de juges. Ils ont un rôle éminemment religieux. A la seconde moitié du IX^e siècle, les ulémas se professionnalisent en accédant à différents postes de l'appareil administratif de l'Etat et en recevant donc une rémunération pour leur activité. L'administration de la justice est celle qui accueille le plus grand nombre d'ulémas en qualité de cadis, de magistratures spéciales et de charges en relation avec le monde de la justice comme celle de conseiller, de jurisconsulte, secrétaire du juge ou notaire. D'autres, pour leur formation spécifiquement religieuse, sont désignés comme imāms, prédicateurs, lecteurs coraniques ou encore maîtres. Les ulémas sont des experts en fiqh ou droit islamique.¹⁸⁵

De même qu'il délègue au *ḥāgīb* une partie de son autorité de chef de gouvernement, l'émir délègue ses prérogatives de juge de la communauté des croyants au grand cadī de sa

¹⁸⁵ Calero Secall, M.-I., « Cadíes y alfaquíes : el monopolio mālikí », *El esplendor de los omeyas cordobeses : la civilización musulmana de Europa occidental : exposición en Madīnat al-Zahrā, 3 de mayo al 30 de septiembre de 2001*, Granada, 2001, p. 226 – 233.

capitale. Cette délégation est à la base de l'organisation judiciaire, car, en principe, le grand cadī délègue à son tour ses attributions pour l'exercice de la justice à des cadīs locaux installés dans les chefs lieux des provinces (*kūrā*, pl. *kuwar*) et les grandes villes de la frontière.

2) Une charge qui devient plutôt politique

Une nouvelle étape commence avec ‘Abd al-Raḥmān II. La fonction judiciaire devient de plus en plus complexe puisque non seulement la population musulmane augmente mais aussi parce que le malékisme commence à exiger un travail d'interprétation des spécialistes. Les cadīs de Cordoue continuent d'être des Arabes comme avant le règne d'‘Abd al-Raḥmān II. Les sources sont contradictoires sur le nombre de cadīs.

Sous le règne d'‘Abd al-Raḥmān II, un nombre élevé de cadīs exerce leur métier. Selon Ibn Ḥayyān,¹⁸⁶ ce nombre important de cadīs serait dû à un personnage : Yaḥyā b. Yaḥyā, l'uléma préféré du souverain. L'émir nomme chaque cadī sur l'accord de Yaḥyā et quand ce dernier lui suggère de mettre fin à sa fonction, l'émir le destitue en donnant comme motif une supposée incompétence. Dans d'autres cas, le cadī est renvoyé pour des motifs politiques ou des vengeances personnelles. Le cadī Ibrāhīm b. al-‘Abbās reste moins d'un an en place à cause d'un incident survenu au cours d'une audience.¹⁸⁷ Au contraire, certaines sources montrent que ce nombre élevé de cadīs est dû au fait que l'émir ne cherche pas toujours à satisfaire Yaḥyā dans la nomination des cadīs. Et quand l'émir ne nomme pas un protégé de Yaḥyā, ce dernier se voit obligé de persuader l'émir pour que le cadī qui ne lui convient pas soit destitué.¹⁸⁸

Le nombre excessif de cadīs durant le règne d'‘Abd al-Raḥmān II paraît souligner plus un aspect politique de leur charge qu'une mission juridique.¹⁸⁹ Ils sont destitués non pas par rapport à leurs résultats ou leurs compétences en matière juridique mais parce qu'ils ne sont plus aptes à servir le pouvoir en place.

¹⁸⁶ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 186.

¹⁸⁷ Vallvé, J., *Al-Andalus : sociedad e instituciones*, Madrid, 1999, p. 181 – 199.

¹⁸⁸ Fierro, M., « El alfaquí beréber Yaḥyā b. Yaḥyā al-Layṭī (m. 234/848), el inteligente de al-Andalus », *Estudios onomástico-biográficos de al-Andalus, XIII, Biografías y género biográfico en el occidente islámico*, Madrid, 1997, p. 294.

¹⁸⁹ Vallvé, J., *Al-Andalus : sociedad e instituciones*, Madrid, 1999, p. 199.

D. Une politique sociale

1) La famine de l'année 822

Selon Aḥmad b. Muḥammad al-Rāzī, « *cette année là [822], la population d'Al-Andalus a souffert d'une terrible famine et de nombreuses personnes périrent. Le modius¹⁹⁰ de farine atteignit dans différentes kuwar jusqu'à trente dinars.* » Son fils, 'Īsā b. Aḥmad, précise qu'alors les Cordouans font des prières publiques pour demander un peu de pluie sans aucun résultat. Cela désespère même le peuple.¹⁹¹ L'auteur précise ensuite comment le cadī cordouan réussit à faire venir la pluie. Il appelle un homme « *saint et pénitent, hirsute et vêtu de haillons* »¹⁹² dont on dit que ses prières sont écoutées. Après que le cadī a parlé avec cet homme, un gros nuage apparut et la pluie tomba en abondance. Cette réponse miraculeuse reprise par Ibn Ḥayyān n'explique évidemment pas l'arrêt de la sécheresse mais met en lumière un aspect intéressant de la société musulmane, ses croyances en un dieu tout puissant et son mysticisme. A une question d'ordre naturel, seul un dieu peut répondre.

Dans cette notice, Ibn Ḥayyān ne fait aucune allusion à 'Abd al-Raḥmān II. L'émir n'aurait pas agit alors que son peuple meurt de faim ? Difficile de répondre à cette question. Mais il semble étrange qu'un émir si actif dans les affaires de son royaume soit resté passif face à ce terrible trouble. On peut simplement supposer que l'émir laisse à ses cadīs le soin de gérer la crise localement. Ou peut-être Ibn Ḥayyān n'a pas trouvé de notices à ce sujet ou n'a pas jugé bon de montrer cet aspect là de la question. L'auteur s'est attaché à montrer les croyances populaires, le mysticisme des populations plutôt que les actions politiques entreprises.

Cinq ans plus tard, des précipitations importantes provoquent de nombreux dégâts dans la péninsule Ibérique. L'Ebre et le Guadalquivir débordent et emportent avec eux des ponts et jetées. L'émir doit alors agir, surtout dans la Marche supérieure, zone plus ou moins soumise par les Omeyyades.

¹⁹⁰ Nom latin qui signifie : mesure de capacité correspondant à 8 litres 75.

¹⁹¹ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 276.

¹⁹² Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 276. Cette expression fait écho à une tradition du prophète qui aurait dit : « *il y a plus d'un homme hirsute et vêtu de deux haillons, qui donne dégoût à voir, et qui, quand il prie Dieu, celui-ci l'écoute.* »

2) Les inondations de 827 et les répercussions dans la politique de l'émir

L'année 827 est une année très pluvieuse. Cela entraîne des inondations qui provoquent dans certaines villes de gros dégâts. Ibn Ḥayyān situe à cette date la reconstruction du pont de Saragosse après la crue de l'Ebre. « *En 212 [ou 827], se produisirent des grandes inondations en al-Andalus à cause des pluies continues, surtout dans la Marche [Supérieure], où les villes perdirent une grande partie de leurs murailles, et s'écroula une partie des murailles de la ville de Saragosse, dont le fleuve emporta une grande partie du pont, de façon que l'émir 'Abd al-Raḥmān II, compatissant, ordonna à son gouverneur, Yaḥyā b. 'Abdallāh, de disposer quatre barques pour que les habitants puissent traverser le fleuve jusqu'à ce que s'achèvent les réparations du pont* »¹⁹³. Ce pont qui traverse l'Ebre est protégé par des tours et a été refait plusieurs fois après les multiples crues.¹⁹⁴

La Marche supérieure n'est pas la seule région touchée par les inondations. A cause des crues du Guadalquivir, 'Abd al-Raḥmān II fait reconstruire à neuf en 827 la chaussée de la rive droite du fleuve en aval du pont. Les crues de ce fleuve emportent régulièrement les anciens ouvrages de simple pisé¹⁹⁵ qui dominent la masse du palais émiral. Cette fois on rétablit le *raṣīf* (ou jetée) en pierres liées au mortier de chaux.¹⁹⁶

Ibn 'Iḍārī mentionne, lui, la reconstruction de ce pont en 839 en même temps que l'expédition menée par le fils d' 'Abd al-Raḥmān II, al-Ḥakam, contre les régions chrétiennes de la frontière.¹⁹⁷

Selon Ibn Ḥayyān, en 839, l'émir envoie son fils al-Ḥakam dans les territoires frontaliers pour que celui-ci établisse une liste de ce dont ont besoin les villes situées dans les Marches. Lorsque le rapport revient à l'émir, celui-ci fait « *envoyer immédiatement dix mille dinars en deux fois à la ville de Saragosse, capitale de la Marche Supérieure, pour les dépenser dans la restauration du pont et dans la fermeture des brèches qui s'étaient produites dans la muraille.* »¹⁹⁸ L'émir cherche à assurer son pouvoir aux frontières de son royaume. La Marche Supérieure est souvent très résistante à l'égard des souverains omeyyades. La

¹⁹³ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 286.

¹⁹⁴ Val Valdivieso, M.-I. del, (Dir.), *Usos sociales del agua en las ciudades hispánicas a fines de la Edad Media*, Valladolid, 2002, p. 273 – 298.

¹⁹⁵ Maçonnerie faite de terre argileuse mêlée de pierre et de paille et comprimée (*Le Nouveau Petit Robert*, Paris, 2007).

¹⁹⁶ Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne musulmane, Tome 1, La conquête de l'émirat hispano-umayyade*, Paris, 1950, p. 260.

¹⁹⁷ Menéndez Pidal, R., (dir.) *Historia de España – Tomo V – España musulmana hasta la caída del califato de Córdoba (711-1031), instituciones y vida social e intelectual*, Madrid, 1973, p. 375.

situation géographique de la vallée de l'Ebre s'y prête admirablement. D'abord l'éloignement de Cordoue, puis la proximité des territoires chrétiens avec lesquels il est possible de conclure des alliances, placent les chefs musulmans dans des situations difficiles¹⁹⁹. 'Abd al-Raḥmān II bénéficie d'une période d'accalmie dans son royaume. Mais l'émir sait pertinemment qu'il faut éviter à tout prix d'autres agitations dans les Marches. Il agit donc politiquement et socialement pour redorer le blason des Omeyyades dans ces zones et ainsi éviter des rébellions et la conclusion de pactes entre les chefs des Marches et les territoires chrétiens.

III. 'Abd al-Raḥmān II, constructeur

Dans plusieurs villes de son émirat, 'Abd al-Raḥmān II lance des travaux d'ordre pieux, militaire ou encore d'utilité publique. Il crée des villes comme Murcie, en enrichit d'autres. Son plus grand chef-d'œuvre reste le premier agrandissement de la mosquée de Cordoue. Il modifie également profondément son *alcázar*. Toutes les constructions fondées sous l'ordre de l'émir nous permettent-elles d'en conclure qu' 'Abd al-Raḥmān II suit une politique spéciale en matière de construction ? Je crois qu'il est préférable de dire qu' 'Abd al-Raḥmān II poursuit plusieurs objectifs durant son émirat et que ses intentions sont d'autre part toutes vouées à mettre en valeur la splendeur et la grandeur de son royaume.

A. L'aménagement de son territoire

L'aménagement d'al-Andalus passe, à l'époque émirale, par l'instauration de grands monuments, signe de la magnificence du royaume omeyyade. Cette magnificence passe aussi par la mise en place de la touche personnelle de l'émir dans sa capitale. Grâce à une situation politique et militaire stable, 'Abd al-Raḥmān II peut se soucier d'embellir et de perfectionner

¹⁹⁸ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 292.

¹⁹⁹ Sénac, Ph., *La frontière et les hommes (VIII^e – XII^e siècle), le peuplement musulman au nord de l'Ebre et les débuts de la reconquête aragonaise*, Paris, 2000, p. 91-99.

son *alcázar*, le centre du pouvoir par excellence. Il choisit d'améliorer son palais, de l'aménager selon des critères propres à l'idéologie islamique et en tenant compte de la nature.

1) L'aménagement de l'*alcázar* et de Cordoue

Selon al-Rāzī, cité par Ibn Ḥayyān, l'émir 'Abd al-Raḥmān II améliore nettement les canalisations de son palais royal. « *Il amena l'eau douce jusqu'à l'alcázar depuis la cime des montagnes, en perforant pour cela les dures roches pour la mener à son palais, avec un plan bien tracé, avec lequel il obtint l'eau potable pour boire et pour les conduites d'eau de son parc. Il fit amener l'excédent à un bassin qu'il installa devant la porte méridionale de son alcázar, la porte du Jardin (bāb al-ḡinān) qui était faite de marbre et par laquelle passaient toutes les personnes qui allaient à l'alcázar, au grand profit de toutes.* »²⁰⁰ Après la lecture de cet extrait, on se rend compte de la grande importance des modifications apportées par 'Abd al-Raḥmān II à l'*alcázar* et du haut niveau des connaissances des scientifiques et techniciens de l'époque. L'émir fait perfectionner l'irrigation des jardins de son palais et l'alimentation en eau de son palais. Il fait amener à l'*alcázar*, par une conduite, l'eau de la Sierra de Cordoue. Cette canalisation alimente aussi, à partir de 850, une fontaine publique ornée d'un bassin de marbre, face à l'entrée du palais.

Une autre source est citée par Ibn Ḥayyān. Il s'agit de Ibn Mu'āwiyah (selon les faits qu'il tient de son père et que ce dernier tient de son grand-père) qui relate également l'installation d'un bassin devant la porte méridionale de l'*alcázar*. Il ajoute cependant que la mise en fonctionnement de ce bassin s'est faite en 851.²⁰¹

Par ailleurs, l'eau est d'une très grande importance dans la civilisation musulmane. En plus de servir pour l'entretien des jardins et pour les usages domestiques, l'eau est indispensable pour les purifications nécessaires à la religion musulmane. L'eau jouit également dans cette religion, d'un rôle purement esthétique avec ses fontaines et ses canaux.

'Abd al-Raḥmān II entreprend d'autres aménagements dans son *alcázar*. Il fait construire une terrasse qui domine la principale porte de l'*alcázar*, la première porte méridionale (*bāb al-sudda*). Il pourrait s'agir d'un mirador.²⁰²

²⁰⁰ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 171 – 172.

²⁰¹ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 172.

²⁰² Marfil Ruiz, P., « Urbanismo cordobés », *El esplendor de los omeyas cordobeses : la civilización musulmana de Europa occidental : exposición en Madīnat al-Zahrā, 3 de mayo al 30 de septiembre de 2001*, Granada, 2001, p. 360 – 371.

Il fait également construire un *raṣīf* (ou jetée) qui borde les rives du Guadalquivir en 827 pour endiguer les crues du fleuve et éviter ainsi les inondations. Il est situé entre la muraille sud de Cordoue et le fleuve.²⁰³ Selon le Muqtabis, la jetée est située dans la partie sud ouest de l'*alcázar* et se prolonge depuis l'angle oriental de la ville jusqu'à l'angle occidental de l'*alcázar*. La digue est construite sous les ordres d'un homme de confiance de l'émir, Aḥmad al-'Utbī. Elle est composée d'assises de pierres cimentées entre elles par du mortier. La dernière assise est aplanie pour former un chemin pour les voyageurs.²⁰⁴

En plus de toutes ces améliorations apportées au palais royal, 'Abd al-Raḥmān II entreprend la construction de fondations pieuses. L'émir a, pendant son règne, réaliser diverses constructions d'ordre religieux. Il aurait ordonné notamment la construction d'une nouvelle nef et d'un minaret à la grande mosquée de Séville.²⁰⁵ La construction de la mosquée de Jaén est un autre exemple des constructions d'ordre religieux entreprises par l'émir.

2) La grande mosquée de Jaén

Enthousiasmé par la splendeur des califes de Bagdad et par le faste de la cour abbasside, l'émir 'Abd al-Raḥmān II s'entoure de nombreux domestiques et embellit sa capitale et les *kuwar* de son territoire. Il dépense beaucoup d'argent pour la construction de ponts, de mosquées, de palais et de magnifiques jardins, de canalisations... Les édifications religieuses de cet émir ne se limitent pas à la capitale d'al-Andalus. D'autres centres urbains voient naître à ce moment leurs mosquées.²⁰⁶

En plus de l'agrandissement de la grande mosquée de Cordoue, il fait construire sur son initiative la mosquée de Baena, qui se trouve actuellement dans la province de Cordoue, et celle de Jaén. Cette dernière est construite en 825 – 826.

Dans le Muqtabis, Ibn Ḥayyān parle de la construction de la mosquée de Jaén. « *En 210, [825-826] l'émir 'Abd al-Raḥmān ordonna la construction de la grande mosquée dans la*

²⁰³ Marfil Ruiz, P., « Urbanismo cordobés », *El esplendor de los omeyas cordobeses : la civilización musulmana de Europa occidental : exposición en Madīnat al-Zahrā, 3 de mayo al 30 de septiembre de 2001*, Granada, 2001, p. 360 – 371.

²⁰⁴ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 172.

²⁰⁵ Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne Musulmane, T. 1, La conquête et l'émirat hispano-umayyade (710-912)*, Paris, 1950, p. 192 – 278.

²⁰⁶ Pareja López, E. (Dir.), *Historia del arte en Andalucía, el arte en el sur de al-Andalus*, Sevilla, 1988, p. 55.

capitale de Jaén, selon ses instructions, en l'ordonnant par écrit à Masarrah, son gouverneur de cour, et à son cadí, al-Zubayr b. Qa'an, avec l'instruction de la superviser [...]». »

La décision semble être prise par l'émir de manière autonome. De nombreuses villes s'impliquent pour ce travail.²⁰⁷ Cette volonté de l'émir semble être liée au fait qu'à cette époque Jaén devient capitale de *kūrā*. Selon Vallvé Bermejo, la capitale de la *kūrā* est Jódar et ce jusqu'à la chute du califat.²⁰⁸ Selon lui, ce n'est qu'au XI^e siècle que la capitale est transférée à Jaén. Cependant, selon le Muqtabis d'Ibn Ḥayyān, Jaén est déjà au IX^e siècle citée comme la capitale de la *kūrā*. Avec ce nouveau statut, le nombre de fonctionnaires et de notables augmente alors et oblige l'émir à ordonner la construction d'une mosquée plus importante.²⁰⁹ Une telle augmentation du nombre de fonctionnaires et de notables à Jaén peut seulement s'expliquer si l'on prend en compte que cette ville accumule de nouvelles fonctions administratives en devenant capitale de la *kūrā*.

Al-Ḥimyarī, au XII^e siècle, décrit ainsi la ville : « *la mosquée domine la ville et on peut y accéder par des marches qui encerclent l'édifice. Elle comporte cinq nefs soutenues par des colonnes de marbres et un grand patio entouré de galeries (saqa'if) ouvertes.* »²¹⁰ Nous ne savons presque rien de la manière dont elle est construite. La mosquée est fondée sur les ordres de l'émir et sous la supervision du wali ou représentant civil de l'administration centrale cordouane, un certain Masarrah.²¹¹ La mosquée fondée par 'Abd al-Raḥmān II n'est pas la seule que compte la ville.²¹² En effet, si l'on parle de grande mosquée, nous pouvons supposer qu'à cette époque, il existe déjà d'autres mosquées de quartier.²¹³

Des doutes subsistent quant à la localisation de cette mosquée. Il semble à priori plus logique d'affirmer que la grande mosquée de Jaén se situerait à l'emplacement aujourd'hui de la cathédrale. En 1246, lorsque Fernand III conquiert Jaén, il fait dédier la grande mosquée de Jaén au culte chrétien. Mais il faut savoir de quelle grande mosquée nous parlons. Or, il est possible que la grande mosquée du IX^e ne soit pas la même que celle du XIII^e siècle. Lors de la conquête de Fernand III la grande mosquée se trouve à côté de la muraille, à la place

²⁰⁷ Mazzoli-Guintard, Ch., *Ciudades de al-Andalus, España y Portugal en la época musulmana (S. VIII – XV)*, Granada, 2000, p.273.

²⁰⁸ Aguirre Sádaba, F.-J., *Introducción al Jaén Islámico : estudio geográfico-histórico*, Jaén, 1979, p. 192.

²⁰⁹ Ulierte, Luz de, *Jaén : la ciudad y su historia*, Granada, 1990, p.13.

²¹⁰ Pareja López, E. (Dir.), *Historia del arte en Andalucía, el arte en el sur de al-Andalus*, Sevilla, 1988, p. 55. <http://www.yayyan.com/yayyan/historia%20local/islam.htm>

²¹¹ Aguirre Sádaba, F.-J., *Introducción al Jaén Islámico : estudios geográfico-histórico*, Jaén, 1979, p. 36.

Lévi-Provençal, *La péninsule Ibérique*, tex ár. p. 71 tr. p. 89.

²¹² Fernández García, J. (Dir.), *Jaén*, T. II, Granada, 1989, p. 471.

²¹³ Pareja López, E. (Dir.), *Historia del arte en Andalucía, el arte en el sur de al-Andalus*, Sevilla, 1988, p. 55.

aujourd'hui, de la cathédrale. Elle se situe loin du noyau originaire de la ville qui se trouvait dans le quartier de la Magdalena. Nous ne savons pas avec exactitude dans quelles proportions a augmenté la ville au temps d'Abd al-Raḥmān II. Il paraît pourtant assez improbable que la ville ait un périmètre urbain semblable à celui du XIII^e siècle soit quatre siècles plus tard surtout si Jaén s'est développé comme centre urbain à partir du XI^e siècle, après la chute du califat de Cordoue et l'instauration des taifas.

Il semble donc plus juste de dire que la grande mosquée de Jaén, édifiée en 825, se situerait aujourd'hui à la place de l'église de la Magdalena. Son patio serait l'accès de l'ancienne mosquée. Des coïncidences entre les deux monuments font penser que l'église est construite sur l'emplacement de la grande mosquée de Jaén du IX^e siècle. L'église actuelle est composée de cinq nefs. Cette église est de plan rectangulaire, elle est orientée à l'est et elle a un patio latéral suivi de galeries d'arc. Cette description coïncide avec celle faite par al-Ḥimyarī de la grande mosquée de Jaén.

3) La construction de nouvelles villes, Murcie et Úbeda

Le IX^e siècle est marqué par la présence d'une menace intérieure latente, plus ou moins active selon les périodes, mais qui n'a jamais cessé de déranger l'état cordouan. Sous l'émir 'Abd al-Raḥmān II, l'agitation dans la région de Tudmir, la révolte de Mérida en 828, le soulèvement de Tolède entre 829 et 837, viennent perturber la relative paix du IX^e siècle. L'inquiétant contexte politique de ce siècle pèse lourdement sur le mouvement de l'urbanisation d'al-Andalus. La fondation de la ville de Murcie en est un exemple.

La fondation de Murcie en 831 est due au conflit qui oppose, dans les années vingt du IX^e siècle, deux clans arabes dans la région de Tudmīr. A cette époque, pour mettre fin à cette agitation, 'Abd al-Raḥmān II fait détruire la capitale de Tudmīr, Ello, et crée en 825 une nouvelle capitale administrative : Murcie. L'émir fonde donc cette localité dans le but de mettre fin à la rébellion et au désordre.²¹⁴ La nouvelle capitale reçoit l'administration et l'armée détachée par l'Etat omeyyade.²¹⁵ Cette réponse urbanistique aux troubles des provinces de l'émirat, répond à la politique intérieure d'Abd al-Raḥmān II, à savoir, continuer la pacification autant intérieure qu'extérieure de son royaume. La fondation de

²¹⁴ Mazzoli-Guintard, Ch., *Ciudades de al-Andalus, España y Portugal en la época musulmana (S. VIII – XV)*, Granada, 2000, p.242.

²¹⁵ Jiménez, P., Navarro, J, « Murcia omeya », *El esplendor de los omeyas cordobeses : la civilización musulmana de Europa occidental : exposición en Madīnat al-Zahrā, 3 de mayo al 30 de septiembre de 2001*, Granada, 2001, p. 132- 151.

Murcie est l'expression de l'effort de l'émir pour renforcer le pouvoir central et soumettre les tribus non soumises à l'autorité omeyyade.

La deuxième ville fondée sous l'émir d'Abd al-Raḥmān II est celle d'Úbeda. Elle est connue sous le nom d'Ubbāḍat al-'Arab (Úbeda des Arabes), parce qu'elle est le siège en al-Andalus d'une famille d'Arabes du Nord, les Ya'marites²¹⁶. La ville est commencée aux temps de 'Abd al-Raḥmān II et est achevée par le gouverneur de Jaén, Hāšim b. Abd al-'Azīz aux temps de Muḥammad I^{er}.²¹⁷

Cependant, cette supposée fondation d'Úbeda au IX^e siècle présente quelques problèmes. Les fouilles archéologiques effectuées dans les années 90 ont mis au jour du matériel romain dans la zone de la muraille de la ville et dans la zone de l'église Santa María. La ville a pu être fondée sur le site d'un vieil emplacement urbain ou alors, au noyau urbain qui existait, de nombreuses transformations d'origine islamique ont été ajoutées. En parlant de la fondation de cette ville à l'époque d'Abd al-Raḥmān II, il faut sans doute interpréter qu'il s'agit de l'édification des murailles ou de l'alcazaba ou d'autres édifices caractéristiques de la ville islamique qui transforme alors le petit village en une ville.²¹⁸

L'aménagement du territoire sous 'Abd al-Raḥmān II passe donc par l'embellissement de la capitale de son émirat, par la construction de monuments religieux et en particulier des mosquées. Cela peut revêtir un autre caractère plus politique, éviter les insurrections en détruisant les foyers de contestation et en changeant la ville de place.

B. Les fondations urbaines, l'exemple de la muraille de Séville

'Abd al-Raḥmān II fait construire à Mérida une citadelle pour empêcher une nouvelle rébellion de la population de Mérida. Il s'agit d'un *ḥiṣn*, d'une forteresse. Une pierre qui se trouve sur la porte de la citadelle de Mérida nous indique que ce bâtiment est fondé en avril 835 sur les ordres de l'émir. Il charge le gouverneur 'Abd Allāh b. Kulayb b. Ṭa'labā de

²¹⁶ Aguirre Sádaba, F.-J., « El Jaén Islámico », *Historia de Jaén*, Jaén, 1982, p. 163 – 205.

²¹⁷ Aguirre Sádaba, F.-J., *Introducción al Jaén Islámico : estudio geográfico-histórico*, Jaén, 1979, p. 137.

²¹⁸ Fernández García, J. (Dir.), *Jaén, T. II*, Granada, 1989, p. 470.

surveiller les travaux. Elle est à la fois la résidence du gouverneur et le refuge des fidèles en cas de danger.²¹⁹



Mérida (Badajoz). Lápida de fundación del año 220 (835), que estuvo sobre la puerta de la Alcazaba y hoy se conserva en el Museo Arqueológico de esa ciudad

Inscription de la fondation de l'*hisn* de Mérida par l'émir 'Abd al-Rahmān II²²⁰

Une autre fondation urbaine mais qui revêt cette fois-ci un caractère militaire et défensif est la fondation de la muraille de Séville. Après la mise à sac de Séville par les Normands en 844, l'émir réagit en construisant une muraille. Cette construction a pour but l'amélioration du système défensif de la ville après que l'émir a vu avec quelle rapidité la ville fut prise par ses ennemis.

« A cette époque, 'Abd al-Rahmān II fit construire la muraille de la ville de Séville en la fortifiant et répara le mal causé par les Normands dans la Grande Mosquée de Séville et dans les autres mosquées [...]»²²¹

Le IX^e siècle d' 'Abd al-Rahmān II, nous l'avons vu, est essentiellement marqué par le développement des menaces extérieures. La conséquence de ce phénomène se traduit en matière d'architecture urbaine par la consolidation des fortifications urbaines existantes, essentiellement héritées de l'Antiquité. Au cours de l'été 844, les Normands attaquent Lisbonne et Cadix, s'emparent de Séville et de Beja. A cette époque les villes ne peuvent quasiment pas résister face aux attaquants. L'exemple de Séville est flagrant. Les habitants de Séville ne mettent pas longtemps à fuir, non seulement parce qu'ils doivent faire face aux

²¹⁹ Menéndez Pidal, R., (Dir.), *Historia de España, T. V., España musulmana hasta la caída del califato de Córdoba (711 –1032 de J. C.), instituciones y vida social e intelectual*, Madrid, 1973, p. 381.

²²⁰ Menéndez Pidal, R., *Historia de España, España musulmana 711-1031*, Tomo IV, Madrid, 1967, p. 140.

²²¹ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 321.

Normands, mais aussi parce que leurs chefs se sont réfugiés à Carmona. Face à cette menace, les villes se fortifient.²²²

Pour la fortification de la muraille de Séville, il est intéressant de noter que c'est bien sûr 'Abd al-Raḥmān II qui prend la décision de cette fortification, mais qu'il est aidé et conseillé de très près par ses vizirs. Ce sont eux qui conseillent à l'émir la reconsolidation des murs de la ville après la défaite de la ville face aux Normands. 'Abd al-Raḥmān II charge le Syrien 'Abd Allāh b. Sinān, client et intime ami de l'émir avant qu'il n'occupe le trône, de s'occuper des travaux. Il construit la muraille en élargissant l'enceinte au bord du Guadalquivir. Le nom d' 'Abd Allāh b. Sinān est inscrit sur les portes de la muraille. Cinquante ans plus tard, la ville de Séville est jugée imprenable et bien fortifiée, alors qu'en 913, sous 'Abd al-Raḥmān III, les murailles de Séville sont partiellement détruites. Après un assaut qui dure quelques mois, les troupes de l'émir entrent dans la ville soulevée et la démantèlent.²²³

Pendant l'amélioration de la muraille de Séville en 844, les ouvriers et les architectes de l'émir sont déjà à l'œuvre pour modifier la grande mosquée de Cordoue selon les ordres d' 'Abd al-Raḥmān II. L'uléma 'Abd al-Malik b. Ḥabīb écrit à ce propos à l'émir après le débarquement des Normands à Séville. Il sait que l'agrandissement de la mosquée suppose de lourdes dépenses et de nombreux ouvriers. Aussi, indique-t-il à l'émir que la construction de la muraille de Séville et ses fortifications sont plus urgentes que l'agrandissement de la mosquée de Cordoue. L'émir suit son conseil sans toutefois abandonner les travaux de la grande mosquée.²²⁴

C. Agrandissement de la mosquée de Cordoue

Il s'agit sans aucun doute de l'œuvre architecturale la plus importante de l'émirat d' 'Abd al-Raḥmān II. D'abord parce qu'elle concerne la grande mosquée de Cordoue, capitale d'al-Andalus, ensuite parce qu'elle a été fondée à la base pour rivaliser avec celle des Omeyyades de Damas, et enfin parce qu'elle est aujourd'hui l'une des plus grandes mosquées après celle de La Mecque. Commencée en 786 sous 'Abd al-Raḥmān I, la mosquée subit

²²² Mazzoli-Guintard, Ch., *Ciudades de al-Andalus, España y Portugal en la época musulmana (S. VIII – XV)*, Granada, 2000, p. 240.

²²³ Menéndez Pidal, R. (Dir.) *Historia de España – Tomo V – España musulmana hasta la caída del califato de Córdoba (711-1031), instituciones y vida social e intelectual*, Madrid, 1973, p. 374.

²²⁴ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 322.

ensuite de nombreuses modifications, la première ayant lieu à l'époque d'Abd al-Raḥmān II. Cette œuvre monumentale permet donc d'analyser un aspect de l'évolution artistique de cette période et d'un point de vue historique, de comprendre la politique de grandeur voulue par l'émir.

1) L'œuvre primitive d'Abd al-Raḥmān Ier

La mosquée du vendredi ou la grande mosquée de Cordoue fut construite sur l'initiative d'Abd al-Raḥmān Ier qui régna sur al-Andalus de 756 à 788. L'émir acheta aux mozarabes la moitié de la basilique en échange d'argent et l'autorisation de reconstruire les églises démolies pendant la conquête. En 786, l'émir ordonne la destruction de l'église Saint-Vincent et le commencement de la construction de la mosquée²²⁵. Ce site offre l'avantage de se situer près de l'*alcázar* où résident les émirs. Une porte est créée pour faciliter le passage du palais à la mosquée : la *bāb al-Wuzarā'* ou porte des vizirs.

La grande nouveauté de cette mosquée est la création d'un système génial inventé sous Abd al-Raḥmān I^{er} qui permet de résoudre quelques problèmes. L'arc supérieur plus large que le second encaisse un canal d'écoulement au niveau du toit. Cette superposition des arcs évite un second problème puisqu'il donne de l'ampleur à la salle des prières, qui sans cela aurait donné une salle aux hauteurs écrasantes.²²⁶

2) Les modifications apportées par Abd al-Raḥmān II

En 833, l'émir Abd al-Raḥmān II ordonne l'agrandissement de la Mosquée de Cordoue. Selon Abū Bakr Abd Allāh b. al-Ḥakam b. al-Nazzām, secrétaire et chroniqueur qui écrivait aux temps du règne d'al-Ḥakam II la mosquée devient trop petite pour accueillir tous les fidèles. « *Sous le règne de l'émir Abd al-Raḥmān II b. al-Ḥakam, la population de Cordoue à cause du calme régnant, les gens de partout venaient à Cordoue ce qui rendit petite la grande Mosquée et beaucoup négligèrent l'assistance commune à la prière du*

²²⁵ Cf. travaux de Marfil Ruiz, Pedro, Arqueología en la mezquita de Córdoba, www.ciberjob.org/suple/arqueologia/mezquita/mezqui.htm

²²⁶ Pérez Higuera, T., « La mezquita de Córdoba », *El esplendor de los omeyas cordobeses : la civilización musulmana de Europa occidental : exposición en Madīnat al-Zahrā, 3 de mayo al 30 de septiembre de 2001*, Granada, 2001, p. 372 – 379.

*vendredi [...]».*²²⁷ Une autre hypothèse apportée à ce manque de place dans la mosquée est l'importance de l'islamisation de la population depuis la conquête. Les *muwalladun* se convertissent de plus en plus. Au bout de quelques générations, il devient difficile de les distinguer des musulmans immigrés. C'est surtout à partir du règne d'Abd al-Raḥmān II que le nombre de convertis augmente²²⁸. Quoiqu'il en soit, beaucoup de musulmans s'abstenaient donc de faire la prière du vendredi à cause de l'étroitesse de la mosquée. Pour pallier ce problème religieux, l'émir ordonne la construction d'une extension de la mosquée et charge le grand-officier eunuque Naṣr et son compagnon Masrūr de diriger les travaux. Le cadī et imam Muḥammad b. Ziyād supervise l'ensemble de l'ouvrage.

Selon al-Rāzī : « *L'émir 'Abd al-Raḥmān agrandit la Grande Mosquée de Cordoue [...]. Il fit son agrandissement le long du mur de la qibla sur l'esplanade qu'il y avait là [...]* ». Il cite également, Abū Bakr 'Abdallāh b. Al-Ḥakam b. al-Nazzām : « *Ce fut alors qu'il ordonna de l'agrandir, en précisant que cela se fasse par la partie de la qibla, sur l'esplanade qu'il y avait entre la qibla et la porte méridionale de la ville [...]* ».²²⁹

La solution retenue pour ce premier agrandissement consiste à prolonger les nefes vers le sud en repoussant le mur primitif de la *qibla*. Encore aujourd'hui, l'emplacement de l'ancien mur de la *qibla* se voit par les épais piliers à l'intérieur de l'édifice qui correspondaient aux contreforts. Pour réaliser cet agrandissement, de riches matériaux sont utilisés. Cet agrandissement conserve le style primitif de la mosquée comme la superposition des arcs. En outre quelques détails varient dans l'agrandissement de la mosquée comme la suppression des bases des nouvelles colonnes. De plus, le matériel utilisé pour réaliser l'agrandissement est récupéré d'édifices antérieurs (du I^{er} au VII^e siècle) qu'ils soient romains ou hispanowisigothiques. Les colonnes les plus belles sont réservées pour la zone la plus noble, c'est à dire celle qui précède le *mihrāb*.²³⁰

La salle des prières se prolonge de 49 ou 50 coudées soit environ de 23,50 mètres vers le mur de la *qibla*. La première prière dans le nouveau *mihrāb* est dirigée par le cadī Ibn Ziyād le 22 octobre 848.²³¹

²²⁷ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 175.

²²⁸ Lévi-Provençal, E., *L'Espagne Musulmane au X^e siècle, institution et vie sociale*, Paris, 2002, p. 19.

²²⁹ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p.175 et cf. en annexes : le plan de la mosquée de Cordoue p. 109.

²³⁰ Cf. travaux de Marfil Ruiz, Pedro sur

http://cvc.cervantes.es/actcult/mezquita_cordoba/fichas/mezquita_b/ampliacion.htm

²³¹ Menéndez Pidal, R., (dir.) *Historia de España – Tomo V – España musulmana hasta la caída del califato de Córdoba (711-1031), instituciones y vida social e intelectual*, Madrid, 1973, p. 387.

Selon al-Rāzī (mort en 955) et Abū Bakr ‘Abd Allāh b. Al-Ḥakam b. al-Nazzām, un deuxième agrandissement est réalisé en 848. Selon al-Rāzī : « *l’ancienne mosquée possédait neuf nefs auxquelles ‘Abd al-Raḥmān II en rajouta une de chaque côté [...].* Pour Abū Bakr ‘Abd Allāh b. Al-Ḥakam b. al-Nazzām : « *‘Abd al-Raḥmān étendit cet agrandissement longitudinalement de la limite de la première mosquée vers le sud, avec neuf nefs, en construisant autour, vers l’orient et l’occident, deux nefs supplémentaires [...].* » Aux neuf nefs primitives, une nef est rajoutée de part et d’autre de la mosquée, à l’est et à l’ouest. La largeur de ces deux nefs supplémentaires est de 9,5 coudées soit 4,6 mètres. Ces deux nefs sont consacrées à la prière des femmes. Chacun des porches est soutenu par 19 colonnes. ‘Abd al-Raḥmān II ordonne de plus, la construction d’une nouvelle galerie au nord, au fond du patio.

‘Abd al-Raḥmān II meurt avant la fin des travaux. Selon Pour Abū Bakr ‘Abd Allāh b. Al-Ḥakam b. al-Nazzām : « *L’émir ‘Abd al-Raḥmān II mourut avant d’achever la décoration de cet agrandissement, l’émir Muḥammad acheva cette décoration* ». ²³² Il laisse également à son fils la restauration des parties anciennes de la mosquée et en particulier l’ancienne façade ouest de Saint-Étienne en rénovant l’arc de l’entrée en 855, comme l’indique la date inscrite sur l’arc. ²³³

²³² Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 176.

²³³ Pérez Higuera, T., « La mezquita de Córdoba », *El esplendor de los omeyas cordobeses : la civilización musulmana de Europa occidental : exposición en Madīnat al-Zahrā, 3 de mayo al 30 de septiembre de 2001*, Granada, 2001, p. 372 – 379.

La Mosquée-Cathédrale de Cordoue



La mosquée primitive d' 'Abd al-Raḥmān Ier



L'agrandissement de la mosquée par 'Abd al-Raḥmān II –
l'ancien mur de la *qibla*



Les nouvelles colonnes sans bases édiées par 'Abd al-Raḥmān II.

3) Les problèmes posés par l'historiographie et par l'archéologie

La grande mosquée d'Abd al-Raḥmān II pose problème aux historiens quant aux nombres de nefs primitives de la salle des prières du VIII^e siècle. Les historiens français, comme Lévi-Provençal ou Lambert²³⁴, en suivant les sources arabes, défendent l'idée qu'il y avait neuf nefs avant les premiers travaux d'Abd al-Raḥmān II. Les historiens espagnols, en se basant sur les résultats des fouilles archéologiques, pensent que dès le départ les nefs étaient au nombre de onze.

En effet, pour agrandir la mosquée de deux nefs supplémentaires, une à l'ouest et l'autre à l'est, il aurait fallu détruire les murs extérieurs de ces deux côtés. La logique voudrait que les musulmans aient profité des fondations de ces murs extérieurs pour construire les nouvelles arcades. Il aurait été inutile et fort coûteux de tout supprimer. Or, Felix Hernández a fouillé le sous-sol et a remarqué que les colonnes de ces supposées nefs rajoutées ont des fondations isolées du reste du bâtiment et d'autre part, il n'y a aucun reste d'assise de ce prétendu mur extérieur.

De plus, en ajoutant les deux nefs latérales à l'époque de Abd al-Raḥmān II, du côté est et ouest des fondations du mur de la qibla on aurait remarqué des restes des supposés murs extérieurs de la salle de prière, alors qu'elle en comptait encore neuf.

Au début des années 90, une seconde fouille est entreprise par Pedro Marfil Ruiz. Ses résultats confirment ceux de Hernández : dès le départ la mosquée était composée de onze nefs. Cependant, les sources écrites concordent entre elles pour affirmer qu'Abd al-Raḥmān II ajoute bien deux nefs aux neuf primitives. Le crédit de ces sources littéraires peut-être affecté par l'habitude qu'ont les auteurs arabes de se copier entre eux. De plus, les sources que nous possédons à propos de l'agrandissement de la mosquée sous l'émir Abd al-Raḥmān II sont toutes postérieures d'au moins un siècle à l'amplification de la mosquée. La solution au problème est donc à rattacher aux résultats archéologiques. Les sources écrites sont à prendre avec précaution. Les notices arabes du Moyen-Âge circulent de main en main. Elles sont copiées, recopiées intégralement ou non. Les témoignages textuels sont le fruit de compilations successives et dépendent du regard et de l'opinion d'un auteur. La marge d'erreur est donc assez importante si les notices de base ne sont pas suffisamment fiables.

²³⁴ Menéndez Pidal, R., (dir.) *Historia de España – Tomo V – España musulmana hasta la caída del califato de Córdoba (711-1031), instituciones y vida social e intelectual*, Madrid, 1973, p. 389.

Conclusion

Après l'étude du règne d'‘Abd al-Raḥmān II grâce au *Muqtabis* d'Ibn Ḥayyān, nous pouvons détacher deux grandes lignes de force du règne de cet émir. La première est la politique menée par ‘Abd al-Raḥmān II à l'extérieur de son royaume. Sa position est claire. Il combat clairement ses voisins qui portent des ambitions sur son territoire. Il agit avec plus de détermination encore lorsqu'il s'agit de voisins chrétiens. Nous pouvons citer comme exemple le cas des campagnes successives menées contre les Asturiens. Le bilan de ces campagnes menées contre les chrétiens est plutôt positif. L'émir défend bien son territoire et s'attaque aux chrétiens au nord de la frontière lorsque ceux-ci deviennent menaçants. La frontière entre al-Andalus et les royaumes chrétiens ne change presque pas. Si ‘Abd al-Raḥmān II réussit à conserver la frontière de son royaume et à remporter des victoires dans les territoires chrétiens, il ne parvient pas à récupérer Pampelune et Barcelone tombées aux mains des chrétiens en 801. Alors, qu'‘Abd al-Raḥmān II s'attaque systématiquement aux menaces chrétiennes aux frontières de son royaume. A l'extérieur de la Péninsule, l'émir entretient plutôt une politique diplomatique

Lorsque ses voisins du bassin méditerranéen cherchent à lier avec l'émir omeyyade des relations diplomatiques plutôt que de menacer les limites du territoire omeyyade, alors ‘Abd al-Raḥmān II accepte de tisser des liens sans pour autant s'engager réellement. L'émir reçoit successivement avec courtoisie et en grande pompe un envoyé des Rustumides de Tāhart en 822 et un ambassadeur de l'empire byzantin en 840.

Sa politique est simple : lutter contre les infidèles à l'islam et contre tous ceux qui menacent l'équilibre de son royaume. Il suit cette même idée pour sa politique intérieure. Il fait emprisonner les hérétiques, combat tous les rebelles à son autorité et lance des troupes pour maintenir l'ordre dans les Marches de son royaume. Ces zones sont perpétuellement en révolte contre les émirs omeyyades du fait certainement de leur position près des royaumes chrétiens. Alors que son père al-Ḥakam I^{er} était trop occupé à l'intérieur de son émirat et n'a pu gérer que quelques troubles aux frontières de son royaume et quelques insultes des royaumes chrétiens, son successeur, 'Abd al-Raḥmān II agit avec plus de fermeté. Il ne laisse rien passer. Il s'occupe de mater chacune des révoltes dans les zones des frontières et surtout tente d'asseoir son pouvoir et de montrer son autorité dans ces zones souvent peu islamisées.

La grandeur de son règne passe par sa capacité à répliquer face aux menaces à l'intérieur et à l'extérieur de son royaume. Cela s'explique aussi par les relations courtoises qu'il entretient avec l'empire byzantin et les Rustumides. Cela montre que l'émir est un prince sur lequel certaines puissances doivent compter. De plus, c'est un des princes les plus riches du monde méditerranéen. Mais la grande ligne de force du règne d' 'Abd al-Raḥmān II est sans conteste sa politique administrative et culturelle. Il veut élever son émirat au rang des grandes puissances. Il agit d'abord en s'entourant des meilleurs poètes et scientifiques du moment. Sa cour est prestigieuse et accueille même Ziryāb, ce musicien et poète talentueux qui fuit l'empire des 'Abbassides de Bagdad. Ce personnage introduit à la cour cordouane toutes les subtilités et les modes bagdadiennes. Car si al-Andalus est le plus fidèle des ennemis des 'Abbassides, il n'en demeure pas moins qu' 'Abd al-Raḥmān II leur reconnaît leur grandeur culturelle et leur bon goût.

Il prend également exemple sur eux en ce qui concerne l'organisation de son administration. L'émir est le chef de son royaume, aucune décision n'est prise sans son accord. Il s'entoure d'ulémas qui deviennent les principaux conseillers de l'émir. Il peut compter aussi sur la chancellerie composée de secrétaires et de vizirs soumis à l'autorité du *ḥāḡib*. Il crée une nouvelle charge, celle de *ṣāḡib al-sūq*, l'inspecteur de marché chargé de l'édilité. Comme à Bagdad, 'Abd al-Raḥmān II introduit et développe deux monopoles d'Etat : le *dār al-ṭirāz* et le *dār al-sikka*. L'émir admire les structures gouvernementales que les califes 'Abbassides donnent à leur empire. Les réformes qu'il lance pour innover et réglementer son royaume sont issues du modèle abbasside. Mais cela n'est qu'un début, ses successeurs doivent s'occuper de développer et de réformer encore les structures administratives de l'émirat puis du califat omeyyade. Cela fait d' 'Abd al-Raḥmān II le précurseur du développement de l'administration cordouane.

‘Abd al-Raḥmān II veut amener Cordoue au rang des grandes capitales méditerranéennes comme peut l’être Bagdad. Pour cela, il fait aménager son *alcázar* et agrandit la grande mosquée de Cordoue. Ce dernier ouvrage reste sans conteste l’œuvre majeure et principale de son règne. Il s’occupe également d’enrichir les constructions dans les *kuwar* de son royaume. L’émir sait que la grandeur de son royaume ne doit pas se limiter à celle de sa capitale. Il fait édifier de nombreuses mosquées comme celle de Jaén et renforce les remparts à Séville. Il crée deux villes : Murcie et Úbeda. En outre, dans la plupart des cas, ces constructions ne sont faites fortuitement et simplement pour entretenir la *kūrā* du royaume. La muraille de Séville est refaite à la suite de l’attaque des Normands qui ont saccagé la région de Séville ; la ville de Murcie est créée suite aux agitations de la ville d’Ello qui est rasée et reconstruite plus loin sous le nom de Murcie.

‘Abd al-Raḥmān II est donc un grand prince qui a bien su profiter du legs de son père : un territoire relativement pacifié et un émirat riche. Le règne d’‘Abd al-Raḥmān n’est finalement pas aussi tranquille qu’on peut le dire. L’émir doit souvent se battre contre ses ennemis chrétiens, contre les insurrections dans son royaume et contre les chefs rebelles. Toutefois il réussit à maintenir son autorité et à mater les révoltes et les invasions. ‘Abd al-Raḥmān II est un prince cultivé. Sa cour est brillante. Il réussit à faire de son émirat une puissance prospère, pacifiée, riche intellectuellement et réformée administrativement. Il parvient également à se faire une place parmi les puissances méditerranéennes.

L’histoire d’‘Abd al-Raḥmān II est aujourd’hui enrichie grâce à la découverte du Muqtabis d’Ibn Ḥayyān. Celui-ci nous donne une vision un peu romancée du règne de ce prince. Il fait l’impasse sur un grand événement du règne d’‘Abd al-Raḥmān II, la grande opposition des Mozarabes à Cordoue entre 850 et 859. A Cordoue se forme peu à peu un parti de Mozarabes opposants, composé de prêtres et de laïques et dirigé par le clerc Euloge et son ami et biographe Alvaro. Le prêtre Perfectus est dénoncé pour avoir proféré des injures contre le Prophète de l’Islam. Le bras droit de l’émir vers la fin de son règne, Naṣr, demande la mise à mort de Perfectus. Le parti dirigé par Euloge conteste mais le prêtre chrétien est décapité. Bientôt de nombreux martyrs de la cause chrétienne apparaissent. D’autres chrétiens sont exécutés pour avoir blasphémé et une vague de martyrs volontaires déferle à Cordoue. En 852, les principaux meneurs du parti mozarabe, Euloge et Alvaro sont arrêtés. Un concile s’ouvre cette même année et demande aux évêques de désapprouver et d’interdire les martyrs. Mais cela ne suffit pas à calmer les révoltés. Il faut attendre la condamnation à mort de

chrétiens ayant eu l'audace de lancer à haute voix des blasphèmes contre l'Islam pour enfin calmer les esprits. Les condamnés sont exécutés le 16 septembre 852. Six jours plus tard, 'Abd al-Raḥmān II meurt subitement. L'agitation ne cesse que sous Muḥammad I^{er} lorsque Euloge est décapité en 859.

Cet épisode est en fait omis de toutes les sources arabes. Seules les sources chrétiennes le mentionnent. Peut-être Ibn Ḥayyān n'a pas eu connaissance de ces événements, ce qui est peu probable ou alors il n'a pas voulu les évoquer. Notre auteur est un fervent admirateur de l'idéologie omeyyade et le *Muqtabis* est rédigé dans cette optique. Ibn Ḥayyān cite Muḥammad b. Naṣr « *L'époque d'Abd al-Raḥmān b. al-Ḥakam fut appelée la lune de miel, pour sa stabilité, sa tranquillité, sa paix et sa bonté grâce à la splendeur de son règne et le respect de ses sujets éduqués dans le respect [...].*²³⁵ » Si Ibn Ḥayyān prend la peine de citer cet extrait c'est qu'il est d'accord avec le contenu. Il est sans doute exagéré d'écrire de telles lignes mais sans doute Ibn Ḥayyān croit pleinement en ce qu'il recopie. Dans un autre passage du *Muqtabis*, il cite un autre auteur mais qui tient le même discours et presque les mêmes mots. « *Al-Ḥasan b. Muḥammad b. Mufarriḡ dit : L'époque de l'émir Abd al-Raḥmān b. al-Ḥakam fut pendant tout son règne marqué par le calme, la sécurité, la bienveillance, la paix, la quiétude, la tranquillité, la droite conduite de ses sujets et leur extrême obéissance [...].*²³⁶»

Pour que cette étude soit plus complète, il nous aurait fallu avoir de meilleures connaissances de la langue arabe. Ainsi, il nous aurait été plus facile de mieux comprendre certains passages traduits dans le *Muqtabis* de l'arabe à l'espagnol. De plus, une deuxième difficulté s'ajoute à cette étude : la traduction de certaines phrases du *Muqtabis* de l'espagnol au français. Il aurait certainement été plus correct et plus juste de traduire ces phrases directement de l'arabe à l'espagnol.

De plus, le *Muqtabis* est certes l'œuvre la plus importante et la plus riche pour bien connaître le règne d'Abd al-Raḥmān II, mais l'étude de ce règne aurait été meilleure si nous avions eu en notre possession les ouvrages originaux d'auteurs arabes et chrétiens. Cela nous aurait permis d'avoir une vision complète de cette période avec des approches et des points de vue différents. Ce mémoire reprend parfois quelques passages d'autres auteurs que ceux issus du *Muqtabis*, mais à chaque fois, ces passages sont tirés d'ouvrages secondaires édités au XX^e siècle.

²³⁵ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 179.

²³⁶ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 185.

Bibliographie

I. Sources éditées

Ibn Ḥayyān, *Crónica de los emires Alḥakam I y ‘Abdarrahmān II entre los años 796 y 847 [Almuqtabis II-1]*, traducción de Maḥmūd ‘Alī Makkī y Federico Corriente, Zaragoza, 2001.

Vallvé, J., Ruiz Girela, F., *La primera década del reinado de al-ḥakam I, según el Muqtabis II,1 de Ben Ḥayyān de Córdoba*, Madrid, 2003.

II. Études

A. Monographies

1) Ouvrages généraux

Álvarez Palenzuela, V.-Á., (Dir.), *Historia de España de la Edad Media*, Barcelona, 2002.

Arié, R., *España Musulmana (Siglos VIII – XV)*, Barcelona, 1984.

Bührer-Thierry, G., *L'Europe carolingienne (714-888)*, Paris, 2001.

Dozy, R., *Histoire des Musulmans d'Espagne jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides (711 – 1110)*, T. 1, nouvelle édition, Leyde, 1932.

Guichard, P., *Al-Andalus, 711 – 1492*, Paris, 2000.

Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne musulmane, T. III, Le siècle du califat de Cordoue*, Paris.

Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne musulmane, T. 1, La conquête et l'émirat hispano-umaiyade*, Paris, 1950.

Menéndez Pidal, R., (Dir.) *Historia de España – Tomo V – España musulmana hasta la caída del califato de Córdoba (711-1031), instituciones y vida social e intelectual*, Madrid.

Menéndez Pidal, R., *Historia de España, España musulmana 711-1031*, Tomo IV, Madrid, 1967.

Menjot, D., *Les Espagnes médiévales (409 – 1474)*, Paris, 2001.

Tuñón de Lara, M., (Dir.), *Historia de España – T. III. España musulmana (siglos VIII-XV)*, Barcelona, 1980.

Vallvé, J., *Al-Andalus: sociedad e instituciones*, Madrid, 1999.

2) Ouvrages spécialisés

Aguirre Sábada, F.-J., *Introducción al Jaén Islámico: estudio geográfico-histórico*, Jaén, 1979.

Ducellier, A., *Byzance et le monde orthodoxe*, Paris, 1986.

Ducellier, A., Kaplan, M., *Byzance, IV^e - XV^e siècle*, Paris, 2003.

Fernández García, J. (Dir.), *Jaén, T. II*, Granada, 1989.

Fiammeta, E., *Andalousie et Sicile, deux méthodes de recherche historique, Le textile dans le bassin méditerranéen, Recherche historique sur les traditions textiles en al-Andalus*, Palerme, 2006.

G. Campo, Mariano, *Al-Ghazal y la embajada hispano-musulmana a los vikingos en el siglo IX*, Madrid, 2002.

García Gómez, E., *Andalucía contra Berbería, reedición de traducciones de Ben Hayyan, Saqundi y Ban al-Jatib*, Barcelona, 1976.

García Gómez, E., *Poemas arabigoandaluces*, Madrid, 1982.

González Palencia, Á., *Historia de la literatura arabigo-española*, Barcelona, 1945.

Mazzoli-Guintard, Ch., *Ciudades de al-Andalus, España y Portugal en la época musulmana (S. VIII – XV)*, Granada, 2000.

Pareja López, E. (Dir.), *Historia del arte en Andalucía, el arte en el sur de al-Andalus*, Sevilla, 1988.

Picard, Ch., *La mer et les musulmans d'Occident au Moyen Age (VIII^e – XIII^e siècles)*, Paris, 1997.

Picard, Ch., *Le Portugal musulman (VIII^e-XIII^e siècle), L'Occident d'al-Andalus sous domination islamique*, Paris, 2000.

Sénac, P., *Les Carolingiens et al-Andalus (VIII^e – IX^e siècles)*, Paris, 2002.

Sénac, Ph., *La frontière et les hommes (VIII^e – XII^e siècle), le peuplement musulman au nord de l'Ebre et les débuts de la reconquête aragonaise*, Paris, 2000.

Sobh, M., *Historia de la literatura árabe clásica*, Madrid, 2002.

Ulierte, Luz de, *Jaén: la ciudad y su historia*, Granada, 1990.

Val Valdivieso, M.-I. del, (Dir.), *Usos sociales del agua en las ciudades hispánicas a fines de la Edad Media*, Valladolid, 2002.

Vidal Castro, F., *El zoco, vida económica y artes tradicionales en al-Andalus y Marruecos*, Barcelona, 1995.

Viguera Molins, M.-J., (Dir.), *El esplendor de los omeyas cordobeses: la civilización musulmana de Europa occidental: exposición en Madīnat al-Zahrā, 3 de mayo al 30 de septiembre de 2001*, Granada, 2001.

B. Articles

Aguirre Sádaba, F.-J., « El Jaén Islámico », *Historia de Jaén*, Jaén, 1982, p. 163 – 205.

Arié, R., « Ben Haián de Córdoba, Muqtabis II, Anales de los Emires de Córdoba Alhaquém I y Abderramán II [...] », *Arabica, revue d'études arabes et islamiques*, T. XLVIII, Fasc. I, Leiden, janvier 2001, p. 132-133.

Arjona Castro, A., Frochoso Sánchez, R., « Localización del lugar donde estuvo ubicada la casa de la moneda (Dar al-sikka) en la Córdoba islámica », *Boletín de la Real Academia de Córdoba de ciencias, Bellas letras y nobles artes*, n° 143, Córdoba, 2002, p. 181-198.

Fierro, M., « El alfaquí beréber Yaḥyà b. Yaḥyà al-Laytī (m. 234/848), el inteligente de al-Andalus », *Estudios onomástico-biográficos de al-Andalus, XIII, Biografías y género biográfico en el occidente islámico*, Madrid, 1997, p. 295.

Ibn al-Athīr, « Annales du Maghreb et de l'Espagne », *Revue Africaine*, vol. 42, 2^e-3^e trim., Alger, 1898, p. 209 – 210.

Lévi-Provençal, E., « Un échange d'ambassade entre Cordoue et Byzance au IX^e siècle », *Byzantion, Revue internationale des Etudes Byzantines*, T. XII, Bruxelles, 1937, p. 4.

Monferrer Sala, J.-P., « Anécdota muqtabisiana: sobre un hapax legomenon contenido en el Muqtabis V de Ibn Ḥayyān », *al-Qanṭara, Revista de estudios árabes*, vol. XXIII Fasc. 2, Madrid, 2002, p. 335 – 341.

C. Outils de travail

- **Encyclopédie de l'Islam, Paris, 1960 – 2005.**

Farmer, H. G., « Ziryāb », *Encyclopédie de l'Islam*, T. XI, Paris, 2005, p. 559-560.

Fierro M., « Yaḥyā b. Yaḥyā », *Encyclopédie de l'Islam*, T. XI, Paris, 2005, p. 223.

Huici Miranda, A., « Al-Ghazāl », *Encyclopédie de l'Islam*, T. II, Paris, 1967, p. 1062.

Huici Miranda, A., « Ibn Ḥayyān », *Encyclopédie de l'Islam*, T. III, Paris, 1971, p. 813-814.

Lévi Della Vida, G., « Khāridjites », *Encyclopédie de l'Islam*, T. IV, Paris, 1978, p. 1106-1109.

Lévi-Provençal, E., « 'Abd al-Raḥmān », *Encyclopédie de l'Islam*, T. I, Paris, 1960, p. 84.

Lévi-Provençal, E., « al-Andalus », *Encyclopédie de l'Islam*, T. I, Paris, 1960, p. 501-519.

Lewis, B., « 'Abbāsides », *Encyclopédie de l'Islam*, T. I, Paris, 1960, p. 15-24.

Marçais, G., « Aghlabides », *Encyclopédie de l'Islam*, T. I, Paris, 1960, p. 255-258.

Rabbat N., « Ṭirāz », *Encyclopédie de l'Islam*, T. X, Paris, 2002, p. 573-578.

Talbi, M., « Rustamides », *Encyclopédie de l'Islam*, T. VIII, Paris, 1995, p. 657-659.

- **Sites Internet**

Pour le timbre d' 'Abd al-Raḥmān II de 1986 :

<https://www.filateliatalavera.com/nuevos-1000-al-5500/7001-1986-3-de-diciembre-patrimonio-cultural-hispano-islamico-castano-y-naranja---25-2869.html>

Pour les travaux de Pedro Marfil Ruiz : Arqueología en la mezquita de Córdoba :

www.ciberjob.org/suple/arqueologia/mezquita/mezqui.htm

Pour l'étude de Jaén à l'époque islamique : (Lien inactif)

<http://www.yayyan.com/yayyan/historia%20local/islam.htm>

Pour l'étude d'Enzo Fiametta : *Andalousie et Sicile, deux méthodes de recherche historique* :

https://www.academia.edu/35739015/Affaires_de_femmes_Trousseau_et_vêtement_féminin_en_al_andalus

Pour un complément d'étude à l'agrandissement de la mosquée de Cordoue au IX^e siècle :

http://cvc.cervantes.es/actcult/mezquita_cordoba/fichas/mezquita_b/ampliacion.htm

Pour la carte de l'Empire 'Abbasside au début du IX^e siècle :

<https://www.lhistoire.fr/carte/lempire-abbasside-et-ses-rivaux>

- **Atlas**

Kennedy, H., *An historical atlas of Islam*, Leiden, 2002.

Merdrignac, B., Mérienne, P., *Le monde au Moyen-Âge*, Rennes, 2003.

- **Dictionnaires**

Le nouveau Petit Robert, Paris, 2007.

« Armillaire (sphère armillaire) » : p. 139.

« Pisé » : p. 1912.

Dictionnaire encyclopédique de l'Islam, Paris, 1991.

« Mozarabe » : p. 272.

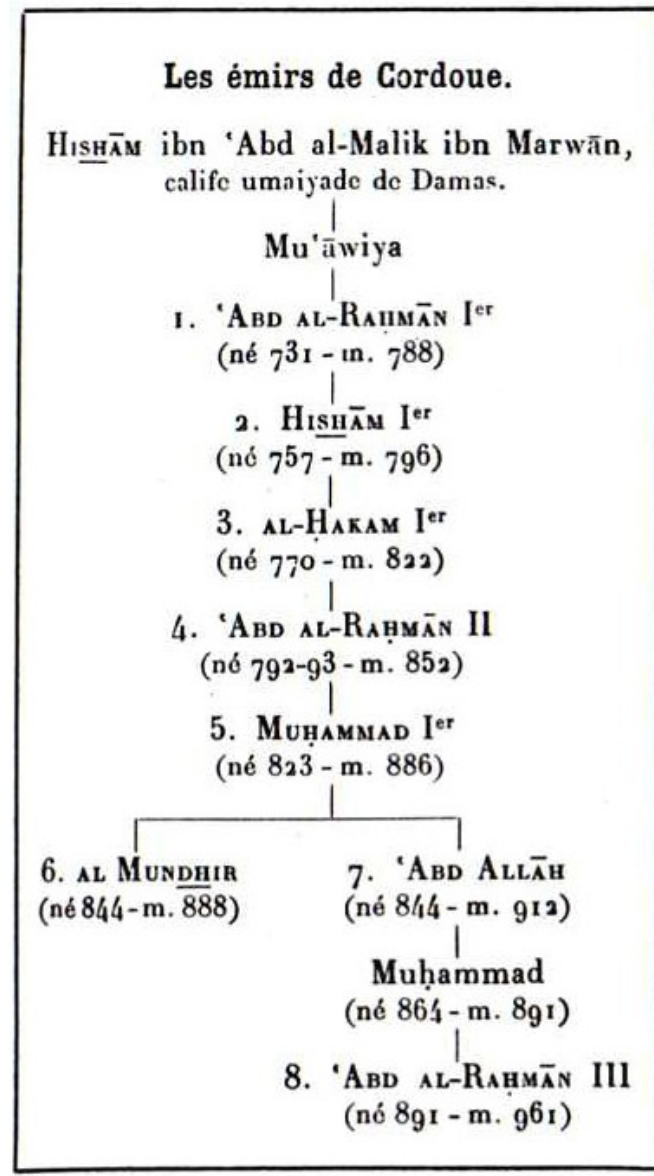
« Sunna » : p. 381.

« Ḥadīth » : p. 141.

Annexes

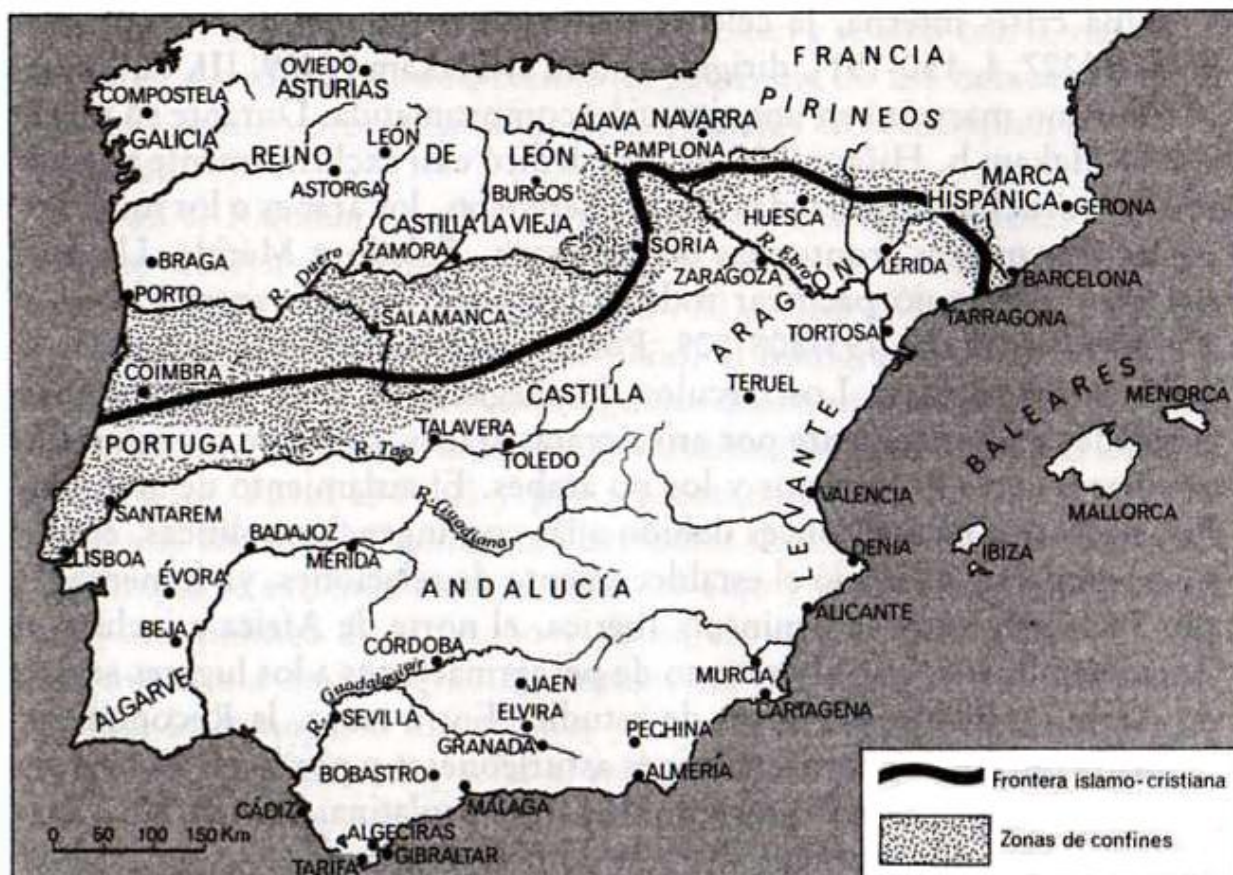
1. Tableau généalogique des émirs de Cordoue	102
2. La frontière entre al-Andalus et les royaumes chrétiens du nord de la Péninsule au IX ^e siècle.	103
3. L'ouest méditerranéen au IX ^e siècle	104
4. Testament d'al-Ḥakam en mai 822 selon le Muqtabis d'Ibn Ḥayyān	105
5. Traduction française de la lettre envoyée par Louis le Pieux aux Chrétiens de Mérida en 828.....	107
6. Les monnaies	108
7. Plan de la Mosquée-Cathédrale de Cordoue	109

1. Tableau généalogique des émirs de Cordoue²³⁷



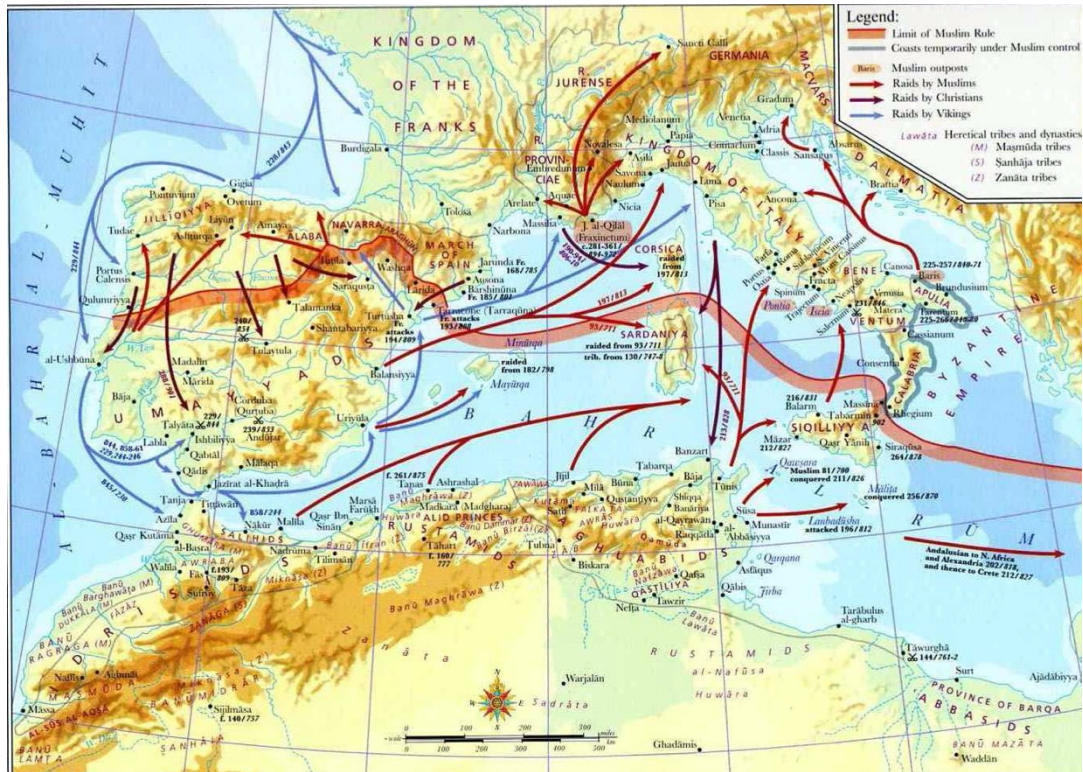
²³⁷. Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne Musulmane, La conquête et l'émirat hispano-umayyade (710-912)*, Paris, 1950, p. 192 – 278.

2. La frontière entre al-Andalus et les royaumes chrétiens du nord de la Péninsule
au IX^e siècle



« El Emirato de Córdoba en el siglo IX²³⁸ »

3. L'ouest méditerranéen au IX^e siècle



« The western mediterranean in the 3th / 9th c ²³⁹»

²³⁸ Arié, R., *España musulmana (siglos VIII-XV)*, Barcelona, 1992, p. 22.

²³⁹ Kennedy, H., « The western mediterranean in the 3th / 9th. C. », *An historical atlas of Islam*, Leiden, 2002, p. 53.

4. Testament d'al-Hakam en mai 822 selon le *Muqtabis* d' Ibn Ḥayyān²⁴⁰

Mención del testamento del emir Alḥakam b. Hišām a su hijo ṢAbdarraḥmān a la hora de la muerte²⁵⁰

Dice ṢIsā b. Aḥmad Arrāzī:

128r Cuando al emir Alḥakam le llegó la hora de la muerte por la enfermedad que le afligía, llamó a su hijo el emir ṢAbdarraḥmān b. Alḥakam y le dijo: “Hijito mío, recuerda lo que te voy a decir y te encomiendo; escúchalo con los oídos y la mente. Yo te he allanado este mundo, te he humillado a los enemigos, enderezado el califato, puesto a salvo de disensiones y competición: sigue el camino que te he trazado y sabe que la cosa más principal y obligatoria para tí es guardar a tu familia, luego a tu clan, y luego a tus clientes y partidarios que los siguen, pues son tus auxiliares, los de tu causa, los partícipes en tus dulzuras y amarguras. Pon en ellos tu confianza, comparte con ellos tu dicha, y sé consciente de su solidaridad, por encima / de aquéllos de la masa de tus súbditos que se alcen a sus mismos rangos, que siempre estarán resentidos de las obras de los reyes y considerarán pesadas sus cargas. A éstos, quítales las excusas, extendiendo a todos la justicia y escogiendo a los más virtuosos y acertados para juzgarlos y gobernarlos, sin aligerarles la carga del respeto y la atadura del temor; hazles amar la buena conducta y equidad a que los incitas, y en modo alguno les permitas elevarse por cima de su categoría, salvo que veas a persona de espíritu presto y altas cualidades, en cuyo caso lo alzarás y ayudarás, pues el comienzo de toda nobleza es exterior. En ningún momento y situación dejes de retribuir rápidamente al bienhechor por su bien, ni de castigar al malhechor por su maldad, pues ambos determinan el aplauso y respeto que se te tribute.

La base de todo tu poder es el dinero, conservarlo tomándolo de origen lícito y gastarlo con justicia, pues es como el espíritu del reino que gobierna a su cuerpo: no pongas entre tú y él a nadie que supervise su recaudación, atesoramiento y vigilancia de cómo se gasta y da. Y mi último mandamiento a ti es que hagas perfectas tus normas legales. Teme a Dios en cuento puedas, y a Él te confío y en su guarda te pongo”.

²⁴⁰ Ibn Ḥayyān, *op. cit.*, p. 128-129.

Dice Ibn Ḥayyān:

Muṣāwiyah b. Hišām Aššabīnasī cita en su libro este testamento con otras palabras, diciendo:

Cuando Alḥakam se consideró desahuciado y hubo encomendado su reino a su hijo y heredero ṢAbdarraḥmān, lo llamó un día y le dijo: “Hijito mío, regocíjate con el reino mío que te dejo, y disfrútalo a tu gusto, pues te he allanado el país y facilitado las cosas de este mundo, quitándote los enemigos. La principal cosa y de más ornato para tí será el cuidado de tu familia y la atención a tu clan, luego, la de los clientes que los siguen, pues son vuestros verdaderos amigos y sinceros auxiliares, defensores natos de tu causa, aunque si ves entre tus protegidos alzarse a un hombre sin linaje, de cualidades evidentes y espíritu ávido de grandeza, ayúdalo y ponlo a prueba, promociónalo y protégelo, sin mirar a sus humildes orígenes, pues el comienzo de toda nobleza es de fuera.

No dejes de retribuir al bienhechor por su bondad, ni de castigar al malhechor por su maldad, pues al no dejar de ponerlos en su lugar se te amará y temerá. La clave de todo esto es temer a Dios todo lo posible, siendo justo en tu gobierno y escogiendo a tus magistrados. A Dios te confío y en su guarda te pongo, pues la muerte no me aflige, cuando alguien como tú me sucede”.

Luego lo hizo acercarse, lo abrazó y despidió llorando, al igual que hicieron todos los palaciegos. Y ṢAbdarraḥmān se alzó, yendo a ocupar su sitio a la puerta del Alcázar, hasta que murió el emir, q.e.p.d.

5. Traduction française de la lettre envoyée par Louis le Pieux aux Chrétiens de Mérida en 828 (traduite par Lévi-Provençal) ²⁴¹

« Nous avons entendu le récit de vos tribulations et des nombreuses souffrances que vous endurez du fait de la cruauté du roi 'Abd al-Rahman, lequel, avec la cupidité démesurée dont il fait preuve pour vous soustraire vos biens, vous a fréquemment plongés dans l'affliction, de la même manière que son père Abolas (Abu l-'Asi) ³ : ce dernier, en effet, en augmentant injustement les tributs dont vous n'étiez pas débiteurs et en exigeant leur paiement par la force, d'amis que vous étiez vous transforma en ennemis, de sujets obéissants en révoltés ; il chercha à vous enlever votre liberté et à vous opprimer par de lourdes et iniques contributions. Mais vous, à ce qui nous a été rapporté, vous avez toujours, en hommes courageux, bravement résisté à l'injustice des rois iniques et à leur

ruelle avidité. Ainsi agissez-vous encore présentement, comme nous le savons par de nombreux comptes rendus. C'est pourquoi nous tenons à vous adresser cette lettre, afin de vous consoler et de vous exhorter à persévérer dans la défense de votre liberté contre un monarque si cruel et dans la résistance que vous opposez à sa fureur et à sa colère. Et parce qu'il n'est pas seulement votre ennemi, mais aussi le nôtre, combattons d'un commun accord sa tyrannie ! Nous nous proposons, avec l'aide de Dieu, d'envoyer l'été prochain notre armée dans notre Marche ; elle y attendra nos ordres concernant le temps qu'elle devra passer en avant de la frontière ; cela, dans la mesure où il vous paraîtra bon que nous la dirigions à votre aide contre les ennemis communs qui stationnent dans notre Marche. En effet, si 'Abd al-Rahman, avec ses colonnes, désire partir vous attaquer, la présence de notre armée aux confins de son territoire l'en empêchera. Et nous vous faisons savoir que si vous vouliez émigrer et venir chez nous, nous ferions en sorte que vous puissiez jouir pleinement de votre ancienne liberté, sans aucune diminution et sans l'astreinte de nul tribut ; nous n'aurions pas la prétention de vous faire vivre sous une autre loi que celle de votre choix ; vous ne seriez traités que comme des amis et des confédérés, honorablement unis à nous pour la défense de notre royaume. Dieu vous garde tels que nous le désirons ! »

²⁴¹ Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne Musulmane, T. 1, La conquête et l'émirat hispano-umaiyade (710-*

6. Les monnaies²⁴²

A. Aux temps des gouverneurs

118.	98H./716 d.C. 4,16 grs.	SPAN/al-Andalus 24 mm.	Oro	Dinar bilingüe
	*	محمد ر رسول الله		



Orla I A: ضرب هذا الدينار بالاندلس سنة ثمان وتسعين

Orla II A: FERITOSSLIINSPANANXVCI

Nº. Inv.: M.C.M. 73891.

Bib.: Vives 10; Miles 16; Balaguer 40.

En época del Gobernador al-Hurr b. 'Abd al-Rahmān al-Taqafti se acuña esta pieza de especial interés por ser bilingüe presentando leyenda latina en un lado y árabe en el otro.

En el aspecto histórico destaca el hecho de ser la primera vez que en una moneda aparece el término «al-Andalus» para designar todo el territorio de la Península Ibérica bajo dominio islámico, equipado, por la leyenda del reverso, con el concepto de «Hispania».

B. Sous le règne d' 'Abd al-Rahmān Ier

'Abd al-Rahmān II 206-238H./821-852 d.C.

123.	229H./843 d.C. 2,59 grs.	al-Andalus 26 mm.	Plata	Dirham
------	-----------------------------	----------------------	-------	--------



Nº. Inv.: M.C.M. 73355.

Bib.: Vives 190; Miles 121h.

De igual aspecto que la moneda anterior, salvo la diferencia del año, las emisiones de 'Abd al-Rahmān II están entre las más abundantes del emirato, aunque con una ligera caída en el peso medio de los ejemplares. Además empiezan a proliferar marcas o pequeños símbolos en el campo de la moneda.

C. Sous le règne d' 'Abd al-Rahmān II

'Abd al-Rahmān II 206-238H./821-852 d.C.

123.	229H./843 d.C. 2,59 grs.	al-Andalus 26 mm.	Plata	Dirham
------	-----------------------------	----------------------	-------	--------



Nº. Inv.: M.C.M. 73355.

Bib.: Vives 190; Miles 121h.

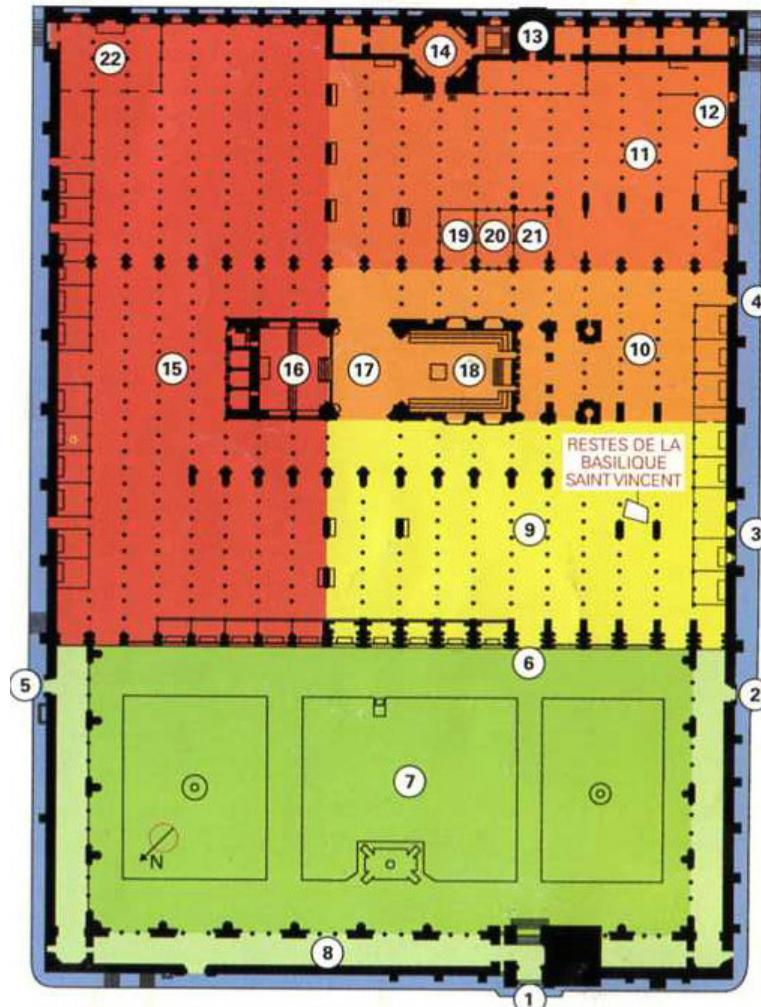
De igual aspecto que la moneda anterior, salvo la diferencia del año, las emisiones de 'Abd al-Rahmān II están entre las más abundantes del emirato, aunque con una ligera caída en el peso medio de los ejemplares. Además empiezan a proliferar marcas o pequeños símbolos en el campo de la moneda.

912), Paris, 1950, p. 228 – 229.

²⁴² Vidal Castro, F., *El zoco, vida económica y artes tradicionales en al-Andalus y Marruecos*, Barcelona, 1995.

7. Plan de la Mosquée Cathédrale de Cordoue²⁴³

LOCALISATION ET PLAN DE LA CATHÉDRALE



1. PORTE DU PARDON. 2. PORTE DES DOYENS. 3. PORTE DE SAINT ETIENNE. 4. PORTE DE SAINT MICHEL. 5. PORTE DE SAINTE CATHERINE. 6. PORTE DES PALMES. 7. COUR DES ORANGERS. 8. CLOÎTRE. 9. NEFS D' ABD ALRAHMAN I. 10. AGRANDISSEMENT D' ABD ALRAHMAN II. 11. AGRANDISSEMENT D'ALHAKAM II. 12. MUSÉE DE SAINT VINCENT. 13. MIRAHB. 14. CHAPELLE DE SAINTE THÉRÈSE ET TRÉSOR. 15. NEFS D'AL MANSOUR. 16. SANCTUAIRE. 17. TRANSEPT. 18. CHOEUR. 19. CHAPELLE DE SAINT PAUL. 20. CHAPELLE ROYALE. 21. CHAPELLE DE VILLAVICIOSA. 22. PAROISSE DU TABERNACLE

²⁴³ Dépliant explicatif de la Mosquée-Cathédrale de Cordoue disponible à l'entrée de la Cathédrale.

Lexique

alcazaba : forteresse.

alcázar : palais fortifié.

cadi : juge nommé par l'émir. Il est chargé avant tout de faire régner l'ordre dans la communauté en veillant à l'application du droit coranique.²⁴⁴

dār al-ṭirāz : atelier où l'on fabrique le *ṭirāz*, tissu brodé utilisé pour les vêtements de cérémonie.²⁴⁵

dār al-sikka : l'hôtel de la monnaie.

dhimmi : statut de protégé accordé aux juifs et aux chrétiens, qui, en échange du versement d'un impôt particulier, se voient garantir leur propriété, l'exercice libre de leur religion et la jouissance des établissements de culte.²⁴⁶

faqīh (pl. *fuqahā'*) : spécialiste de la loi religieuse.

ḥāḡib : chambellan.

ḥiṣn : lieu fortifié ; le territoire qui en dépend²⁴⁷.

²⁴⁴ Menjot, D., *Les Espagnes médiévales (409 – 1474)*, Paris, 2001, p. 245-246.

²⁴⁵ Mazzoli-Guintard, Ch., *Villes d'al-andalus, l'Espagne et le Portugal à l'époque musulmane (VIII^e-XV^e siècles)*, Rennes, 1996.

²⁴⁶ Menjot, D., *Les Espagnes médiévales (409 – 1474)*, Paris, 2001, p. 245-246.

²⁴⁷ Mazzoli-Guintard, Ch., *Villes d'al-andalus, l'Espagne et le Portugal à l'époque musulmane (VIII^e-XV^e siècles)*, Rennes, 1996.

kūrā (pl. *kuwar*) : provinces d'al-Andalus,²⁴⁸ division administrative.

mozarabe : chrétien arabisé vivant sous domination musulmane avec un statut de *dhimmi*.

muwallad (pl. *muwalladun*) : dont l'un des parents n'est pas arabe ; chrétien converti à l'Islam en al-Andalus.

raṣīf = jetée.

sunna : la *sunna* désigne les paroles et les actes du Prophète donnés en exemple. La *sunna* est liée aux ḥadīths qui sont les traditions ayant trait aux actes, paroles et réflexions accomplis ou émis par le Prophète.²⁴⁹

ṣāhib al-madīna : le chargé de la ville, le maire.

ṣāhib al-sūq : l'inspecteur du marché.

ṣāhib al-ṣurṭa : le préfet de police.

uléma : théologien musulman.

²⁴⁸ Menjot, D., *Les Espagnes médiévales (409 – 1474)*, Paris, 2001, p. 245-246.

²⁴⁹ *Dictionnaire encyclopédique de l'Islam*, Paris, 1991, p. 380.